

1200

15. *Ag.*

TEL. 2-0153 — 42, RUE ST-JOSEPH, QUEBEC.

CONVERSIONS

REMARQUABLES

D E

QUELQUES PROTESTANS.



A PARIS;

Et se trouve à LIEGE,

Chez JEAN-JACQUES TUTOT, Imprimeur
Libraire, Quartier de l'Isle.

M. DCC. XC.

Avec Approbation & Privilège du Roi.



BX

4668

A, C6

1790

1790

P R É F A C E.

LA Conversion de trois Protestans qui se sont dévoués au service de l'Eglise, dans le désir des ames à Jesus-Christ, & celle d'une Protestante qui vient d'oublier sa Patrie, son nom, sa naissance, sa fortune, tout ce qu'elle étoit & tout ce qu'elle possédoit dans le siecle, pour aller s'ensevelir dans la solitude, & embrasser la vie religieuse dans un des plus pauvres Monasteres de France; voilà des événemens trop précieux à la Religion, pour n'être pas mis sous les yeux de tous ceux qui sont vivement touchés de ses gains & de ses pertes. L'Eglise qui *pleure* amèrement celle des *enfans* dont elle est abandonnée, & qui *ne peut s'en consoler*, tant qu'elle les fait hors de son sein, *treffaille* de joie lorsqu'elle les voit revenir entre ses bras. C'est la destinée de cette tendre *Rachel*, de s'affliger & de se réjouir ainsi tous les jours, parce que tous les jours elle perd plusieurs des

Enfans qu'elle avoit engendrés à son Epoux , comme tous les jours elle en acquiert dans la personne de ceux qui du Schisme ou de l'Hérésie viennent s'humilier à ses pieds , en la reconnoissant pour leur unique mere. Mais entre ceux qu'elle regagne sur les Sectes qui , en la désertant , ont conspiré contre Dieu & son Christ , il s'en trouve dont le retour présente des traits plus remarquables & plus frappans. Tels sont les quatre Néophites dont on fait ici l'Histoire.

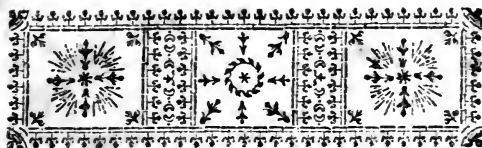
La relation de la Conversion de M. Thayer est connue depuis plus d'un an. On l'a jugée si édifiante , qu'elle a été imprimée en Anglois , en François , en Allemand , en Italien & en Espagnol. Les fruits qu'elle a opérés déjà , font espérer que plus elle se répandra , plus elle en produira de nouveaux. Cet ancien Ministre Protestant , aujourd'hui Prêtre & Missionnaire Apostolique , étoit , il y-a quelques années , une branche morte retranchée de l'olivier franc , qui appartenoit à l'olivier sauvage. La Grace , après l'avoir entée sur sa pre-

miere-racine, en a fait une branche vivante sur laquelle ont été entés déjà plusieurs rameaux étrangers qui ne sont plus nourris maintenant que de la sève de la vraie foi.

A la suite de son Histoire on verra comme trois nouveaux rejettons qui ont eu le même sort que lui, & qui n'ayant été depuis leur enfance que des branches seches destinées à brûler éternellement dans les flammes que prépare la justice divine aux Apostats dans la Foi, sont aujourd'hui des arbres pleins de vie, féconds en bons fruits. Un de ces arbres, si, d'après les derniers qu'il a portés, il est permis de le présumer de la bonté du Seigneur, vient d'être transplanté du champ de la terre dans le jardin de délices où Jesus-Christ appelle & rassemble ses Elus, pour composer son Royaume éternel. Le récit de sa mort n'édifiera pas moins que celui de sa Conversion. Graces infinies soient rendues au Pere des miséricordes, qui, après avoir soustrait aux dangers de ce monde l'enfant de prédilection qu'il avoit enlevé à l'Hérésie, vient de consom-

mer son bonheur , en terminant ses jours à la fleur de l'âge, par la plus douce mort. *Placens Deo factus est dilectus , & vivens inter peccatores translatus est. Raptus est , ne malitia mutaret intellectum ejus , aut ne fictio deciperet animam illius... Consummatus in brevi explevit tempora multa ; placita enim erat Deo anima illius ; propter hoc properavit educere illum de medio iniquitatum.* Sap. 4. v. 10 , &c.





RELATION DE LA CONVERSION

D E

M. T H A Y E R,
MINISTRE PROTESTANT;

Ecrité par lui-même.

ON a annoncé dans les Papiers publics, la conversion d'un Ministre Protestant ; opérée à Rome , à l'occasion des miracles du vénérable *Labre*, & son abjuration faite le 25 Mai 1783.

Je suis ce Protestant converti à la foi ; j'y ai été conduit par une Providence spéciale que je ne puis méconnoître. Comme l'Aveugle de l'Évangile miraculeusement éclairé, je me fais un plaisir & un devoir de publier les miséricordes du Dieu de bonté à qui je dois la lumière & la vie de la grace. Ma conversion a été publique, & mon abjuration solennelle à Rome. Ayant passé ensuite en France , j'ai ra-

conté mon histoire, ou plutôt celle de la divine Providence sur moi, à un grand nombre de personnes respectables qui désiroient d'en apprendre les particularités. D'ailleurs quelques amis m'ont pressé d'en donner au public la Relation abrégée, pour une plus grande édification & pour la plus grande gloire de Dieu. Je me suis rendu à leurs raisons & à leur autorité, & me suis déterminé, selon leur conseil, à la mettre en Anglois & en François, en faveur de ceux qui n'entendent que l'une de ces deux langues. Quant au François, qui ne m'est pas encore bien familier, j'avoue que j'ai été obligé d'emprunter du secours, & de faire retoucher mon style trop incorrect.

Je suis né à Boston, d'une famille assez fortunée; j'y ai été élevé dans la Religion Protestante, la seule dominante & presque la seule connue dans la Nouvelle-Angleterre. J'avois d'abord refusé de faire mes études: mais à l'âge de 16 ans, par réflexion & par je ne fais quel désir d'apprendre, je le demandai moi-même à mes parens. Alors, à force d'application, je réparai le tems perdu, & avec le secours d'un bon Maître, je fis des progrès assez rapides. Mes études finies, je fus fait Ministre dans la Secte Puritaine, & j'en exerçai les fonctions pendant deux ans, m'appliquant à l'Ecriture-sainte & à la prédication. Cependant je sentois une inclination secrète à voyager. Je nourrissois ce désir,

& je formai la résolution de passer en Europe pour apprendre les Langues Européennes le plus en usage, pour me mettre au fait de la constitution des Etats, des mœurs, des usages, des Loix & du Gouvernement des nations principales, afin d'acquérir par ces connoissances politiques, plus de considération dans ma patrie, & de lui être plus utile. Telles étoient mes vues humaines : je ne me doutois pas des desseins secrets de la Providence, qui me préparoit par-là des avantages infiniment plus précieux. Je m'embarquai donc pour l'Europe ; j'arrivai en France, à la fin de l'année 1781. Je me mis à lire les meilleurs Auteurs, & à m'instruire des principes du Gouvernement. J'essuyai alors une maladie, & comme je craignois qu'elle ne devint grave, mon premier soin fut de défendre qu'on laissât approcher de moi aucun Prêtre Catholique, tant j'étois attaché à ma Secte.

Après mon rétablissement, j'allai passer trois mois en Angleterre, appliqué, comme en France, à observer les mœurs & les usages du pays. On m'y invita à prêcher : je le fis, & l'on trouva que ma doctrine n'étoit pas conforme à celle du pays où je parlois. Je répondis que je l'avois puisée dans l'Evangile : c'est que les Protestans trouvent dans le même Evangile bien des doctrines différentes. Je revins ensuite en France, pour aller de là à Rome, toujours occupé des mêmes vues ; mais bien prévenu, comme on l'imagine aisément, & contre la

Religion du pays , & contre la nation que l'on m'avoit représentée sous les traits les plus odieux. J'avois cependant déjà conçu , dans mon séjour en France , une idée moins défavorable de la Religion Catholique , & mon commerce avec les Italiens me fit aussi revenir de mes préventions contre eux. Dans le trajet de Marseille à Rome , nous fûmes obligés , faute de vent , de nous arrêter plusieurs jours dans un petit port , que l'on nomme *Port Ercolè*. Le Marquis d'Elmoro , vieillard respectable , Major de la Place , sans que j'eusse aucune recommandation auprès de lui , m'accueillit , & me traita avec une bonté & une affection paternelles. Sa maison , sa table , sa bibliothèque , tout fut à mon service. Quand nous nous quittâmes , il me fit promettre d'entretenir avec lui un commerce de lettres. J'ai eu le bonheur de rencontrer partout des Italiens du même caractère ; & tous ceux auxquels j'ai eu à faire , m'ont témoigné le même empressement à m'obliger , sur-tout dans la maison honnête & vertueuse où j'ai logé à Rome , & dans laquelle je me suis trouvé comme au sein de ma famille. Tant de bonté & de cordialité à l'égard d'un étranger , d'un Protestant connu pour tel , me touchoit & m'étonnoit tout à la fois. Cette Religion , me disois-je , n'est donc pas si infociable , & elle n'inspire pas , comme on me l'avoit dit , des sentimens d'aversion & d'intolérance pour ceux qui lui sont étrangers. Je condamnoit ainsi moi-même , de jour en jour ,

les injustes préventions que l'on m'avoit suggérées contre elle, & Dieu dispoſoit les choſes de loin, pour me conduire inſenſiblement au terme heureux où je ſuis parvenu. Dès que je fus arrivé à Rome, je n'eus rien de plus preſſé que d'aller voir ces chefs-d'œuvre fameux & ces monumens antiques, qui attirent les étrangers, entr'autres la *Rotonde* ou le *Panthéon*, temple autrefois conſacré au culte de toutes les fauſſes divinités du Paganisme, & aujourd'hui dédié à l'honneur de la Sainte Vierge & des Saints.

A la vue de ce ſuperbe édifice, je fus frappé d'une idée qui me parut grande, & qui ſeroit, me diſois-je à moi-même, bien propre à fournir la matière d'un beau diſcours, ſi la Religion Catholique étoit vraie; voici en ſubſtance l'idée qui me vint alors à l'eſprit : Ce Temple autrefois conſacré au culte des faux Dieux, devenu un Temple du vrai Dieu, la croix de Jeſus-Chriſt élevée ſur les débris de toutes les Idoles réunies, comme pour lui faire un plus beau trophée, & de-là, montrée à toute la terre; cette Ville, autrefois maîtrefſe de tout l'univers & la Capitale du monde Payen, devenue la Capitale du monde Chrétien; voilà des monumens parlans & toujours ſubſiſtans du triomphe de J. C. ſur le ſort armé, & de l'établiſſement de ſon empire ſur les ruines de l'empire du démon; il étoit digne de Dieu de faire du centre de l'idolâtrie, le centre de la vraie Religion; de la première ville du

monde, la Capitale de ce Royaume; enfin de cette Ecole fameuse de tous les Arts, de cette Ville célèbre qui fixe tous les regards & attire les curieux & les étrangers de toutes les parties de l'univers, l'Ecole de la vérité & le centre commun d'union entre tous les Fideles qui croient en Jesus-Christ. Alors il ne manqueroit rien à la gloire extérieure de sa Religion, & à la visibilité de son Eglise qu'il a voulu, sans doute, mettre sous les yeux de tous les peuples; alors elle seroit véritablement cette Ville bâtie sur la montagne, exposée à la vue de toutes les nations, de maniere à ne pouvoir être cachée. Cette idée me plaisoit beaucoup, & comme j'aimois l'éloquence de la Chaire, je désirois qu'elle fût vraie pour pouvoir traiter un si beau sujet. Ce premier trait de lumiere auroit dû me conduire plus loin; mais ce n'étoit encore à mes yeux qu'une belle chimere, & je la laissai là pour m'occuper des objets que je m'étois proposés.

J'appris l'Italien beaucoup plus vite & plus aisément que le François, & je fus bientôt en état de lire les meilleurs Auteurs en cette langue. J'étudiois en même tems, selon mon projet, la constitution & l'état actuel de Rome.

Cependant la Religion Catholique me revenoit de temps en temps à l'esprit; quoiqu'elle n'entrât point dans le plan d'études que je m'étois tracé, je désirois de m'instruire à fond, pendant que j'étois dans cette Ville, comme j'aurois voulu connoître la

Religion de Mahomet, si je m'étois trouvé à Constantinople ; du reste , j'étois bien éloigné de soupçonner que la mienne fût fautive , ou du moins de penser à en embrasser une autre ; seulement je voulois apprendre la doctrine des Catholiques de leur propre bouche , afin de ne leur imputer que ce qu'ils disent eux-mêmes. Je m'adressai , pour cela , à plusieurs Ecclésiastiques , & , selon ma coutume , de faire parler chacun sur sa profession , je les mis sur la Religion ; mais ils avoient plus de piété que de lumieres. Voyant un Protestant décidé , ils me condamnerent sans m'éclairer , & nous nous quittâmes également mécontents , eux , de mon attachement à mon erreur , & moi , de leur zele qui ne me paroissoit pas selon la science ; au reste , je ne voulois que connoître leurs opinions & non me détromper des miennes ; je ne sentoient pas le besoin de m'éclairer , mais je désirois de satisfaire ma curiosité ; & graces à cette Providence admirable qui faisoit tout servir à mon bien , comme le désir de voyager m'avoit amené au centre des lumieres , sans que je le sçusse , le désir de m'instruire me conduisit aussi à la connoissance de la vérité , sans que j'y songeasse.

Après avoir souvent cherché l'occasion de m'entretenir avec un homme instruit , qui pût & qui voulût me mettre au fait de la Doctrine Catholique , je rencontrai deux Ecclésiastiques dans un endroit où j'avois coutume d'aller : je liai conversation avec eux , & je leur déclarai ce que j'étois & ce

que je désirois. Je pensois alors , au sujet des Jésuites , ce qu'en pensent tous les Protestans ; cependant j'ajoutai que je serois bien aise de faire connoissance avec quelqu'un d'entr'eux ; je n'ignore pas , disois-je , qu'ils sont adroits & politiques , mais ils passent pour être très-éclairés ; je saurai bien profiter de leurs lumieres & me tenir en garde contre leurs subtilités ; c'étoit justement à deux Jésuites que je parlois ; ma franchise ne leur déplut pas ; ils m'avouèrent qu'ils étoient eux-mêmes de la Société : nous n'entreprendrons pas , me dirent-ils , de vous donner , par nous-mêmes , les instructions que vous désirez ; nous vous adresserons à un fort habile homme qui est bien capable de vous satisfaire. Ils m'introduisirent , en effet , chez un de leurs confreres fort connu dans Rome , & très-consideré pour sa science & pour sa vertu. Monsieur , lui dis-je , en l'abordant , il se peut que j'aie quelques idées fausses sur votre Religion , ne la connoissant que sur le rapport que m'en ont fait ses ennemis. Si cela est , mon dessein est de me détromper , car je ne voudrois avoir de préjugés contre personne. N'espérez pourtant pas de me convertir ; à coup sûr vous n'y réussirez pas. Ce début , un peu brusque , n'empêcha pas qu'il ne me reçût avec une douceur & une affabilité qui ne pouvoient être l'effet que d'une charité véritable : il consentit à la demande que je lui fis , d'avoir avec lui des entretiens sur la Religion. D'abord il m'exposa par

ordre tous les articles de la Doctrine Catholique : cette exposition dura plusieurs jours , je l'écoutai attentivement & sans l'interrompre ; mais de retour chez moi , je ne manquois pas chaque fois de mettre par écrit les difficultés & les raisonnemens qui sembloient combattre chacun de ces dogmes & de ces articles. Quoiqu'il me vint à l'esprit bien des difficultés , je ne laissai pas de remarquer cet accord merveilleux qui se trouvoit dans l'ensemble de la Religion Catholique , & d'y entrevoir une sagesse qui me paroissoit avoir quelque chose de divin. Quand il eut achevé cette exposition , je lui proposai , à mon tour , mes difficultés & mes doutes : nous passâmes plus de trois mois ensemble à discuter tous les articles. Je me vis plus d'une fois sans réponse , parce que j'apportoïis de la droiture dans cette discussion , & que je voulois sincèrement m'instruire & ne pas chicaner. Il me restoit néanmoins encore bien des nuages & des embarras que j'étois fort pressé d'éclaircir ; & comme cet homme respectable ne pouvoit me donner que quelques heures , & par intervalle , pour remplir le vide qui se trouvoit entre nos conférences , j'eus recours à un autre Jésuite qui n'avoit pas moins de zèle ni moins de lumières ; celui-ci s'y prit , avec moi , d'une manière qui m'étonna d'abord : Nous n'entrerons pas en matière aujourd'hui , me dit-il , allez , récitez l'Oraison dominicale trois fois , & revenez tel jour. Je ne pus m'empêcher de

fourire à ce début. Eh quoi ! lui dis-je, je ne suis pas encore de votre Eglise, & déjà vous m'imposez une pénitence ; je le quit-tai après ce propos : cependant, en reve-nant chez moi, je fis cette réflexion, que la priere, loin de m'égarer, ne pourroit que m'être utile, & qu'une Religion qui enseigne à commencer par la priere l'exa-men que l'on en fait, étoit apparemment bien sûre d'elle-même : j'exécutai donc ce qu'il m'avoit prescrit, & j'allai le trouver au jour qu'il m'avoit indiqué ; je savois déjà quelle étoit la Doctrine Catholique ; il ne s'agissoit, avec lui, que d'éclaircir les différens points sur lesquels il me restoit encore des nuages ; à mesure que je lui propoisois mes difficultés sur chacun de ces points, il m'indiquoit les endroits des meilleurs Théologiens & Controversistes, où elles étoient traitées avec étendue, & me procuroit leurs Ouvrages. Je les étu-diois attentivement ; cette étude me donna lieu d'examiner à fond chacun des articles contestés entre les Protestans & les Catho-liqués, & de peser les raisons que ceux-ci apportent pour prouver leurs sentimens. Je tirai encore beaucoup de secours d'un Re-ligieux Augustin, à qui, je m'adressai dans le même temps : il s'attacha à me faire distinguer ce qui est de foi parmi les Ca-tholiques, d'avec les simples opinions que l'Eglise permet de traiter dans les Ecoles, sans les adopter ni les rejeter. Cette dis-tinction répandit du jour sur la matiere, & contribua beaucoup à mettre de la netteté

dans mes idées , car les Protestans ont coutume de confondre ces deux objets , & par-là ils embrouillent tout. Il y a une parfaite unité dans le dogme , la diversité n'est que dans les opinions : en mêlant ces deux choses, ils en prennent occasion d'attribuer à la foi ce qui ne convient qu'aux opinions libres & indifférentes.

Le soin que j'eus de consulter ainsi plusieurs Docteurs, me fut doublement utile ; je profitois de leurs lumières particulières , & je fus à portée de remarquer qu'ils étoient parfaitement d'accord sur la foi , qui , en effet, doit être une , comme la vérité est une ; cette uniformité de sentimens , qui , dans tous les siècles , a régné entre les Catholiques , me faisoit une vive impression , parce que je ne l'avois jamais vue parmi nous.....

J'avois eu des liaisons avec les Chefs de nos Sectes ; je m'étois souvent entretenu avec eux ; je connoissois bien leurs sentimens ; il n'y en avoit pas deux qui fussent d'accord sur les articles les plus essentiels : bien plus, il n'y en avoit aucun qui n'eût varié dans sa Doctrine. Je me souviens qu'un de nos plus célèbres Prédicateurs m'en fit un jour l'aveu : Quand je prêchai dans un tel endroit, me dit-il , je passai pour Hétérodoxe ; je l'étois effectivement alors , j'avois des sentimens très-erronés ; mais j'ai changé depuis ce temps-là , & si je prêchois aujourd'hui , ma Doctrine seroit jugée pure & exacte ; au reste , ajoutoit-il , cela m'est commun avec tous nos Prédicateurs ; je

n'en connois aucun qui n'ait varié comme moi dans ses sentimens sur la Doctrine. Cet aveu ne me fit point impression dans le tems qu'il me parloit, mais il me revint depuis à l'esprit, & fit naître bien des réflexions ; nouvelle preuve de ce que l'on dit ordinairement, que les bons ou mauvais principes reçus dans la jeunesse, produisent tôt ou tard leur effet.

Cette instabilité de nos Chefs dans leur Doctrine me faisoit peine. Je voyois qu'elle étoit une suite inévitable du principe fondamental des Protestans, selon lequel chacun est seul juge de sa foi ; d'après ce principe, il n'y a aucune regle fixe de croyance ; de-là, l'éternelle contradiction des Ministres entr'eux ; de-là, la fréquente variation de chacun d'eux dans sa Doctrine. J'avois essayé de les concilier entr'eux, & je n'y avois trouvé d'autre moyen que de prétendre qu'il suffisoit de croire en J. C. & d'avoir intention d'honorer la Divinité ; mais avec ce système, qui me plaisoit beaucoup, j'aurois réuni toutes les Sectes, même les plus opposées ; aussi je me mettois, de jour en jour, plus au large, & je ne donnois point de bornes à la liberté de penser. J'avois des amis chez les Quakers & chez les Anabaptistes, les Arminiens & autres, j'aurois peu-à-peu adopté le Tolérantisme dans sa plus grande universalité. Les Protestans ont beau dire qu'ils admettent l'Écriture pour regle de leur foi, dès qu'ils ne reconnoissent aucune autorité vivante pour en fixer le sens, dès qu'ils en abandonnent

l'interprétation à chaque particulier, il n'y a plus moyen de les convaincre d'erreur ; & s'il plaît au Socinien, par exemple, de dire qu'il ne trouve, dans l'Ecriture, rien qui démontre la divinité de Jésus-Christ, personne n'a droit d'exiger de lui qu'il croie ce dogme, ni de le condamner, parce qu'il le rejette. Ce principe mène encore plus loin ; il conduit un homme qui raisonne juste à l'indifférence de toutes les Religions, & il renverse les fondemens du Christianisme, en établissant la raison de chaque particulier, arbitre suprême de sa croyance. Cette réflexion, & mille autres qui me vinrent à l'esprit, n'eurent pas alors tout l'effet qu'elles devoient produire, mais elles me disposèrent à ouvrir, un jour, les yeux à la vérité. Déjà mes recherches m'avoient conduit beaucoup plus loin que je n'avois pensé ; je ne voulois d'abord que prendre une connoissance exacte de la Doctrine Catholique, & insensiblement j'en étois venu au point de n'y trouver rien que de raisonnable : je n'avois, en commençant cet examen, aucun soupçon que ma Secte fût fautive ; déjà j'en appercevois les endroits foibles & j'avois des doutes ; il s'en falloit bien cependant que je fusse résolu de la quitter.

Les préjugés dans lesquels j'avois été élevé, avoient encore trop d'empire sur mon esprit, & mon cœur n'étoit pas encore disposé au sacrifice que ce changement exigeoit de moi : je crus faire beaucoup de prendre la résolution d'emporter avec moi,

en Amérique, les meilleurs ouvrages de controverse, composés par des Catholiques, & de les lire à mon retour dans ma patrie, déterminé alors à changer de Religion si je ne pouvois répondre à leurs raisonnemens, après y avoir bien réfléchi; car j'avois pris le parti, quelque preuve qu'on pût m'apporter, de ne point faire mon Abjuration à Rome, de peur, me disois-je à moi-même, de faire une démarche précipitée; mais la Providence, toujours attentive sur moi, ne me permit pas d'user de tous ces délais qui auroient pu m'être funestes: elle m'agea divers événemens qui hâtèrent le moment de ma conversion; il me tomba entre les mains un Ouvrage du Père Segnery sur l'Ange-Gardien: cette pieuse croyance, que chacun de nous a un Ange tutélaire pour témoin de toutes ses actions, n'étoit pas nouvelle pour moi: on me l'avoit inspirée dès l'enfance, mais elle n'avoit jusqu'alors influé en rien; ou du moins très-peu, sur ma conduite; la lecture de cet Ouvrage réveilla les premières impressions de piété que l'on m'avoit données autrefois. Je réfléchis sur ma vie passée, je me reprochai d'avoir si souvent manqué au respect que je devois à mon Ange-Gardien, & je formai la résolution de veiller désormais sur moi-même pour éviter tout ce qui pourroit lui déplaire. Cette attention à m'éloigner du péché, contribua, sans doute, à ma conversion à la Foi; c'étoit un obstacle de moins à la grace que Dieu vouloit m'accorder. J'en étois là, lorsque la mort du

vénérable *Labre*, & les miracles que l'on disoit obtenus par son intercession, commencerent à faire du bruit dans Rome, & à devenir le sujet de presque toutes les conversations. Malgré les instructions que j'avois reçues & les lumières qu'elles m'avoient procurées, je n'étois nullement disposé à croire tout ce que l'on en racontoit. De tous mes préjugés contre les Catholiques, le plus enraciné étoit une incrédulité formelle à l'égard des faits miraculeux qu'ils disent être arrivés chez eux; j'avois été élevé dans cette persuasion comme tous les Protestans qui, bien loin d'admettre le don des miracles, le dédaignent & prennent le parti de nier qu'il soit véritable; je ne me contentai pas de nier absolument ceux que l'on publioit alors, j'en fis un sujet de raillerie; je me permis, dans les casés, des plaisanteries très-indécentes sur le Serviteur de Dieu, dont la pauvreté & la mal-propreté apparente me révoltoient, & sur cet article, j'allois beaucoup plus loin que mes amis même Protestans comme moi.

Cependant le nombre & le poids des témoignages croissant chaque jour, je crus que je devois examiner la chose par moi-même; je m'entretins plusieurs fois avec le Confesseur du défunt, duquel j'appris une partie de sa vie. J'allai voir quatre des personnes que l'on disoit avoir été guéries miraculeusement; je m'assurai de leur état actuel & de celui dans lequel elles étoient précédemment; je m'informai du genre & de la durée de la maladie dont elles avoient

été attaquées, & des circonstances de leur guérison opérée en un instant; je recueillis les témoignages de ceux qui les connoissoient, & d'après toutes ces informations faites avec le plus grand soin, je restai pleinement convaincu que la réalité de chacun de ces miracles étoit mieux prouvée que ne le sont les faits les plus avérés. Une de ces personnes, Religieuse au Couvent de Ste.-Appollonie, avoit un vaisseau rompu dans la poitrine; depuis 18 mois elle étoit tombée dans une langueur qui augmentoit chaque jour: sa foiblesse étoit telle, qu'elle ne pouvoit supporter aucune nourriture: elle invoqua le vénérable *Labre*, elle prit, avec foi, une liqueur où l'on avoit trempé une de ses reliques, & elle se trouva guérie dans un instant: le jour même elle descendit au Chœur avec les autres Religieuses, elle mangea sans être incommodée, & fit avec facilité les ouvrages les plus pénibles de la maison. C'est ce que la Supérieure & six Religieuses de la même Communauté m'attesterent. Je vis moi-même plusieurs fois la Religieuse guérie, je lui parlai & la trouvai pleine de santé & de force. Je ne m'en tins pas-là; je fis visite au Médecin qui en avoit pris soin pendant tout le temps de son infirmité; il me confirma tout ce que la Communauté avoit dit à son sujet, & il ajouta qu'il étoit prêt à jurer sur l'Evangile que la maladie étoit naturellement incurable. Je continuai de voir la Religieuse pendant tout le reste de mon séjour

à Rome, c'est-à-dire, pendant environ quatre mois : j'eus le temps de m'assurer que sa guérison étoit constante, & à mon départ, je la laissai en parfaite santé : persuadé, comme je l'étois, que les guérisons avoient quelque chose de surnaturel, je ne pouvois me défendre de faire des retours sur moi-même & sur le danger que je courrois restant dans ma Secte ; ces réflexions me mettoient dans d'étranges perplexités ; il seroit difficile d'exprimer la situation violente où je me trouvai alors. La vérité se montroit à moi de tout côté, mais elle étoit combattue par tous les préjugés que j'avois sucés avec le lait ; je sentoisi la force des raisons que l'on oppose à la Doctrine des Protestans : je n'avois pas le courage de me rendre : je voyois clairement que la vérité de l'Eglise Romaine est fondée sur des preuves multipliées & sans réplique ; je voyois que ses réponses, à tout ce que les Protestans lui reprochent, sont solides & satisfaisantes, mais il falloit abjurer des erreurs dans lesquelles j'avois été élevé, & que j'avois moi même prêchées aux autres ; j'étois Ministre dans ma Secte, & il falloit renoncer à mon état, à ma fortune : j'étois tendrement attaché à ma famille, & il falloit encourir son indignation ; des intérêts si chers me retenoient : en un mot, mon esprit étoit convaincu, mais mon cœur n'étoit pas changé. Ce fut dans ces circonstances où j'étois flottant & irrésolu, qu'on me mit entre les mains un petit livre intitulé : *Manifesto d'un Cavaliere Cristiano con-*

vertico alla Religione catholica ; livre qu'il feroit bon de traduire en plusieurs langues, & de répandre par-tout où il y a des Hérétiques. L'Auteur rend compte historique-ment de sa Conversion, & discute brièvement tous les points controversés entre les Catholiques & les Protestans. Il place au commencement une priere qui lui fut communiquée par un Catholique, pour implorer les lumieres de l'Esprit-saint, que l'on ne sera pas fâché de voir ici.

« Dieu de bonté tout-puissant & éternel, Pere des miséricordes, Sauveur du genre humain, je vous supplie humblement, par votre souveraine bonté, d'éclairer mon esprit & de toucher mon cœur, afin que par le moyen de la vraie foi, de l'espérance & de la charité, je vive & je meure dans la vraie Religion de Jesus-Christ ; je suis certain, que, comme il n'y a qu'un seul Dieu, il ne peut y avoir qu'une seule Foi, une seule Religion, une seule voie de salut, & que toutes les voies opposées à celle-ci, ne peuvent conduire qu'à l'Enfer. C'est cette Foi, ô mon Dieu, que je recherche avec empressement, pour l'embrasser & me sauver. Je proteste donc devant votre divine Majesté, & je jure par tous vos divins attributs, que je suivrai la Religion que vous m'aurez fait connoître pour vraie, & que j'abandonnerai, quoi qu'il doive m'en coûter, celle où je reconnoîtrai des erreurs & de la fausseté. Je ne mérite pas, il est vrai, cette fa-
 » veur,

„ veur , à cause de la grandeur de mes
„ péchés , dont j'ai une profonde douleur ,
„ puisqu'ils offensent un Dieu si bon , si
„ grand , si saint , si digne d'être aimé ,
„ mais ce que je ne mérite pas , j'espere
„ l'obtenir de votre infinie miséricorde , &
„ je vous conjure de me l'accorder par les
„ mérites du sang précieux qui a été ré-
„ pandu pour nous , pauvres pécheurs , par
„ votre Fils unique Jesus-Christ. Amen.
„ J'avois , en recevant ce livre , un pres-
„ sentiment qu'il alloit me porter le der-
„ nier coup ; aussi ce ne fut qu'avec une
„ extrême difficulté que je pus me détermi-
„ ner à le lire : mon ame étoit , pour ainsi
„ dire , déchirée par deux mouvemens con-
„ traires : quel combat , quels assauts n'eus-
„ je pas alors à soutenir ! je parcourois sur-
„ tout des yeux cette priere , sans pouvoir
„ me résoudre à la dire ; je désirois d'être
„ éclairé ; & je craignois de l'être trop ; mon
„ intérêt temporel & mille autres motifs se
„ présentoient en foule à mon esprit & balan-
„ çoient les salutaires impressions de la gra-
„ ce ; enfin l'intérêt du salut éternel l'em-
„ porta ; je me jettai à genoux , je m'excitai
„ à réciter cette priere avec le plus de sincé-
„ rité qu'il me fut possible ; & la violente
„ agitation de mon ame , ainsi que les com-
„ bats qui venoient de s'y livrer , produisi-
„ rent une abondance de larmes ; je me mis
„ donc à lire ce livre qui est une exposition
„ abrégée des principales preuves qui établis-
„ sent la vérité de la Religion Catholique.
„ L'ensemble de ces différentes preuves , que

je n'avois vues jusqu'alors que séparément ; tant de traits de lumière réunis comme dans un foyer, me frapperent vivement. D'ailleurs je n'opposois plus à la grace les mêmes résistances ; Dieu parloit à mon cœur en même tems qu'il éclairoit mon esprit , & me donnoit la force de surmonter les obstacles qui m'avoient arrêté jusques-là. Je n'avois pas achevé la lecture du livre , que je m'écriai : mon Dieu , je vous promets de me faire Catholique. Le même jour , j'annonçai ma résolution à la famille chez laquelle je demeurois , elle en eut beaucoup de joie , parce qu'elle avoit une piété sincere. J'allai le soir au café , où je fis part de mon changement à tous mes amis , la plupart Protestans ; & pour réparer , autant qu'il étoit en moi , le scandale que j'avois donné , je défendis la sainteté du vénérable *Labre* , & je déclarai que j'avois plus de preuves de la vérité de ses miracles , que je n'en exigerois pour quelque fait que ce fût. De plus , pour ne pas rougir de Jesus-Christ , j'invitai un grand nombre d'amis à être témoins de mon Abjuration ; plusieurs plaignirent ma foiblesse : quelques-uns s'en moquerent ; mais Dieu , qui m'a appelé à la Foi , m'a soutenu , & j'ai cette ferme confiance qu'il me soutiendra jusqu'à la mort.

Je dois avouer ici qu'avant mon Abjuration , j'eus encore quelque temps à combattre mon imagination sur le culte de la sainte Vierge & des Saints : j'étois cependant éclairé sur cet article : je ne doutois pas

qu'il ne fût utile d'employer, auprès du Fils, l'intercession de sa sainte Mere, & que, loin de lui faire injure en aimant & honorant celle qu'il a aimée lui-même si tendrement, c'étoit l'honorer davantage; cependant mes anciennes préventions me revenoient toujours à l'esprit & me troubloient malgré moi. Le reproche d'idolâtrie que j'avois entendu faire aux Catholiques à ce sujet m'effrayoit encore, quoique je le crusse très-mal fondé. Je ressemblois à ces personnes qui, ayant eu dans leur enfance l'imagination fortement frappée des contes ridicules des revenants, ne peuvent même, dans l'âge mûr, se défendre d'un frémissement involontaire, lorsque ces idées reviennent à leur esprit, en dépit de la raison qui en rougit: il fallut me faire violence; & quand je commençai à invoquer la sainte Vierge, je ne le fis qu'en tremblant. Je m'adressai d'abord à Jesus-Christ, lui protestant que je n'avois d'autre dessein que de l'honorer, & que je désirois le faire plus parfaitement, par l'entremise de sa sainte Mere, le priant de ne pas m'imputer des intentions idolâtriques que je délavouois de toute mon ame. Ensuite m'adressant à la sainte Vierge elle-même: « Mere tendre, lui dis-je, s'il est permis d'implorer votre secours, aidez-moi dans l'état misérable où je suis, c'est par vous que le Sauveur est venu à nous, c'est par vous que je désire d'aller à lui; les Ecritures m'apprennent que c'est par votre moyen que s'est opéré le premier miracle de la foi

„ évangelique, dans l'ordre de la grace,
„ (la sanctification de St-Jean-Baptiste) &
„ le premier dans l'ordre de la nature (le
„ changement de l'eau en vin) en voici
„ un autre à faire : ne me refusez pas d'y
„ employer votre crédit, je ne le mérite
„ pas ; il y a trop long-temps que je vous
„ m'connois ; mais je commence , quoi-
„ qu'en tremblant, à m'adresser à vous :
„ intercédez pour moi auprès de votre
„ divin Fils. „ Puis revenant à Dieu :
„ Seigneur, ajoutai-je, je vous demande
„ vos lumieres, vous avez promis d'exau-
„ cer ceux qui vous invoquent ; c'est de
„ tout mon cœur que je le fais ; je cherche
„ la vérité à quelque prix que ce soit :
„ Vous en êtes témoin, ô mon Dieu, je
„ ne saurois me tromper en m'adressant
„ à votre sainte Mere. Vous seriez vous-
„ même la cause de mon erreur. „ La con-
„ fiance & la tranquillité furent le fruit de
„ cette priere : depuis ce temps, j'ai tou-
„ jours recouru à la sainte Vierge, & je suis
„ sûr d'avoir obtenu & reçu des grâces par
„ son intercession ; la reconnoissance m'oblige
„ de faire cet aveu : je cherche à entrer
„ dans toutes les intentions qui tendent à
„ l'honorer ; je me suis engagé, & je tra-
„ vaille à étendre son culte en tout ce qui
„ peut dépendre de moi. Il se présente ici
„ une réflexion bien naturelle ; Dieu peut-
„ il permettre qu'un homme se trompe
„ dans le choix d'une Religion, quand,
„ après une vigilance exacte sur sa condui-
„ te, après des prieres ferventes, après des

recherches longues & laborieuses, il s'est déterminé à l'embrasser aux dépens de tout ce qu'il a de plus cher au monde, famille, état, fortune, réputation? Si cette Religion étoit fausse, ne pourroit-il pas dire à Dieu, avec un célèbre Théologien : Seigneur, c'est vous qui m'avez trompé. Cette réflexion acquerra un nouveau degré de force, si j'ajoute le prodigieux changement qui s'est fait en moi depuis ma conversion : j'hésite à le publier ; mais il me semble que je dois le faire pour glorifier la divine miséricorde & pour rendre hommage à la Religion Catholique, que j'ai maintenant le bonheur de professer. Que mon état est différent de celui où j'étois auparavant ! mes pensées, mes goûts, mes dessein, tout est changé ; je ne me reconnois plus moi-même : dès que j'eus pris mon parti, je renonçai aux études profanes qui m'avoient occupé jusques-là ; je laissai mes livres à demi-lus ; je me défis de ceux qui étoient à moi : depuis ce temps, les passions n'ont eu que peu d'empire sur moi ; mes projets d'ambition & d'établissement dans le monde m'ont quitté entièrement ; je n'y prétends plus rien : je n'ai plus de plaisir que dans les choses de Dieu ; je sens au fond de mon cœur une paix que je n'avois jamais connue. Ce n'est plus, comme auparavant, la trompeuse sécurité d'une conscience assoupie qui présume de la miséricorde de Dieu, & qui ne voit pas le danger auquel elle est exposée ; c'est la douce confiance d'un Fils qui se retrouve dans les bras de son Père,

& qui a lieu d'espérer que rien ne pourra l'en arracher malgré les périls qui l'environnent : oui, cette Religion est faite pour le cœur : quelque solides, quelque fortes que soient les preuves qui m'ont convaincu qu'elle est la véritable Religion de Jesus-Christ, le contentement, la joie pure qui l'accompagne, est pour moi une autre espèce de preuve qui n'est pas moins persuasive.

Les vérités que j'ai eu le plus de peine à croire, sont celles qui me donnent aujourd'hui le plus de consolation. Le mystère de l'Eucharistie, qui m'avoit paru si incroyable, est devenu pour moi une source intarissable de délices spirituelles. La confession, que j'avois regardée comme un joug insupportable, me semble infiniment douce par la tranquillité qu'elle produit dans mon ame. Ah ! si les hérétiques & les incrédules pouvoient sentir les douceurs que l'on goûte aux pieds des autels, ils cesseroient bientôt de l'être ! Que ne puis-je me faire entendre à tous ! je leur crierois : Goûtez & voyez, par votre propre expérience, combien le Seigneur est doux, combien il est bon pour ceux qui le servent dans la sainte société qu'il a formée lui-même & qu'il vivifie par son esprit. Voilà le désir dominant, l'unique désir de mon cœur, celui d'étendre, autant que je le pourrai, l'empire de la véritable foi, qui fait maintenant mon bonheur ; je n'ambitionne rien de plus, c'est pour cela que je désire de retourner dans mon pays, espé-

rant d'y être , malgré mon indignité , l'instrument de la conversion de mes compatriotes ; & telle est la conviction où je suis de la vérité de l'Eglise Romaine , & ma reconnaissance de la grace signalée que Dieu m'a faite de m'appeller à la vraie foi , que je la scellerois de mon sang , si Dieu m'accorderoit cette grace ; je ne doute pas qu'il ne m'en donnât la force. Je conjure ceux qui liront cet écrit , de prier avec ferveur le Pere des lumieres & le Dieu des miséricordes , d'accomplir ses volontés sur son serviteur , d'ouvrir un accès facile à la Foi dans mon pays , de la faire germer & fructifier dans une terre où elle n'a jamais été professée Peut-être (je m'arrête avec plaisir à cette pensée consolante) peut-être celui qui établit les empires & les détruit à son gré , qui fait tout pour ses Elus & pour l'intérêt de son Eglise , n'a-t-il permis & conduit à une fin glorieuse l'étonnante révolution (*) dont nous venons d'être les témoins , que pour accomplir quelque grand dessein & une révolution bien plus heureuse encore dans l'ordre de la grace. Ainsi soit-il.

(*) L'indépendance des treize Etats de l'Amérique Septentrionale.

LETTRE

DE M. THAYER,

*En réponse à celle que lui a écrit M. son
Frere, après avoir appris sa conversion,
traduite de l'Anglois.*

MON CHER FRERE ET AMI,

C'est avec la plus grande satisfaction que j'ai reçu votre lettre par les mains de M.^{***}; ce qui m'a fait le plus de plaisir, ç'a été d'y trouver toute la tendresse d'amitié que vous avez toujours eue pour moi. Soyez persuadé que la mienne est toujours aussi la même pour vous; & loin que le temps, l'éloignement, ou la différence de sentimens l'aient affoiblie, elle a pris au contraire de nouvelles forces, sur-tout dans la Religion sainte que j'ai embrassée, Religion dont le caractère propre & essentiel est de perfectionner les vertus morales qu'elle trouve en nous.

Après une tendre effusion de cœur, vous me témoignez vos chagrins de ce que j'ai quitté ma Religion pour en suivre une qui (autant que vous la connoissez) est pleine de bigoterie & de superstitions; vous avez bien raison, mon cher Frere, d'ajouter,

autant que vous la connoissez ; permettez-moi de vous le dire , vous ne la connoissez nullement , & rien ne peut vous faire parler de la sorte que les fausses peintures & les noires calomnies de nos ennemis , qui ont l'art de déguiser tout ce qu'il y a de plus raisonnable dans cette Religion , de plus saint & de plus digne d'une profonde vénération : cette ignorance vous est commune avec la plupart des Protestans ; car je présume qu'il en est fort peu qui aient assez de malice & de mauvaise foi , pour nous imputer des erreurs qu'ils savent , dans leur conscience , que nous ne croyons pas. J'étois , comme vous , dans l'ignorance la plus grossière à cet égard , je vous l'avoue , rien ne m'a jamais plus surpris que l'exposé de la Religion Catholique , tel que je l'ai entendu de la bouche de ceux qui la professent , tant je l'ai trouvé différent de celui qu'on m'en avoit toujours fait dans nos écoles ; croyez-moi , mon cher Frere , je n'ai nul intérêt à vous tromper , je ne désire rien tant que votre salut & celui de tous mes chers parens ; je le déclare devant Dieu qui voit la sincérité de mon cœur ; pour leur obtenir cette grace , j'endurerois volontiers la plus cruelle mort.

Avant de lire mes réponses à vos objections , je vous prie de vous retirer , pour quelques minutes , dans un lieu écarté ; là , de tout votre cœur & à genoux , promettez fermement à Dieu de renoncer à toutes vos passions , demandez-lui la grace d'éviter tout

ce que la voix de votre conscience vous déclarera être un péché, & faites cette priere: *Dieu de miséricorde, je vous supplie, &c.* (cette priere se trouve dans la Relation, page 24.) Si telles sont vos dispositions, & si vous voulez réellement les cultiver, mes réponses, quoique courtes & imparfaites, seront suffisantes pour chasser & dissiper tous les nuages de votre esprit : mais si vous êtes disposé autrement, vous ne cherchez pas la vérité avec droiture.

1°. Ce que vous me dites, sur les persécutions que les Catholiques ont suscitées à leurs ennemis, montre seulement que de tout temps il y a eu de mauvais Catholiques qui se sont servi de la Religion pour exercer la malignité de leur cœur : loin que notre Religion approuve de tels Chrétiens, elle les condamne hautement, & jamais elle n'a pris d'autres armes, pour sa défense, que la douceur, la patience & la charité. Il y a eu, & peut-être y a-t-il encore des Catholiques cruels & persécuteurs, comme il y a eu & peut y avoir encore des Protestans aussi cruels & persécuteurs; mais les uns & les autres ne le sont point en conséquence de leurs principes; c'est au contraire parce qu'ils s'en écartent. Nous ne prétendons pas que tous les Catholiques soient saints; nous voyons malheureusement combien il s'en faut, & c'est ce qui afflige les bons; je puis cependant vous assurer que dans le grand nombre de ceux que je connois en plusieurs Royaumes, je n'en ai

pas encore vu un seul prononcer la moindre parole d'aigreur, ni montrer la plus petite animosité contre les Protestans; ils les plaignent & prient pour eux, comme pour des freres qui sont trompés & qui s'égarent; voilà tout leur crime: voyez comme vos différentes Sectes sont affectées envers nous, voyez même comme elles sont affectées les unes envers les autres, & jugez; est-ce à vous ou à nous que doit rester la qualification de persécuteurs? Je m'en rapporte à votre conscience.

2°. Comme nous nous appuyons beaucoup sur l'unité de Doctrine qui a toujours prévalu & qui prevaudra toujours parmi les Catholiques, vous croyez affaiblir la force de cet argument, en nous opposant l'unité qui regne parmi les Mahométans; mais l'unité que vous leur attribuez est imaginaire: car, selon les meilleurs Historiens, ils sont divisés en deux grandes Sectes, l'une d'Omar & l'autre d'Ali; ces derniers, appelés *Schiites*; forment cinq Sectes principales qui, comme autant d'arbres différens s'étendent en 70 branches: la croyance est extrêmement variée dans ces diverses sociétés; les uns doutent de leur Religion, & à force de douter, finissent par être de purs Déistes: les autres admettent la Métempychose; plusieurs soutiennent la prédestination absolue, &c. tous se donnent mutuellement, de Secte à Secte, le nom d'Orthodoxes & d'Hétérodoxes: leur haine réciproque va à un tel excès, qu'en faisant le pèlerinage de la Mecque, ils font

autant de bandes à part qu'ils sont de Sectaires, & ils sympathisent si peu, qu'ils ne veulent pas même prier ensemble. Laissons donc là l'union Mahométane, il s'agit entre nous de l'union des Protestans. Je soutiens que si vous étiez tous d'accord & réunis d'opinions, ce seroit plutôt le jeu du hasard que le fruit de vos principes; celui qui sert de fondement à tous les autres, n'est-ce pas que chacun doit examiner par lui-même? Or, loin qu'un tel principe doive opérer cette union, c'est au contraire une source naturelle de division. On n'en peut dire autant de notre Eglise; en vertu de sa constitution & de sa doctrine, il est impossible qu'il s'y élève des divisions en tout ce qui regarde les articles de foi; prenez garde à ces derniers mots, *les articles de foi*. En matière d'opinion, chacun est libre d'adopter ou de rejeter ce qu'il lui plaît: mais l'Eglise a-t-elle déclaré que tel ou tel point est de foi ou appartient à la foi? dès-lors tous les vrais Catholiques se soumettent sur le champ, parce qu'ils croient l'Eglise infallible. Quelqu'un refuse-t-il opiniâtrément de s'y soumettre? il se sépare d'elle, en rejetant & parce qu'il rejette son principe fondamental, savoir qu'elle est la base & la colonne de la vérité. (1. Timot. 3. 15.)

3°. Cette unité indivisible de foi est évidemment marquée dans l'Ecriture-sainte; & Jésus-Christ l'a posée pour le fondement de tout l'édifice, en établissant son Eglise. Elle est un seul corps, dit St. Paul aux Ephé-

fiens (C. 4. v. 4 & 5.) & nous ne reconnoissons qu'un même esprit qui l'anime, qu'un même Seigneur, qu'une même Foi, qu'un Baptême, c'est-à-dire, que notre foi doit être une dans le même sens que Notre Seigneur Jesus-Christ est un ; or, Notre Seigneur Jesus-Christ est absolument & essentiellement un, notre foi doit donc être absolument & rigoureusement une. Dans la prière que Jesus-Christ fait à son Pere pour ceux qui croient en lui, il demande qu'ils soient unis dans la foi, & que leur union ressemble à celle des trois Personnes de la Sainte Trinité, union qu'il donne comme une marque à laquelle le monde reconnoitra infailliblement qu'il a reçu sa mission de son Pere (Evang. St. Jean c. 17. v. 20 & 21.) Sans cette union parfaite dans la foi entre les disciples du Sauveur, jamais le monde n'auroit pu le croire envoyé de Dieu.

4°. Peut-être supposerez-vous que Jesus-Christ pria alors pour que ses disciples fussent unis de cœur, & qu'il donne cette union mutuelle formée & entretenue par la charité, pour marque distinctive de la société des Chrétiens, sans nulle mention d'unité de foi ; mais cette explication même démontre la nécessité qu'il y a d'être uni dans la foi, puisque rien ne détruit tant la charité, que la différence de Religion, témoins tous les troubles & toutes les guerres dont les histoires des différentes sectes sont remplies. Notre Eglise seule peut prétendre à cette union : vérité incontestable.

& il n'en faudroit pas davantage pour convaincre tout esprit qui n'est pas prévenu contre l'Eglise Catholique, qu'elle est seule la vraie Epouse de Jesus-Christ. (*)

5°. Outre cette unité de foi & de doctrine, nous avons trois autres marques distinctives de la vraie Eglise énoncées dans le symbole que vous reconnoissez comme nous, savoir, la Sainteté, la Catholicité & l'Apostolicité. Examinez encore si vos Sectes peuvent se glorifier d'avoir pour elles tous ces caractères réunis, ou même un seul d'entre eux.

6°. Ce qui vous choque le plus dans notre doctrine, c'est l'infailibilité que nous reconnoissons dans notre Eglise; mais après un court éclaircissement, elle ne vous paroîtra plus si effroyable: remarquez, je vous prie, mon cher Frere, que c'est dans l'Eglise universelle, c'est-à-dire, dans le plus grand nombre des Evêques unis de sentimens avec le Pape, que nous reconnoissons cette infailibilité, & non dans le Pape seul. Si quelques Docteurs ou Théologiens particuliers tiennent le Pape infailible, leur

(*) Tous les Peres de l'Eglise s'accordent unanimement sur la nécessité de l'union de foi dans l'Eglise de Jesus-Christ; vous croyez comme nous qu'ils sont saints; or certainement, vu la proximité de leur âge avec celui de Jesus-Christ & des Apôtres, ils ne pouvoient se tromper sur cette matiere: je pourrois justifier ce que j'avance par une infinité de textes de leurs Ouvrages, mais les bornes d'une Lettre ne me le permettent pas.

opinion ne doit pas être imputée à toute l'Eglise, qui n'a rien défini sur cette question.

Afin de mettre notre doctrine de l'infail-
libilité dans tout son jour, remontons au
temps où Jesus-Christ révéla toute vérité à
ses Apôtres, & les établit eux & les Pas-
teurs qui devoient leur succéder, comme
dépositaires de ces vérités révélées. Dans
tous les siècles, dès qu'il paroïssoit une
nouvelle doctrine, ce Corps des Pasteurs la
déclaroit contraire au dépôt commis à leur
vigilance par Jesus-Christ : ainsi quand Arius
nia sa divinité, l'Eglise le condamna en
prononçant qu'elle avoit reçu de son divin
Epoux, une doctrine contraire; elle tint la
même conduite contre Pélage; & pour prou-
ver incontestablement la corruption de no-
tre origine, elle lui opposa la pratique du
Baptême; pratique aussi ancienne que l'E-
glise elle-même, & instituée par Jesus-Christ.
Son infailibilité donc consiste dans le té-
moignage public & perpétuel qu'elle a con-
stamment rendu aux vérités de fait qu'elle a
en dépôt; car la Religion Chrétienne est un
fait public, ou un assemblage & une suc-
cession de faits publics. N'est-ce pas un fait
public & incontestable, que Jesus-Christ a
existé, qu'il a enseigné telle doctrine, qu'il
a opéré tels miracles, que la Bible a été
écrite par tels auteurs? &c. autant de points
qui sont des matieres de faits & de faits sen-
sibles, & de faits qu'on ne peut connoître
ni savoir que par des témoins qui les ont
vus ou entendus. L'Eglise enseignante, c'est.

à dire, la majeure partie des Evêques & le Pape à leur tête, est véritablement ce Corps de témoins héréditaires. Vous ne pouvez donc, mon cher Frere, lui refuser au moins cette espece d'infailibilité qui consiste dans une capacité de raconter exactement les faits, puisque vous l'accordez volontiers à toute société soit civile ou religieuse, ou même à de simples individus.

Quand les Mahométans, qui composent différentes nations, & qui conséquemment sont dominés par différens intérêts, attestent unanimement qu'à telle époque ils ont reçu telle doctrine de Mahomer, y auroit-il le sens commun de révoquer en doute un fait d'une publicité pareille? Pourquoi donc refuserez-vous le témoignage unanime de l'Eglise Catholique composée de diverses nations directement opposées dans leurs intérêts propres, & souvent en guerre les unes avec les autres, quand tous les Pasteurs, au moins aussi unanimes que les Mahométans, déclarent ouvertement qu'ils ont reçu telle doctrine de Jesus-Christ & de ses Apôtres, quand ils s'accordent sur l'exposition de tous les articles de foi, quand ils affirment que jamais ils n'ont éprouvé le moindre changement dans leur société? D'ailleurs comment supposer un pareil changement?

7°. Car il y a, en premier lieu, comme je l'ai dit, un Corps de Pasteurs pour prévenir & écarter toute innoyation. En second lieu, de tout temps il y a eu des jours où les Fideles se rassembloient pour

entendre de la bouche de leurs Pasteurs l'explication de nos mysteres, & apprendre ce qu'ils devoient pratiquer journellement dans l'Eglise. De tout temps il y a eu, comme il y a encore, des Chrétiens, tous les jours, qui approchent de la sainte Table. Est-il raisonnable, est-il possible de supposer que quand leurs Pasteurs leur présentoient ce qui paroïssoit être du pain, ils n'aient pas demandé si ce qu'ils alloient prendre dans ce Sacrement, étoit simplement du pain, ou le véritable corps de Jesus-Christ! Dans tous les siècles, les Chrétiens devoient donc savoir ce qu'ils étoient obligés de croire sur une matiere si importante, dans le temps, sur-tout, où ils approchoient de plus près les Apôtres, & lorsque les Pasteurs étoient plus fideles à instruire leurs Ouailles. Quelle qu'ait été leur foi dans ce point, telle il faut nécessairement qu'elle nous ait été transmise, sans la moindre altération; car en la supposant altérée, le peuple naturellement porté à la réclamation, n'auroit pu se taire sur une chose si importante.

Si vous me dites qu'il a crié & murmuré, mais que ses cris ne sont pas venus jusqu'à nos oreilles, je répondrai que rien ne seroit plus étrange; puisque nous avons des Historiens contemporains qui ont raconté les disputes les plus minutieuses survenues dans les différens siècles de l'Eglise (je n'excepte même pas ceux de la plus grande ignorance;) comment auroient-ils passé sous silence un changement aussi ef-

sentiel ? Il est donc incroyable, il est donc impossible que ce changement soit jamais arrivé.

D'ailleurs quel intérêt l'Eglise peut-elle avoir à ce changement dans la doctrine ? Se peut-il que tant de diverses nations qui la composent, avec des intérêts si opposés, aient concerté ensemble une telle révolution ? qu'elle eût été, par exemple, l'ouvrage des François, les Anglois ne s'y feroient-ils pas opposés ? toutes les nations qui composent l'Eglise se feroient-elles unies pour opérer un changement de cette espèce ? Les Hérétiques, qui toujours se trouverent chez ces mêmes nations, n'auroient-ils pas saisi une occasion pour lui reprocher une telle perfidie, & n'auroient-ils pas eu soin de la transmettre à la postérité ? Je puis faire le même raisonnement touchant les autres articles de foi.

Vous voyez donc, mon cher Frere & ami, que le sens commun nous oblige de recevoir le témoignage de l'Eglise, quand elle déclare avoir reçu telles ou telles vérités de la bouche de Jesus-Christ & des Apôtres, & les avoir conservées dans leur pureté & leur intégrité ; or, du moment que nous admettons son témoignage à cet égard, nous voilà Catholiques, puisque tout Chrétien reconnoît la vérité de toute doctrine enseignée par Jesus-Christ & ses Apôtres. Cette infailibilité *Morale* dont je viens de parler, que vous êtes obligé d'accorder à l'Eglise, comme à toute autre société considérable & étendue, devient *divine*

en vertu des promesses de Jesus-Christ, qui lui a expressement communiqué sa propre immutabilité.

8°. Cette seconde espece d'infailibilité bien supérieure à la premiere, puisqu'elle est toute surnaturelle & fondée sur les promesses divines, paroît de la maniere la plus frappante, lorsque nous considérons ces paroles de Jesus-Christ à ses Apôtres : *Allez & enseignez, je suis avec vous jusqu'à la fin du monde*; c'est-à-dire, avec vous enseignants : or, une Eglise qui est assurée de la présence de Jesus-Christ, pendant qu'elle enseigne, doit certainement être infailible, & cette infailibilité se trouve incontestablement promise aux successeurs des Apôtres; car c'est aux successeurs des Apôtres, comme aux Apôtres, que se rapportent les termes du Sauveur : *jusqu'à la fin du monde*, à moins qu'on ne les restreigne au siecle même des Apôtres, *usque ad consummationem sæculi* (*hujus*), mais rien ne seroit plus absurde, puisque tous les Apôtres, excepté S. Jean, étoient morts avant la fin du premier siecle de l'Eglise; d'ailleurs Jesus-Christ a promis à ses Apôtres que *l'esprit de vérité resteroit avec eux pour jamais* : (Evang. S. Jean, c. 14. v. 16 & 17.) c'est-à-dire encore, jusqu'à la fin du monde, paroles qui comprennent encore nécessairement, ainsi que les précédentes, les successeurs des Apôtres. S'ils ont pour guide l'esprit de vérité, ils ne peuvent donc, unis entre eux & à leur Chef, le successeur de S. Pierre, le Vicaire de Jesus-Christ, enseigner

l'erreur en matière de foi ; les voilà donc, infaillibles.

9°. J'étois donc appuyé sur la raison, sur l'Écriture-sainte, & non simplement sur les légendes fabuleuses de son Église, comme vous me le reprochez ; quand je vous disois, dans ma dernière lettre, que le Pape réuni avec la majeure partie des Evêques, sont guidés par l'esprit de vérité, pour décider ce que nous devons croire : car cette proposition, le Pape est le successeur de Saint Pierre, & les Evêques sont les successeurs des autres Apôtres, n'est-elle pas un fait aussi public & aussi incontestable que celle-ci : Louis XVI est le successeur de Saint Louis ?

10°. Tous les raisonnemens que je viens de faire, prouvent évidemment l'infailibilité de l'Église. Notre Seigneur en fournit une nouvelle preuve, lorsqu'il dit que celui qui écoute son Église, c'est lui-même qu'il écoute, & quand il ordonne à tout Chrétien d'obéir à son Église sous peine d'être traité comme un Payen. Dieu nous commanderait-il d'obéir à une Église capable d'enseigner des erreurs qui nous conduiroient infailliblement à une mort éternelle ? Ne seroit-ce pas lui-même dès-lors, qui nous précipiteroit dans l'erreur & dans la mort qui en seroit une suite nécessaire ? Pourquoi Dieu a-t-il établi son Église ? S. Paul répond que c'est afin que nous ne flottions pas à tout vent de doctrine (aux Ephés. c. 4. v. 14.) c'est-à-dire afin, que nous ne soyons jamais dans le doute ou dans l'incertitude.

sur ce que nous devons croire : mais, vous autres Protestans, pouvez-vous jamais sortir de l'état de doute & d'incertitude ? c'est une chose impossible, puisque vous n'avez aucune autorité infaillible qui puisse vous garantir de l'erreur, & sur laquelle vous puissiez appuyer votre croyance.

11°. Outre l'Ecriture-sainte qui est la loi, il faut nécessairement une autorité infaillible pour terminer les contestations & les disputes qui s'élèvent parmi les Chrétiens, sur le sens de cette loi. Si une telle autorité n'est pas connue, il ne peut y avoir une règle de foi qui soit fixe, ni des articles de foi qui soient invariables : la multitude de vos Sectes qui augmentent tous les jours & qui finissent par devenir Sociniennes, Déistes, &c. en est une preuve incontestable & sans réplique ; preuve dont nous avons un exemple sensible & tout récent, dans le changement qui vient d'être fait parmi vous dans les articles de foi dressés anciennement par les Membres de l'Eglise Anglicane.

12°. Je vous le demande, mon cher ami, quelle est votre idée d'un article de foi ? n'est-ce pas une doctrine révélée de Dieu & fondée sur sa vérité ? Comme donc la divine vérité est inaltérable, les vérités qui en dépendent, doivent l'être également. Car le ciel & la terre passeront, mais la parole de Dieu ne passera jamais. Il seroit conséquemment absurde & impie de prétendre rien changer dans ces vérités, puisque ce seroit faire Dieu capable de mensonge ;

d'où je conclus toujours qu'un juge infail-
lible vous est nécessaire.

13°. Comment vous persuaderez-vous que ce juge soit la Bible elle-même ? c'est le livre de la loi, mais un livre muet, mais un livre sur lequel on conteste & on dispute tous les jours ; il nous faut un juge visible qui décide le point de la contestation, & qui décide souverainement, & qui décide en dernier ressort, & qui montre celui qui a la vérité pour soi ; or la Bible ne peut rien de tout cela, car à s'en tenir à la Bible seule, & si l'on n'avoit recours à la décision de l'Eglise, on seroit toujours arrêté par les doutes suivans : 1°. La Bible est-elle un livre canonique, est-elle vraiment l'ouvrage de l'Esprit-saint ? 2°. Est-elle entière, & n'a-t-elle point souffert d'altération ? doute d'autant mieux fondé, qu'il y a une infinité de variantes. 3°. Est-elle fidèlement traduite ? & ce qu'il importe le plus de savoir, 4°. a-t-on bien saisi son véritable sens ? Au milieu de tant d'incertitudes, comment rassurer ma foi ? Cependant elle doit être si ferme & si inébranlable, que nous soyons prêts, comme les Martyrs, à la sceller de notre sang ; sans cette disposition, on n'est plus à Jésus-Christ, & on ne mérite pas de porter le nom de Chrétien. Nous, Catholiques, sommes à l'abri de toutes ces perplexités, parce que nous nous soumettons à l'Eglise que nous croyons infallible. D'ailleurs ce qui prouve la nécessité d'une Eglise infallible, c'est qu'elle seule peut être à la portée de tout

le morde , des petits comme des grands. Jesus-Christ n'est-il pas , selon S. Paul , le Sauveur de tous les hommes ? Ne montre-t-il pas la plus tendre sollicitude pour le salut de tous les hommes ? Les Artisans , les Laboureurs , & tant d'autres chargés des différens soins de la vie , peuvent-ils étudier l'Ecriture ? Sont-ils capables de ces disputes éternelles qu'il est impossible dans vos principes de leur épargner ? Hélas ! la plus longue vie des hommes les plus sages n'y suffiroit pas ; après tout , comme à vous entendre chacun est libre & capable d'examiner par lui-même , je ne vois pas à quoi vous servent vos Ministres.

14°. L'infailibilité de l'Eglise une fois établie , tous les doutes que pourroit former un Chrétien doivent s'évanouir entièrement ; car s'il est vrai que Jesus-Christ ne puisse pas permettre que son Eglise me trompe , dès-lors je suis obligé , en conscience , de recevoir toutes ses décisions , même celles qui paroîtroient incroyables à ma raison. Cette infailibilité une fois établie , la première conséquence qu'on en doit tirer , c'est que jamais l'Eglise n'a enseigné l'erreur , comme l'ont prétendu Luther & Calvin , ce qu'ils n'ont pu avancer sans blasphème , c'est-à-dire , sans faire mentir Jesus-Christ , lorsqu'il a dit que *les portes de l'Enfer ne prévaudroient point contre elle* ; car si l'Eglise a erré , les portes de l'Enfer ont prévalu , & la promesse de Jesus-Christ est fautive. La seconde conséquence , c'est que tous ceux qui , *volontairement & avec connoissance*

de cause, s'attachent à ces prétendus réformateurs & suivent leur doctrine, sont évidemment dans une voie de perdition; car que peuvent-ils répondre à l'argument suivant? Dans le temps de Luther & de Calvin, ou l'Eglise Romaine étoit la véritable Eglise, ou bien ce titre appartenoit à quelqu'autre société, ou enfin l'Eglise de Jesus-Christ n'étoit plus; si l'Eglise Romaine étoit alors l'Eglise de Jesus-Christ, personne ne pouvoit s'en séparer sans renoncer à son salut, puisqu'il n'y a point de salut pour ceux qui se séparent de Jesus-Christ; si c'étoit quelque autre société, on étoit obligé de se joindre à elle sous peine de damnation: c'est cependant ce que Luther & Calvin n'ont pas fait. Si l'Eglise de Jesus-Christ a cessé d'exister, voilà Jesus-Christ trompeur, puisqu'il avoit promis qu'elle durerait à jamais, malgré tous les efforts de la terre & de l'enfer.

15°. Ce que j'ai dit sur l'infailibilité, vous donne une idée juste de ce que nous appelons Tradition, mot si odieux aux Protestans, parce qu'ils représentent si mal & défigurent si étrangement la chose qu'il exprime, la Tradition n'est autre chose que le témoignage général, unanime & constant de l'Eglise de tous les siècles, sur les vérités révélées par Jesus-Christ & enseignées par ses Apôtres.

16°. Pour répondre aux autres difficultés que vous m'objectez, j'en viens à ce texte de l'Evangile, *n'appellez nul homme pere*. Si vous l'entendez à la lettre, il n'est donc pas permis

permis de donner le nom de pere, même à ceux qui, après Dieu, sont auteurs de nos jours ? Jésus-Christ parle en cet endroit du Pere suprême, puisqu'il ajoute : *car votre Pere qui est au ciel est un*, c'est-à-dire, de Dieu qui, selon S. Paul, est l'auteur de toute paternité. Si l'on peut tirer une autre conclusion de ces paroles, *n'appellez nul homme pere*, il me semble que c'est celle-ci : Ne quittez pas les véritables Pasteurs que j'ai établis sur vous, pour suivre des Novateurs qui se font peres & auteurs de nouvelles Sectes.

17°. Quand S. Paul dit : *Nous ne dominons pas sur votre foi*, il ne prétend certainement pas qu'il soit permis d'examiner, à plus forte raison de rejeter ses décisions, puisqu'il dit anathème même à un Ange qui prêcheroit une Doctrine différente de la sienne. (Epît. aux Galat. c. 1, v. 8 & 9.) Si S. Paul avoit tenu la doctrine des Protestans, il auroit parlé un tout autre langage, il auroit dit : Si quelqu'un vous annonce une doctrine différente de la mienne, examinez-la sans préjugé. Vous paroît-elle plus vraie que la mienne ? embrassez-la, & rejetez la mienne : mais non, il déclare qu'il faut absolument la rejeter pour cette seule raison qu'elle est différente de la sienne. Est-il possible d'exercer une autorité plus souveraine, ou, si vous le voulez, un empire plus étendu sur les consciences ? Voici donc le vrai sens du passage de l'Apôtre. « Quoique nous exigions de vous une soumission pleine & entiere,

» nous ne prétendons pas dominer sur
» vous, parce que nous ne sommes que
» des instrumens & les organes dont Dieu
» se sert pour régner sur vos consciences. »
Ce n'est certainement pas-là une domination ; ainsi quand l'Eglise veut que nous acceptions ses décisions , elle ne domine pas, parce qu'elle n'agit pas en son nom, mais au nom de Jesus-Christ. Toute puissance qui exerce le pouvoir qu'elle a reçu d'une autorité légitime, ne domine pas, à moins qu'elle n'agisse à la manière des tyrans ; mais elle gouverne. Or , l'Eglise , bien loin d'exercer son pouvoir tyranniquement , se conduit comme une tendre mère à l'égard de ses enfans ; elle consulte tous leurs véritables besoins ; elle y conforme ses loix , & jamais elle ne punit qu'après avoir tenté inutilement toutes les voies de douceur.

18°. Quant aux Béréens dont vous faites mention dans votre lettre , ils n'étoient pas encore dans l'Eglise ; tous ceux qui se trouvent dans le même cas , non-seulement nous leur permettons d'examiner , mais nous les y exhortons, nous les en pressons , nous les en conjurons : mais aussi quand après avoir reconnu l'infailibilité de l'Eglise & être entré dans son sein , on fait profession de croire ce qu'elle enseigne , tout examen qui procède d'un doute réel sur ses décisions , est un crime , l'Eglise le défend & ne peut le permettre ; conduite pleine de sagesse & d'équité , puisque l'infailibilité de l'Eglise une fois reconnue ,

tout examen venant d'un doute est absurde ; & dans la pratique , c'est tomber en contradiction avec soi-même. Votre objection vient de ce que vous croyez , selon le préjugé de votre Secte , que nous tenons la Bible enfermée , afin qu'elle ne tombe point entre les mains du peuple ; rien de plus faux ni de plus ridicule : nous ne croyons pas qu'il soit permis à personne d'expliquer la Bible autrement que l'Eglise elle-même ne l'explique ; & nous sommes obligés en conscience de l'expliquer selon son interprétation ; mais cela ne veut pas dire que nous la tenons renfermée. Les Jurisconsultes prétendent-ils que l'étude des loix est défendue , parce que l'on est obligé de les expliquer selon le sens reçu dans l'Etat ? Une mere défend-elle l'usage du couteau à ses enfans , parce qu'elle leur montre à s'en servir de manière à ne pas se blesser ?

19°. Pour vous montrer la nécessité d'une autorité suprême établie pour décider toutes les contestations qui naissent parmi les Chrétiens , je vous ai fait observer que jamais on n'a vu , dans le monde , aucun Gouvernement sans un Tribunal supérieur qui jugeât en dernier ressort , & dont il ne fût plus possible d'appeller. Vous convenez avec moi que cela est nécessaire dans le Gouvernement civil , pour empêcher l'anarchie & la confusion ; mais vous ajoutez qu'il n'y a aucune comparaison entre les Sociétés civiles & les Sociétés religieuses ; j'aurois voulu que vous me fîssiez voir

une différence par rapport à la question présente ; pour moi , je n'en vois pas ; l'une & l'autre sont composées d'hommes , c'est-à-dire , d'êtres gouvernés par la raison ou par les passions ; il faut prendre les hommes tels qu'ils sont , car il ne faut pas raisonner d'après un ordre de choses imaginaires ; or , vu la constitution de toutes les Sociétés & le génie de tous les hommes , point d'autre moyen de former une espèce de Société que celui de l'autorité & de la soumission ; la loi & la subordination , voilà comme les deux ressorts généraux qui sont absolument nécessaires pour gouverner le Corps entier : ôtez-les , plus d'union , plus de concorde , plus d'harmonie , chacun fera ce qu'il lui plaira ; tous les individus seront autant de membres séparés & divisés ; plus de corps. Il est vrai que les loix ecclésiastiques diffèrent des loix civiles , en ce sens , que les unes regardent le gouvernement spirituel , celui des âmes ; & les autres , le gouvernement temporel , la police extérieure : les unes infligent des peines spirituelles , les autres punissent corporellement. La fin de chaque Société est aussi bien différente , ici , c'est le bien du corps qu'on se propose ; là , c'est le bien de l'âme : toutes deux néanmoins sont visibles , sont composées d'hommes qui vivent , qui conversent , qui traitent les uns avec les autres ; il seroit donc aussi insensé de prétendre former une nouvelle Eglise , sans imposer des loix sur les esprits & sur les âmes , qu'il le seroit de

former un état sans en imposer sur les corps; cela est si vrai, que jamais ni parmi nous, ni ailleurs, il n'y eut aucun corps ecclésiastique sans quelque espèce de loi sur les esprits. Pourquoi donc blâmer celle qui nous oblige de soumettre nos esprits à la doctrine & à la décision de l'Eglise?

20°. Vous dites que c'est à Dieu seul qu'il faut rendre compte de notre foi, & vous faites entendre que toutes les Religions conduisent également au salut; c'est une conséquence nécessaire des principes des Protestans. Si les bornes d'une lettre me le permettoient, je vous montrerois en détail toutes celles qui suivent de cette monstrueuse doctrine; elles vous feroient horreur; il seroit facile de vous démontrer qu'elle tend non-seulement à introduire indifféremment toutes les sectes Chrétiennes, mais qu'elle conduit même au Mahométisme, au Déisme, à l'Athéisme; c'est-à-dire, que votre principe seul est l'anéantissement de la Religion que le Fils de Dieu est venu établir en personne, & qu'il a scellée de son propre sang. Peut-on concevoir qu'il soit descendu du Ciel pour construire un édifice aussi ruineux que celui que vous supposez, & fonder une Religion qui n'en seroit qu'un mélange affreux de toutes les Religions? Un tel ouvrage seroit-il digne de la souveraine sagesse? Quel système qui accuseroit les Apôtres & tous les hommes qui ont marché sur leurs traces, & tous ceux qui ont versé, comme eux, leur sang pour la foi, d'avoir adopté la plus insigne

& la plus inconcevable de toutes les folies , d'avoir souffert la mort pour défendre une Religion inutile , puisque sans elle , tout homme pourroit faire son salut ? La plus légère réflexion sur un système aussi extravagant & aussi impie , ne suffit-elle pas pour en donner de l'horreur à tout Chrétien qui conserve le moindre attachement à la personne de notre adorable Sauveur , & le moindre respect pour son Evangile ?

Pesez bien , mon cher ami , ce que je viens de vous exposer , voyez l'horrible précipice qui est ouvert devant vous , en conséquence des principes Protestans ; & tremblez dans la crainte de tomber d'un premier abyme dans un autre bien plus affreux , d'où il ne sera plus possible de sortir.

21^e. Si vous communiquez cette lettre à quelqu'un de vos Ministres , ce que je désire de tout mon cœur , ne vous contentez pas , je vous prie , de réponses quelconques , écrivez-les avec vos propres objections ; & après y avoir bien réfléchi , comparez-les à ce que vous venez de lire. Dans les principes & les raisonnemens que je vous ai rappelés , vous y trouverez les réponses les plus solides , les solutions les plus satisfaisantes pour tout homme qui examine & qui discute avec bonne foi. Plus vous lirez & méditerez la Bible , plus vous y reconnoîtrez la vérité & l'harmonie de nos principes d'une part , & de l'autre , l'incohérence & la contradiction de ceux de vos Ministres. Ce que je désire encore , mon cher Frere , c'est que vous traitiez

avec eux & leur rendiez mes sentimens de maniere à ne point les aigrir, ni même les indisposer contre moi. Que ne suis-je à portée de le faire moi-même! Ils verroient bientôt que ce n'est ni la passion ni l'esprit de parti qui me dirigent, mais uniquement l'empire de la vérité & la lumiere de la foi, dont il a plu au Seigneur de m'éclairer.

22°. Si vous êtes convaincu de la vérité de la Religion Catholique, par les raisonnemens que je viens de vous exposer, ô mon cher Ami, ne rougissez pas de la confesser; il est d'une ame noble d'avouer son erreur & de la rétracter. La vôtre, d'ailleurs, sera moins votre erreur que celle de votre éducation, si après en avoir connu le vice & le poison, vous n'en faites pas, par un attachement volontaire & une résistance opiniâtre à la vérité connue, votre erreur propre & personnelle; souvenez-vous de cette parole de Jesus-Christ : *Ceux qui ne m'auront pas confessé devant les hommes, je les méconnoîtrai devant toutes les nations assemblées.*

23°. Voici, mon cher Frere, une réflexion qui se présente à mon esprit, & qui me paroît former une bien forte présomption en faveur de notre Religion : Cette Religion est seule vraie, seule divine, qui seule inspire des sacrifices vraiment héroïques & au-dessus des forces ordinaires de la nature : or, permettez-moi de vous le dire, l'Eglise Catholique me fournit, en ce genre, des exemples que je chercherois inutilement dans toutes les

Sociétés Protestantes. J'ai vu souvent, & je vois encore tous les jours, des personnes de la plus haute considération & de la première qualité dans le monde, des Dames d'une complexion foible & délicate, renoncer aux plaisirs, aux richesses, aux honneurs du monde, pour se dévouer, les unes au service des malades & des mourans, dans les Hôpitaux, c'est-à-dire, au milieu de l'infection; les autres à la plus rigoureuse pénitence, dans la clôture étroite d'un Monastere. Parmi ces dernieres, Madame Louise, tante du Roi de France, fille chérie de Louis XV, tient le premier rang; on l'a vue dire adieu à la plus brillante Cour de l'Europe, dans la force de l'âge, s'enfvelir dans l'obscurité d'un couvent de Carmélites, où l'on observe les regles les plus austères, pour y être confondue avec le commun des Religieuses ses sœurs, & y exercer les plus viles fonctions, comme de balayer la maison, laver la vaisselle, &c. tout cela pour honorer & imiter la vie humble de son divin Jesus, qui étant le souverain maître du monde, *a pris sur lui la forme d'un esclave & s'est fait obéissant jusqu'à la mort & à la mort de la croix.* Elle m'a assuré elle-même qu'au milieu des grandeurs & des plaisirs de ce monde, jamais elle n'a goûté les pures délices dont elle jouit maintenant dans la pauvreté, la pénitence, l'obéissance & les humiliations du cloître.

24°. Je ne puis terminer ma lettre, sans ajouter encore un mot sur la Catholicité,

c'est-à-dire, sur l'universalité de l'Eglise. Vous reconnoissez comme nous, cet attribut dans le symbole des Apôtres, & nous le voyons clairement exprimé dans l'Eglise, (Gen. c. 18 & 22, Ps. 2 & 7, Act. c. 1. v. 8.) &c. Cette universalité ne convient sûrement à nulle autre Eglise que la nôtre : elle est si étendue & si visible dans les contrées du monde les plus remarquables, qu'elle ne pourroit être cachée pour tous ceux qui veulent sincèrement chercher & reconnoître la vérité. Elle a un nombre considérable d'Evêques & de Missionnaires dans les Indes Orientales. On compte des millions de Catholiques à la Chine ; & jusques dans l'enceinte du Palais Impérial de Pékin nous y avons une Eglise spacieuse. Nier tous ces faits, ou même les contester, ce seroit le comble de la folie, tant ils sont publics & notoires. Tout le monde connoît à Paris, le Séminaire établi pour l'éducation & l'entretien des Missionnaires étrangers ; & à Rome, celui qui porte le nom *De propagandâ fide*, dans lequel j'ai vu un grand nombre de jeunes gens de toutes les nations qui, après y avoir reçu la prêtrise, sont envoyés dans leur pays, pour y prêcher l'Evangile à leurs parens & à leurs compatriotes. Actuellement se trouve à Paris, le fils unique du roi de la Cochinchine, amené par un Evêque Missionnaire du pays, qui avoit été élevé ici au Séminaire des Missions, &c. Je vous laisse maintenant réfléchir sur tout cela devant le Seigneur, & dans la droiture d'un cœur qui

ne veut ni tromper, ni se faire illusion à soi-même.

25^e. Mon cher Frere, que ne puis-je vous rendre toutes les impressions que j'éprouve en moi-même, depuis que la main de Dieu a daigné me retirer de la voie où nous avoit engagés tous deux, le malheur de notre naissance & de notre éducation; je ne puis vous y voir, & penser, sans frémir, qu'en demeurant chacun séparé l'un de l'autre, pour la Religion, il faut nécessairement que l'un de nous deux se perde pour l'éternité. Quand je compare ce texte de Saint Paul, *une foi*, avec cet autre du même Apôtre, *sans la foi, il est impossible de plaire à Dieu*, & par conséquent de se sauver, je ressens la douleur la plus vive de cette séparation éternelle qui se fera entre nous, si l'un ou l'autre ne change de Religion; car il n'y a qu'un de nous qui ait raison, puisque notre foi à présent est entièrement opposée. Si c'est moi qui m'égare, venez, accourez à mon secours; que pouvez-vous avoir de plus cher au monde, après votre salut, que le salut d'un Frere qui vous aime & que vous aimez? Si c'est vous qui êtes dans la voie de perdition, ne me refusez pas la liberté & la consolation de vous rendre le plus grand de tous les services, en vous rappelant au nom de la vraie Epouse du Sauveur, la seule à qui il appartienne d'engendrer les Fils de Dieu, à la voie de la vérité. Réunis tous deux entre les bras de cette tendre Mère, nous serons tout en-

suite pour obtenir de Dieu qu'il ramene à soi celui par qui il nous a donné le jour, c'est-à-dire, que nous réunirons tout notre zele pour devenir, en quelque sorte, les peres de notre pere, en lui procurant une vie bien plus précieuse que celle que nous lui devons. C'est, mon cher Frere & mon très-cher Ami, ce que je désire souverainement par les entrailles de la charité de notre Pere céleste & de Jesus-Christ son Fils. Pensez-y, comme vous y penseriez à la veille de votre mort, je vous en conjure, & donnez cette preuve de votre amitié à un Frere qui ne vit plus que pour vous, pour notre cher pere & nos compatriotes. Je vous embrasse avec toute la tendresse d'un cœur qui est tout à vous, &c.

Signé THAYER.

A Paris, ce 1 Mai 1787. Au Séminaire de St.-Sulpice.

A M. Nathanael Thayer. Boston.



L E T T R E

*D'une jeune Demoiselle de Londres,
nouvellement convertie.*

Nota. Cette Lettre, adressée à M. Thayer, est d'une jeune Demoiselle qui a eu le bonheur d'abjurer à Londres, entre ses mains, le Protestantisme, & à laquelle il a fait faire la première Communion. Comme elle servira à faire connoître les joies pures que goûtent ceux qui rentrent au sein de la véritable Eglise de J. C. dans la sincérité de leur cœur, on a jugé à propos de la rendre publique à Paris comme elle l'est à Londres. Puissè-t-elle faire impression sur les Protestans qui la liront, & les déterminer à examiner du moins les motifs de crédibilité d'une Religion capable d'inspirer des sentimens si héroïques, & de procurer aux Chrétiens qui la professent, des consolations si profondément ressenties !

M O N S I E U R ,

Je m'empresse, pour votre satisfaction & pour la mienne, de vous rendre compte de l'état de mon ame ; je le dois d'ailleurs

à ma vive reconnoissance pour vos bontés; elle durera autant que ma vie, autant que le souvenir même des graces que Dieu m'a faites, & dont vous avez été l'instrument.

Avant mon Abjuration, mille réflexions tristes agitoient mon ame; hélas! me disois-je à moi-même, peut-être qu'un repentir trop tardif viendra me punir d'avoir précipité la démarche la plus importante de ma vie; cette pensée & tant d'autres qui déchiroient alors mon cœur, n'étoient, dans la réalité, qu'un piège du Démon; je le vois avec évidence en ce moment; car les combats intérieurs ont cessé, le calme a succédé à l'orage, & la paix est dans mon cœur. Je profite de cette heureuse métamorphose pour me livrer à mes réflexions sur la miséricorde du Seigneur, qui a daigné m'ouvrir le sein de son Eglise, tandis que sa justice laisse dans la séduction & l'aveuglement des milliers d'ames qui étoient plus dignes que moi d'y entrer.

La connoissance de la vérité n'est pas le seul bienfait de la Providence à mon égard; devenue membre de l'Eglise Catholique, j'ai droit à toutes les richesses de la Communion des Saints, & Dieu vient de mettre le comble à ses miséricordes, en se donnant à moi dans la sainte Communion. Ici, Monsieur, mon ame, abîmée dans l'admiration & l'amour, ne peut que sentir & se taire. Non, la langue ne sauroit exprimer, la plume ne pourra jamais décrire les joies ravissantes dont mon cœur fut inondé en recevant, pour la première fois,

ce divin Sacrement. Plus je contemple mon bonheur, & plus je me sens forcée d'adorer en silence & de me confondre. Quelles actions de grâces pourroient, en effet, jamais égaler une faveur qui renferme tous les trésors du Ciel ? Il m'étoit arrivé plus d'une fois de me livrer à toute l'activité de mon imagination, pour essayer de me former quelque idée des consolations qui devoient inonder l'âme dans le moment de son union avec Jésus-Christ ; mais, hélas ! combien elle étoit restée au-dessous de la réalité, au-dessous de ce que j'ai éprouvé moi-même, lorsque j'ai été admise à la participation du sacré Mystère ! Oui, quand j'aurois, pendant le cours entier de ma vie, enduré pour la foi tous les genres de persécutions, ce moment seul auroit suffi pour me payer, & bien au-delà, de tout ce que j'aurois eu à souffrir.

Que ne puis-je faire sentir aux Protestans les privations auxquelles ils se condamnent, en restant séparés de l'Eglise ! Ah ! s'ils pouvoient goûter, ne fût-ce qu'une seule fois, les bénédictions réservées aux vrais Catholiques, non, ils n'hésiteroient pas un seul instant à tout abandonner pour J. C. Moi-même je m'étonne en ce moment de ce que j'ai pu si long-temps retarder mon bonheur, en cherchant parmi les créatures, ce que le Créateur seul peut donner.

J'ai bien de la peine à contenir au-dedans de moi-même tout ce que la grace vient d'opérer en ma faveur, & je soupire

après l'instant où je pourrai rendre mon Abjuration publique, afin que mes amis pussent trouver en moi la preuve vivante de la Religion Catholique, puisque les consolations & les douceurs que j'y éprouve ne sauroient prendre leur source dans les illusions d'un culte superstitieux. Si la prudence me force de jouir en secret de mon bonheur, du moins, forte de ma conscience & de la grace divine, j'ai fait le vœu le plus solennel qu'il m'a été possible, de renoncer à mes amis, à ma famille, à tout intérêt humain, plutôt que d'abandonner ma Religion, & de me départir des principes que je viens d'embrasser.

Je me regarde comme étant obligée à défendre d'une manière toute particulière, & à faire connoître de tout mon pouvoir, les vérités éternelles que j'ai apprises; & je me croirai parfaitement heureuse si jamais je me trouve dans une situation favorable pour faire éclater ma reconnaissance envers Dieu, par mon zèle à procurer aux autres les grands biens qu'il m'a fait à moi-même.

Enfin je me suis consacrée, avec une consolation également sensible, au service de la Ste. Vierge, dans l'intention de réparer par ma ferveur, toutes les années que j'ai perdues sans lui rendre le culte qui lui est dû. Ma dévotion à la Mere de Dieu a pour fondement la persuasion où je suis de son grand crédit sur le cœur de son Fils adorable, & de l'efficacité de son interces-

64 *Conversion de M. Thayer.*

sion auprès de Dieu en faveur de ceux à
qui elle daigne l'accorder.

J'ai l'honneur d'être , &c.

16 Août 1787.

RELATION

DE

LA CONVERSION

DE

M. DE MARTINEAU.

1937

1937

1937

1937



LETTRE
D'UN DIRECTEUR
DU SÉMINAIRE
DE SAINT-SULPICE DE PARIS;
A UN DE SES CONFRÈRES;
*Où est rapportée la Conversion & la
mort de M. de Martineau.*

MONSIEUR ET CHER CONFRÈRE,

Vous me demandez un détail de la conversion de M. Martineau ; je vous l'envoie d'autant plus volontiers , que malgré les vifs regrets qu'excite dans mon cœur le souvenir de ce respectable Ecclésiastique , je trouve une grande douceur à m'occuper encore de lui. Vous comprenez déjà qu'avec l'histoire de sa conversion que vous attendez , je vous envoie celle de sa mort que vous n'attendiez pas ; vous lirez l'une & l'autre , je l'espère , avec beaucoup d'intérêt , & vous ne manquerez pas de les

faire lire à M. Alegre , votre cher Néophyte. Il y trouvera de quoi s'affermir de plus en plus dans la Religion qu'il vient d'embrasser , en reconnoissant dans la personne de M. de Martineau , l'accomplissement le plus marqué de cette promesse de l'Esprit-Saint : *Celui qui craint le Seigneur , jouira d'un grand bonheur à la fin de sa vie , & il sera béni au jour de sa mort* (1). Bonheur dont il n'eût pu jouir , s'il n'avoit eu celui de mourir dans le sein de l'Eglise , & muni des derniers secours qu'elle porte à ses enfans.

Pierre-Mathieu-François Saint-Avit de Martineau de la Jalque , naquit le 8 Mars 1763 , dans la petite ville de Sainte-Foi , en Agenois , d'un pere & d'une mere faisant profession du Calvinisme , mariés à la maniere des Protestans. Peu de jours après sa naissance , il fut baptisé par un Ministre de la prétendue réforme : mais à l'âge de quatre ans , il tomba entre les mains de quelques zélés Catholiques qui ayant lieu de suspecter la validité de son baptême , le firent rebaptiser sous condition.

Son pere , lorsqu'il le vit en état de commencer ses études , l'envoya au College de Bordeaux. Il savoit bien qu'en le confiant aux Instituteurs de cette maison , il le livroit à des Maitres qui lui inspire-roient des sentimens fort différens des siens ; mais il se rassuroit sur les leçons qu'il se

(1) *Timenti Dominum bene erit in extremis ; & in die defunctionis sue benedicetur*, Eccli. 1. 13.

proposoit de lui donner , lorsque le temps des vacances le rappelleroit auprès de lui. Dès son premier voyage, il n'omit rien avant le départ , pour le prémunir contre les principes de la Foi Catholique. L'enfant ne fut que trop docile aux impressions que ce premier maître avoit pris soin de jeter dans son esprit. Il fit toutes ses humanités avec un succès qui répondoit à ses heureuses dispositions ; & par les attestations de ses Professeurs , que j'ai trouvées après sa mort , on voit qu'il se distingua toujours entre ses condisciples. On remarqua de plus qu'il fut également se concilier l'estime de ses maîtres , par les belles qualités de son esprit , & gagner leur affection par les agrémens de son caractère. Ils crurent pendant quelque tems élever un enfant Catholique , mais ils découvrirent dans sa conduite quelques traits d'hypocrisie ; toutefois ils ne désespérèrent pas de le gagner peu-à-peu & d'en faire un enfant de l'Eglise. Lorsqu'on lui témoignoit les soupçons qu'on avoit sur sa Religion , il en étoit quitte pour dissimuler adroitement les sentimens qu'il conservoit toujours dans son cœur. Ainsi , quand on lui eut reproché de s'être échappé plusieurs fois de la Chapelle pendant la Sainte-Messe , ou de s'être caché pour n'y point assister , il s'y rendit assidu. Il se confessoit tous les mois pour se conformer à la règle du Collège ; mais il faisoit un jeu de la confession ; & lorsqu'il se trouvoit avec ses parens ou ses amis Protestans , il plaisantoit sur ce qu'il avoit dit à l'oreille du Con-

seigneur. Celui-ci lui parla souvent de la première Communion ; pour l'engager à s'y préparer. Sa réponse ordinaire, étoit que la chose avoit trop d'importance pour n'y pas penser long-temps, & qu'il ne pouvoit se déterminer à la faire sitôt. Sorti du Collège, il se démasqua & reprit dans la maison paternelle tout le langage qu'on y parloit : il venoit d'achever sa Rhétorique. Son pere, Gentilhomme d'une fortune aisée & jaloux de lui procurer une éducation conforme à sa naissance & au dessein qu'il avoit de le mettre au service, n'épargna rien pour en faire un Officier capable de se distinguer dans la profession des armes. Comme il avoit une taille avantageuse, de la souplesse dans les membres, & beaucoup de dextérité, la danse, le manège & l'exercice des armes firent remarquer en lui tous les talens extérieurs qui peuvent relever ceux de l'esprit. Au mois de Mai 1780, on obtint pour lui une place sur la frégate *la Raillieuse*, commandée par M. de Saint-Côme ; il avoit dix-neuf ans, lorsque par ordre de M. de la Touche, Lieutenant-Général des Armées Navales, il s'embarqua pour passer en Amérique. Après avoir servi vingt mois en qualité de *volontaire navigateur*, au mois de Janvier 1782 il reçut ordre de s'embarquer sur le vaisseau de Roi *la Victoire*, commandé par M. le Chevalier d'Albert Saint-Hyppolite, Chef d'Escadre. Ce second service ayant fini par le retour du vaisseau dans les ports de France, il se rendit chez son pere, au mois de

Mai 1782, bien résolu de suivre la carrière où il avoit fait les premiers pas. On voit par les certificats des Officiers supérieurs, sous l'ordre desquels il avoit fait ses deux campagnes, qu'il avoit su mériter leurs suffrages autant par sa conduite & ses mœurs, que par sa bravoure & sa fidélité à la discipline militaire. Ce n'est pas qu'il ne s'en soit quelquefois écarté ; son génie vif & bouillant, joint à son habileté à manier les armes, l'exposoit plus que beaucoup d'autres, à tourner contre lui-même & contre ses collègues celles dont il ne devoit user que contre les ennemis de la Patrie & de l'Etat : plus d'une fois il oublia la défense imposée par les loix divines & humaines à tous ceux qui portent le glaive, de l'ensanglanter par un crime, il se laissa emporter à la fureur du duel : mille fois, depuis que la Religion eut tout changé en lui, il a béni le Seigneur de n'avoir point péri dans ces détestables combats, comme de n'avoir porté le coup de la mort à aucun de ses complices. Il n'y pensoit qu'avec horreur, & de tous les égaremens de sa vie, c'étoit lui dont le souvenir faisoit les plus vives impressions sur son esprit & sur ses sens.

De retour dans sa famille, il s'appliqua à cultiver ses talens militaires, & attendit l'occasion la plus prochaine de s'embarquer de nouveau. Comme il aimoit beaucoup l'exercice, son pere lui fit présent d'un beau cheval, sur lequel il se promenoit fréquemment, sans lui mettre de mors, pour

ne point lui gêner la bouche. Voulant un jour le monter, & ne trouvant point le bridon avec lequel il avoit coutume de le gouverner, il se contenta d'un licol. L'animal qui se sentit plus libre qu'à l'ordinaire, eut à peine fait quelques pas, qu'il prit le galop, sans que le cavalier pût venir à bout de le retenir : il eut bientôt parcouru un très-long espace de terrain, & loin de modérer sa course, plus il avançoit, plus son impétuosité redoubloit. Le jeune Officier, pour éviter le péril affreux dont il étoit menacé, prit le parti de se débarrasser & de se jeter par terre ; en se précipitant, il se renversa sur une de ses jambes ; la secousse fut si violente, que le poids de son corps fit casser cette même jambe, & avec tant de bruit qu'il ne put douter, à l'instant même de sa chute, de l'accident funeste qui venoit de lui arriver. Quelques personnes de la campagne, qui travailloient près de-là, accoururent à l'instant : il avoit déjà perdu connoissance. On le transporta chez son pere, où l'on n'eut rien de plus pressé que d'appeller un Chirurgien pour visiter la jambe & pour la remettre. On conçoit aisément tout ce que dut souffrir dans cette douloureuse opération, un jeune homme naturellement fort impatient, & combien il lui en coûta de se voir condamné à garder le lit durant des mois entiers. Il eut tout le temps de se livrer à ses réflexions ; celle qui le tourmentoit le plus, c'étoit la crainte de ne pouvoir dans la suite marcher que très-difficilement, de demeurer

rer même peut-être boiteux tout le reste de sa vie. La longueur de sa guérison ne contribua pas peu à augmenter cette crainte : il fut contraint de garder le lit plus longtemps qu'il n'est ordinaire après un accident semblable. Dieu, qui vouloit l'attirer à lui, ne prolongea ses souffrances & l'espece de captivité où il avoit permis qu'il fût réduit, que pour le forcer en quelque sorte à rentrer dans son cœur, & à s'occuper moins de son sort temporel que du sort éternel de son ame. Soit que les instructions qu'il avoit entendues au Collège de Bordeaux, lui revinssent à l'esprit & commençassent à produire en lui ce qu'elles n'avoient pu opérer alors, soit qu'il fût visité par quelque zélé Catholique du pays qui plaignoit plus son aveuglement spirituel, que la situation de son corps & qui entreprit de l'instruire, (ce que je n'ai pu découvrir,) il est certain que les graces tant intérieures qu'extérieures qu'il reçut alors, ne trouverent plus son cœur aussi indocile qu'il l'avoit été jusques-là. On n'est jamais mieux disposé à reconnoître la vérité de la Religion Catholique & le vice des sectes qui l'ont abandonnée, que lorsque seul avec Dieu & soi-même, on fait arrêter ses regards sur les années éternelles, & méditer l'Evangile. Le jeune Chevalier de Martineau en fit l'expérience ; & convaincu déjà de la fausseté de la doctrine qu'il avoit sucée avec le lait, il prit la résolution d'y renoncer pour se faire Catholique. Mais de si heureuses dispositions ne furent pas de longue durée ; la bonne

semence qui promettoit des fruits permanens de salut, fut étouffée presque aussitôt qu'on l'avoit vu naître. Les souffrances étoient le moyen dont la divine Providence s'étoit servi pour lui faire ouvrir les yeux à la lumière ; mais assuré de sa guérison, il oublia bientôt ses promesses, & ne pensa plus à renoncer à l'erreur. Les démarches éclatantes qu'il s'agissoit de faire pour abjurer le Calvinisme, les sacrifices que ce changement exigeoit de lui, & sur-tout la foiblesse de son cœur qui n'avoit pas le courage de rompre les liens de ses passions, ni de s'élever au-dessus du respect humain, ennemi si terrible aux jeunes gens, tout cela fit avorter le généreux dessein qu'il avoit formé de se convertir.

Aux approches de la santé dont il étoit enfin à la veille de jouir, après plusieurs mois de langueur & d'ennui, le souvenir de l'éternité s'éloigna entièrement de son esprit ; & désabusé des dogmes de Calvin, dont il sentoît l'absurdité, sans avoir le courage de dévouer à la Religion Catholique un cœur dont l'ambition & les autres passions de son âge s'étoient emparées de nouveau, il ne savoit plus lui-même ce qu'il étoit ; il ne se félicitoit plus que des avantages dont on le flattoit & des moyens de s'avancer qui l'attendoient après son rétablissement, lorsque la main qui l'avoit frappé si rudement une première fois, lui porta un nouveau coup auquel il ne s'attendoit pas, & qu'il n'avoit pas même lieu d'appréhender. Comme le Chi-

Chirurgien l'assura que sa jambe étoit parfaitement remise, & qu'il pouvoit commencer d'en faire usage, muni des appuis qu'on prend en pareil cas, il essaya de marcher : il n'avoit fait que trois ou quatre pas, lorsque le pied lui ayant glissé, sa jambe se brisa une seconde fois ; nouvel accident qui fut infiniment plus fâcheux que le premier. Les secours ne lui manquèrent point ; mais la seconde fracture se trouva beaucoup plus dangereuse que la première, & le Chirurgien ne dissimula point la difficulté qu'il y auroit, non-seulement à rétablir la jambe, & à la rétablir, sur-tout, sans que le jeune Officier perdît rien de la bonne grace avec laquelle il marchoit, mais encore à la conserver. Je voudrois être à portée de recueillir ici tout ce qui se passa dans son ame, & tout ce que lui suggéra dans cette extrémité la violence d'une douleur qui devoit peu différer du désespoir. Ce que je fais, au moins, c'est qu'il ne put méconnoître dans cette seconde chute une punition du ciel, & qu'il ne tarda pas à s'en avouer digne par l'ingratitude avec laquelle il avoit abusé de sa guérison. On ne l'eut pas plutôt rapporté sur son lit, qu'il l'arrosa de ses larmes ; mais ce n'étoient encore que des larmes arrachées par le sentiment d'une douleur aiguë ; il ne tarda pas à en verser qui furent le fruit d'un cœur brisé par la contrition. *Hélas ! disoit-il, que deviendrai-je, s'il faut en venir à me couper la jambe, comme j'en suis visiblement menacé ?* (On crut long-temps qu'il n'y

avoit plus d'autre parti à prendre ;) & s'il faut subir cette terrible opération , qui m'a dit que je serois du petit nombre de ceux qui ont le bonheur d'y survivre ? Ces réflexions lui étoient toujours présentes : se voyant menacé de si près d'être enlevé de ce monde & porté au tombeau , il ne pouvoit penser sans frémir , que son sort rouloit sur l'effrayante alternative , ou d'être éternellement dans le séjour des incrédules & des impies , ou d'aller jouir du bonheur promis aux infideles & aux pécheurs sincèrement convertis ; ainsi , n'ayant plus la force de résister aux sollicitations pressantes de la grace , & persuadé qu'il seroit hors de la voie du salut tant qu'il ne se jetteroit pas entre les bras de l'Eglise Romaine , il se détermina à faire venir secrètement un vertueux Curé , qui n'étoit pas éloigné de sa maison : celui-ci , aussi consolé des dispositions où il le trouva , qu'il avoit été affligé de son retour à ses premiers sentimens lors de sa convalescence , seconda ses desirs de conversion avec tout le zele d'un digne Ministre de J. C. & de son Eglise. Il l'instruisit dans les fréquens entretiens qu'il eut avec lui , & le dirigea avec autant de sagesse que d'affection & de charité. Mais pendant que la grace avançoit l'œuvre de Dieu dans son ame , les hommes de l'art à qui sa jambe étoit livrée , voyoient s'affoiblir de jour en jour l'espérance de le rétablir. Le mal crut tellement , que désespérant de pouvoir rejoindre les deux parties de la jambe , ils

déciderent qu'on procéderoit incessamment à l'amputation ; on en faisoit tous les préparatifs , & en même-temps on y dispoisoit le malade par tout ce qui peut inspirer la patience & la force nécessaires dans une épreuve si douloureuse. Il forma dès-lors la résolution inébranlable d'exécuter , si Dieu lui accordoit de nouveau la guérison , un projet qui étoit un gage bien assuré du changement de son cœur ; c'étoit de quitter la maison paternelle où il voyoit bien qu'il ne pouvoit faire son salut , pour faire hautement profession de la Religion Catholique. A son second baptême , on lui avoit donné Saint Pierre pour Patron ; il l'invoqua alors pour la première fois de sa vie , en lui promettant de ne plus vivre séparé de l'Eglise , mais d'embrasser la foi & de tout sacrifier à son salut.

Après avoir pris ses mesures avec Dieu & avec son ame , il pria instamment son pere de consentir qu'on différât l'opération. C'est à moi-même , ou en ma présence , qu'il a assuré plusieurs fois que du moment qu'il eut fait cette priere , il s'opéra un changement si heureux dans l'état de sa jambe , qu'il l'a toujours regardé comme une sorte de miracle. On continua donc de le panser sans lui parler d'amputation , & l'on attendit le moment favorable de l'y déterminer. Mais l'on fut bien surpris de trouver sa jambe , au bout de quelques jours , entièrement différente de ce qu'elle avoit été jusques-là. Le doigt de Dieu se montroit trop sensiblement à lui dans une

guérison si désespérée de ceux qui le traï-
roient ou le visitoient , pour qu'il ne le
reconnût pas. Il renouvela sa résolution &
s'y affermit plus que jamais ; dès-lors plus
de projet de service de marine , ni de
démarches pour avancer sa fortune. Il étoit
sincèrement Catholique dans le cœur ; mais
il lui falloit un guide pour marcher dans
la carrière où J. C. l'appeloit , & il ne lui
fut pas aisé , tant qu'il garda le lit ou la
chambre , de se le procurer. Il fut assez
heureux toutefois pour se ménager quel-
ques entrevues avec le digne Ecclésiastique
qui avoit déjà tenté l'œuvre de sa conver-
sion , & l'on convint des mesures que l'on
prendroit dès que le malade seroit en état
de sortir. Ce ne fût qu'après onze mois ,
depuis sa chute , qu'il se trouva rétabli. On
craignoit beaucoup pour lui , & il craignoit
lui-même que sa jambe , après avoir essuyé
tant de traitemens entre les mains des Chi-
rurgiens , n'eût contracté , soit quelque dif-
formité considérable , soit une foiblesse qui
rendît son pas défectueux ; on s'attendoit
même à le voir boîter un peu ; mais on
fut heureusement trompé , & tout ce qui
lui resta , fut un anneau qui s'étoit formé
autour de sa jambe , à l'endroit de la frac-
ture. Un succès aussi complet , loin de lui
faire oublier la main paternelle qui après
l'avoir affligé , venoit de le guérir si parfai-
tement , ne fit que ranimer sa ferveur : le
premier usage qu'il fit de ses jambes , fut
d'aller rendre à Notre Seigneur ses actions
de grâces , & recevoir les charitables avis

du pieux Directeur qui lui avoit déjà porté les premiers secours spirituels. Celui-ci lui donna à lire l'histoire des Variations, les Avertissemens, les Instructions Pastorales, avec l'exposition de la Doctrine Catholique, & autres ouvrages de M. Bossuet, composés pour la défense de la Foi, contre les Protestans. Quoiqu'il n'eût étudié ni Théologie ni Philosophie, il comprit assez ce qu'il lisoit, pour se convaincre de la nécessité d'embrasser la Religion Catholique. Mais comment se déclarer pour elle dans le sein d'une famille où le nom seul de l'Eglise Romaine étoit en horreur ? Il fonda les dispositions de son pere qui l'aimoit tendrement. Il espéra que son affection le rendroit, sinon favorable, du moins indifférent sur son projet. De temps en temps il hasardoit quelques mots dans la conversation, à dessein de faire entrevoir le projet qu'il rouloit dans son esprit. Il savoit se taire quand il le falloit, de peur de choquer un pere dont il étoit infiniment jaloux de conserver l'amitié. Celui-ci se borna d'abord à prendre le ton de la plaisanterie, & son cœur paternel substitua cette peine douce & légère à la rigueur que lui eût inspiré contre un autre son attachement pour sa secte. Le jeune homme enhardi par cette espece d'impunité, prit ses momens pour s'ouvrir davantage, & pour annoncer sans détour qu'il pensoit très-sérieusement à se déclarer enfant de l'Eglise Catholique. Alors on changea de langage à son égard : aux représentations & aux railleries succé-

derent les reproches & les menaces. Tous deux se trouvoient dans une étrange perplexité. L'amour filial ne cédoit qu'avec peine dans le cœur de l'un , aux motifs supérieurs qui lui faisoient un devoir de la résistance : une affection réciproque combattoit chez l'autre la nécessité où il croyoit être de sévir contre son cher Chevalier. Chacun s'occupoit du dernier parti qu'il avoit à prendre. On fait que le zèle de la Religion chez les sectaires, est capable de porter aux derniers excès. L'affection qu'avoit toujours eu ce pere infortuné , pour son enfant , se changea en résolution de le déshériter, s'il en venoit à abjurer le Calvinisme, & à le bannir de sa maison.

Un traitement si dur plongea le jeune de Martineau dans la douleur la plus amère , mais il ne le découragea point : pour prévenir le coup , il résolut de s'éloigner lui-même de la maison paternelle ; & déterminé à se voir privé de tout plutôt que de perdre son ame , il concerta avec son Directeur , & un Curé voisin qui connoissoit à Poitiers des Prêtres aussi vertueux que lui , sur les moyens de mettre son projet à exécution. La maison de M. Bernard , alors Professeur de Philosophie , & aujourd'hui Principal du Collège de Poitiers , fut l'asyle que Dieu prépara au généreux transfuge. Tout fut disposé secrètement pour le voyage ; & dès qu'il eût touché la somme qui lui étoit due pour appointemens de son service sur mer , il partit. Rendu à Poitiers , il alla se jeter entre les bras de

L'homme charitable qui devoit lui servir de pere ; il en fut reçu avec une charité & une tendresse qui soulagea beaucoup la douleur qu'il avoit ressentie de s'être vu obligé de fuir de la maison paternelle, & le chagrin qui le suivoit par-tout de s'en voir exilé peut-être pour toujours, sans avoir pu dire adieu à la personne du monde la plus chere à son cœur. Depuis plusieurs années il avoit perdu sa mere ; il étoit inconsolable du malheur qu'elle avoit eu de mourir hors du sein de l'Eglise. Il n'avoit plus qu'un pere & qu'un frere, mais qui lui étoient devenus plus étrangers que si jamais il n'avoit eu des rapports avec eux : quelle tribulation pour un fils plein d'ame & des grands sentiments que donne la Religion ! Dieu lui fit éprouver alors ce que promet Notre-Seigneur à ceux qui auront quitté pour lui pere, mere, frere, sœur & ami : pour un pere & un frere selon la chair, qu'il venoit de perdre, il en trouva plusieurs selon l'esprit. M. Bernard, Chanoine de Sainte-Radegonde, alors Professeur de Philosophie, & M. de Senailhac, ci-devant Principal du College de Poitiers, & aujourd'hui Vicaire-Général de Saint-Claude, eurent bientôt connu tout le prix du dépôt que la divine Providence avoit mis entre leurs mains. Ils l'instruisirent, & en peu de temps ils le trouverent capable de recevoir les Sacremens de Pénitence & d'Eucharistie. Comme il n'avoit assisté aux Prêches que dans son enfance, & que depuis son retour du College de Bordeaux,

chez son pere , où il s'occupoit moins des exercices de sa Religion , que de ses fonctions militaires, il n'y avoit point reparu ; comme d'ailleurs la vie édifiante qu'il menoit à Poitiers , depuis qu'il étoit arrivé dans cette ville , étoit déjà un témoignage éclatant de sa foi & de sa vertu , on ne jugea pas nécessaire de recevoir son abjuration avec la solennité ordinaire. La confession , dont il avoit fait si long-temps un sujet de dérision & une profanation horrible , étoit devenue pour lui une source de consolation & de paix. Sa premiere Communion offrit à ceux qui en furent témoins , un spectacle attendrissant. Tout ce qu'il avoit perdu en quittant la maison de son pere , il le retrouvoit dans le pain céleste , avec des délices intérieures qu'il n'avoit jamais connues.

Les hommes de Dieu qui lui administroient les secours spirituels , n'étoient pas moins attentifs à ses besoins temporels. Il n'avoit emporté en quittant Sainte-Foi sa patrie , que la somme de 427 liv. qui étoit la récompense de son service militaire , ressource précieuse que Dieu lui avoit comme mise en réserve pour le besoin actuel où il venoit de se trouver , & qu'il se félicitoit de n'avoir reçue que deux ans après son débarquement. Ce secours lui avoit fourni les frais de son voyage , & de quoi faire les premieres dépenses de son séjour à Poitiers. Ses protecteurs , après l'avoir instruit & fortifié dans les principes de la Foi qu'il professoit , le placerent dans la maison d'un

respectable Magistrat , (M. de la Mardiere ,) Conseiller au Présidial de cette ville , pour y faire la fonction de Précepteur ; il fut chargé de l'éducation de deux enfans ; il s'en acquitta avec un zèle & une intelligence qui le firent bientôt estimer & chérir comme le premier enfant de la maison. Tout cela n'étoit point la maison paternelle ; & en esprit chaque jour auprès du pere & du frere avec lesquels il ne lui étoit plus permis de vivre , il ne pouvoit trouver que dans la méditation de quoi soutenir le poids de la douleur qui l'accabloit. A la tristesse qui paroïssoit sur son visage lorsqu'on lui parloit de sa famille , on s'apercevoit bientôt du chagrin qu'il nourrissoit dans son cœur ; on n'en sentoit que mieux le prix des services qu'il rendoit , & de ce que l'on faisoit pour le payer de retour ; & dans toutes les maisons de Poitiers , où l'on s'entretenoit du jeune Chevalier de Martineau , de ses malheurs , de son esprit , de ses talens , des charmes de sa conversation , de sa douceur , de sa tendre piété , c'étoit à qui en feroit le plus d'éloges.

Prêt à tout & capable de tout , on eût voulu pouvoir le multiplier & le posséder tout à la fois dans plusieurs des premières maisons de Poitiers. Une partie des momens libres qui lui restoit après avoir donné les leçons à ses élèves , il la consacroit à instruire un autre enfant dans une maison voisine de celle de M. de la Mardiere. Mais plus occupé encore du soin de

se former lui-même, il assistoit aux leçons de Philosophie que donnoit M. Bernard au Collège, & il s'y distinguoit autant par ses succès que par sa vertu. Elle fut mise plus d'une fois à l'épreuve; mais outre l'Esprit de lumière qui l'avoit conduit dans cette ville, il avoit dans les personnes qu'il fréquentoit, plus d'un Ange visible qui veilloient sur lui, & savoient le mettre en garde contre les périls auxquels étoit exposé son salut; & tous les pièges qu'on lui tendit ne servirent qu'à l'affermir dans la vertu. Quelques-uns de ses condisciples lui proposèrent une fois d'aller à la Comédie. Il refusa; & aux instances qu'on lui fit pour l'y entraîner, il répondit en homme incapable de se laisser ébranler. Plus il résistoit, plus on le pressoit de se rendre. Dans la pensée que peut-être il étoit arrêté par la petite dépense qu'il faudroit faire, on lui offrit un billet. C'eût été une conquête & un triomphe pour les jeunes gens qui l'investissoient; mais tous leurs efforts n'aboutirent qu'à faire connoître la fermeté de son ame, & la solidité de sa vertu. On ne fut pas tenté dans la suite de lui faire jamais semblable proposition. Autant ceux qui aimoient leur plaisir étoient jaloux de l'attirer à eux, autant il avoit de zèle à les attirer à Dieu. « Non, » m'écrivoit M. l'Abbé Davian, « je n'ai rien vu en » lui, ou entendu, qui ne tendit au bien, » à la perfection: & comme il cherchoit à » répandre sur ceux qui l'entouroient, le » beau feu dont il étoit consumé, plus

» d'une fois Dieu a béni les efforts de son
» zèle. »

L'épreuve dont je viens de parler n'est pas comparable à celle dont j'ai été informé tout récemment par l'homme du monde le mieux instruit sur ce qui le regarde. Une vertu médiocre y eût succombé ; la sienne n'en devint que plus solide & plus forte. Peu de temps après qu'il eut quitté Sainte-Foi sa patrie , on l'accusa dans cette ville d'avoir joué la Religion , en la faisant servir de voile à un commerce criminel , dont on prétendoit donner des preuves sans réplique. On ajoutoit qu'il avoit fui au moment où le scandale devenoit trop public , pour qu'il pût se dérober autrement à la diffamation. Les apparences rendoient le fait si vraisemblable , & les couleurs qu'on lui donnoit étoient si séduisantes , que les Catholiques de Sainte-Foi , comme les Calvinistes , ne croyoient pas pouvoir l'en disculper. Le Curé même qui avoit adressé M. de Martineau à M. de Senailhac , d'après lequel je raconte le fait , le crut comme les autres. Il en écrivit à celui-ci ; & il le fit en homme qui vouloit obliger son ami ; lui marquant qu'il étoit trompé par le prétendu converti , à qui il avoit fait accueil ; que c'étoit un jeune homme sans mœurs & un hypocrite , dont on ne parloit plus à Sainte-Foi , qu'avec indignation & horreur. M. de Senailhac le connoissoit trop bien pour ajouter foi à l'imputation. Après avoir hésité long-temps s'il lui en parleroit , il fut déterminé par

des raisons de prudence & de sagesse à ne pas lui laisser ignorer la calomnie. Une accusation si cruelle fut pour lui un coup de foudre qui le frappa rudement sans le renverser. *Ce sont, dit-il, mes ennemis qui me poursuivent : jamais je n'ai fait rien de semblable à ce qu'ils m'imputent, pas même étant Calviniste.* M. de Senailhac le consola, sur-tout en lui rapportant que Saint-Athanase, entre plusieurs autres, avoit essuyé une calomnie encore plus atroce, puisqu'elle tomboit sur la personne d'un Evêque. *Peut-être, lui répondit-il en sanglotant, que Dieu fera connoître mon innocence.* Elle fut reconnue en effet ; mais ce ne fut qu'au bout d'un an, & sans qu'il eût rien fait ni rien écrit pour se justifier. La fausseté du bruit qui s'étoit répandu contre son honneur, fut mise dans une évidence à laquelle il étoit impossible de se refuser. Aussi tous les Catholiques qui l'avoient cru coupable, firent-ils aux calomnieurs qui avoient accrédité l'opinion publique, des reproches proportionnés à l'injure qu'ils avoient faite à sa réputation. C'est ainsi que Dieu, après avoir éprouvé son serviteur, le vengea de la manière la plus éclatante, & confondit la malice de ses persécuteurs, par l'hommage qu'on fut forcé par-tout de rendre à sa vertu.

Il étoit alors dans sa vingt-unième année : il se sentoit de l'attrait pour l'Etat Ecclésiastique : un des motifs qui l'y portoit, étoit le désir, s'il avoit le bonheur de parvenir au Sacerdoce, de consacrer

Les prémices de son zèle à aller tenter la conversion de son pere & de son frere. Plein d'ardeur & d'émulation par caractère, cette perspective augmentoit beaucoup l'énergie de son ame. Il falloit pour exécuter son dessein, entreprendre un cours de Philosophie; depuis plus de trois ans, il avoit perdu de vue les Belles-Lettres, & tout livré à l'étude de la navigation, il avoit négligé totalement la lecture des Auteurs Latins. Avec moins de pénétration & de facilité, il lui eût été impossible d'embrasser tout à la fois tant d'occupations différentes, & il eût entrepris trop de choses pour réussir dans aucune; mais Précepteur excellent dans deux maisons, il étoit encore meilleur élève dans l'Université, où il étudioit la Philosophie. Les élémens de cette science, tout arides qu'ils sont, ne le dégoutèrent point. Ce fut un jeu pour lui, & en quatre ou cinq mois de temps il fit de si rapides progrès dans la Logique & la Métaphysique, qu'on pensa à le produire au premier acte public. Il accepta l'offre qu'on lui fit, d'ouvrir la carrière des theses au commencement d'Avril, en disputant sur la partie de la Philosophie qu'il avoit déjà parcourue; & le programme étoit imprimé, lorsque la même Providence qui l'avoit conduit à Poitiers, sembla avoir de nouveaux desseins sur lui.

La sensation que fit ce jeune étudiant dans la ville parmi toutes les personnes vertueuses, ne tarda pas à inspirer le plus grand intérêt à son sort. M. l'Abbé Da-

viau, Vicaire-Général, dont le mérite est d'autant plus connu qu'il s'efforce plus de le cacher, ne fut pas le dernier à s'occuper de lui. Il avoit lu depuis peu de temps la relation de la conversion de M. Thayer, cet ex-Ministre de Boston, aujourd'hui Missionnaire Apostolique, dont tout le monde fait l'histoire, & qui venoit de recevoir la tonsure au petit Séminaire de Saint-Sulpice, où il demouroit : il la fit lire à M. de Martineau. Celui-ci fut frappé des traits de la grace dont elle étoit remplie, & ce qui lui fit une impression toute particulière, ce fut d'apprendre que M. Thayer n'avoit plus, comme lui, qu'un pere & qu'un frere ; qu'il soupiroit après le moment où ayant reçu le Sacerdoce, il pourroit se rendre auprès d'eux, & qu'après son propre salut, il ne désiroit rien tant que de leur procurer le trésor de la foi. Ce trait de conformité avec le Néophite Bostonien, prépara son esprit à la proposition que M. Daviau méditoit de lui faire, au plus tard, à la fin de sa première année de Philosophie, de l'envoyer à la Capitale. Il n'étoit encore qu'à la moitié. Dès le commencement du Carême, son protecteur, avec qui je m'estime très-honoré d'avoir de fréquentes relations, m'avoit écrit en sa faveur, & demandé si je voudrois me charger de lui faire continuer ses études dans notre Séminaire. Il paroissoit désirer que je le reçusse sans délai. Malgré les témoignages avantageux qu'il me rendoit de ses talens & de sa vertu, je n'osois courir les

risques qu'il y avoit à faire entrer sitôt en Théologie , un sujet qui n'avoit fait que quelques mois de Philosophie , & qui n'avoit repris ses études qu'après avoir mis trois années entières à étudier & à exercer l'art de la navigation. J'exposois sur cela mes difficultés ; mais je finissois par m'en rapporter à la prudence de M. Daviau , & à ce qu'il décideroit , soit avec M. Bernard , le Professeur du jeune homme , soit avec M. de Senailhac , son Directeur. Tout étoit encore en suspens , lorsqu'on lui donna jour pour soutenir la these à laquelle il se dispoisoit avec toute l'ardeur que donne une louable émulation. M. de Chabot , qui étoit alors à Poitiers , venoit de recevoir la nouvelle de sa nomination à l'Evêché de Saint-Claude ; ce qui l'obligea de partir au bout de deux ou trois jours pour Paris. Le jeune de Martineau avoit déjà en mains ses theses imprimées ; il les distribuoit & composoit le petit discours qu'il devoit prononcer à l'ouverture de l'Exercice Académique , lorsque M. Daviau , qui venoit de prendre les mesures avec M. l'Abbé de Chabot , lui parla de faire le voyage de Paris , & de le faire incessamment. Il avoit le cœur trop bien placé pour ne pas sentir tout le prix de l'offre qu'on lui faisoit. La générosité avec laquelle son nouveau protecteur vouloit bien lui donner une place dans sa voiture , & le défrayer de tout , ne lui laissa plus de volonté que pour se mettre entre ses mains. Il lui en coûta pour quitter les hommes de

Dieu qui lui avoient rendu en tant de genres des services inestimables ; mais il se séparoit d'eux pour leur obéir, & il n'en acquéroit que de nouveaux droits à la grande affection qu'ils lui portoient. Celle qu'on lui témoignoit dans la maison où il logeoit, ajoutoit beaucoup à la peine que lui causoit cette séparation. Mais plus il en coûtait à son cœur de se voir arracher à des amis, dont le commerce faisoit ses plus chères délices, après celles que fait goûter la Religion, plus il méritoit devant Dieu & devant les hommes. Après son départ, on connut mieux que jamais l'opinion qu'on avoit conçue de ses qualités & de ses talens. Ses condisciples qui étoient en pareil cas des témoins recevables, & si peu suspects, s'accorderent à dire que c'étoit le meilleur sujet de leur classe qu'ils venoient de perdre.

Il arriva à Paris le 10 Avril : M. l'Evêque de Saint-Claude, presqu'aussi-tôt qu'il fut descendu de sa voiture, prit la peine de venir lui-même au Séminaire de Saint-Sulpice, le présenter à M. Emery. Je fus appelé à l'entrevue. A l'abord seul du sujet, au ton, au port, à la sérénité du visage, à la douceur de ses regards, à l'air de noblesse qui se remarquoit dans toute sa personne, j'en conçus toute l'idée avantageuse que m'en avoit donnée M. l'Abbé Daviau : je fus frappé de la décence de son extérieur. Avec une grande propreté, je vis une simplicité qui annonçoit déjà tout l'esprit de l'état qu'il se proposoit d'embrasser. Il ne pouvoit être plus modeste dans

ses cheveux, dans son habillement, ni tout à la fois montrer plus de dignité dans toutes ses manières. Je le menai au petit Séminaire, & lui donnai une chambre dont il prit possession le même jour. Je craignois, je l'avoue, que le nouveau genre de vie qu'il s'agissoit pour lui de soutenir ici pendant quatre ou cinq ans, ne l'effrayât. Il venoit d'une maison où on l'avoit traité avec toutes sortes de ménagemens, & il entroit dans une autre où l'on ne doit guère connoître de privilèges ni d'exceptions; il quittoit une bonne table pour se réduire à l'ordinaire le plus frugal & le plus uniforme; changement qui devoit d'autant plus lui coûter, que la grande maladie qui l'avoit retenu au lit, & fait souffrir près d'une année entière, lui avoit considérablement altéré l'estomac & affoibli la poitrine. Il en avoit même contracté une difficulté insurmontable à digérer les alimens maigres dont on use le plus fréquemment dans les Communautés. Mais rien de tout cela ne lui faisoit impression. Il étoit trop satisfait de se voir plus à portée que jamais de suivre la route que lui frayoit la divine Providence, pour s'inquiéter de son régime actuel, & regretter celui qu'il venoit d'abandonner. La joie qu'on lisoit dans ses yeux, & qui perçoit à travers tous ses entretiens, eut bientôt calmé mes inquiétudes. Ce qui contribua beaucoup à lui rendre agréable son nouveau séjour, fut la multitude de sujets vertueux qu'il eut bientôt connus dans les deux Sé-

minaires de Saint-Sulpice. Il s'étoit promis, en y venant, des modeles d'édification : c'étoit le genre de compagnie qu'il cherchoit avant tout ; il en trouva abondamment , & se vit environné de jeunes aspirans au Sacerdoce, qui lui parurent remplis de piété. Quelques Messieurs du grand Séminaire, qui furent bien-aîsés de le connoître, le visiterent peu de temps après son arrivée ; l'entretien fut également agréable à ceux qui faisoient la visite , & à celui qui la recevoit ; jamais il n'avoit goûté un plaisir aussi pur. Loin de regretter son ancienne liberté, il se félicitoit sans cesse de vivre dans une école où il ne pouvoit méconnoître la bénédiction du Seigneur. Si quelquefois il trouvoit rudes & pénibles à la nature, les regles de la maison, comme le lever du matin à cinq heures, & la continuité du silence, un moment de réflexion lui rendoit cette peine bien douce, & lui faisoit dire : « Que je suis heureux » d'avoir tant de bons exemples devant » les yeux ! » *Isti sunt semen cui benedixit Dominus* (1). Ce bel aspect des deux Séminaires qui le charmoit, étoit le fruit d'une révolution, qui par une faveur extraordinaire du Ciel s'étoit opérée depuis deux ans, & avoit comme renouvelé la face des deux maisons. Dieu sembloit avoir pris soin d'y réunir tout à la fois beaucoup d'ames élevées & faites pour consoler l'E-

(1) Isai. 6. 9.

glise de ses malheurs actuels. M. de Martineau vint en augmenter le nombre. Plaise au Ciel de conserver une génération si chère à l'Epouse de Notre-Seigneur, & de la perpétuer, en suscitant chaque année des élèves d'une aussi grande espérance que plusieurs de ceux que le Séminaire vient de perdre (1) !

Un des sujets de joie qui l'affecterent le plus vivement, fut de s'y trouver avec M. Thayer. Dès le moment de son entrée, il le chercha, & on les vit à l'instant s'embrasser réciproquement, comme deux frères en Jesus-Christ, qui après avoir couru les plus grands périls dans une longue navigation, ou plutôt après avoir fait les plus affreux naufrages & en avoir été sauvés par la main de Dieu, & de ses Anges, se trouvent rendus au même port, pour y goûter tous les charmes de la paix dans la maison & entre les bras de la plus tendre des mères.

(1) Entre plusieurs autres, on se rappellera long-temps de M. de Rets, & de la vive impression qu'a fait sur tous les esprits la sévérité de sa vie, depuis la subite métamorphose qui se fit en lui pendant les vacances de 1783, jusqu'au mois de Décembre 1788, époque de son départ pour les Indes Orientales, où l'a fait voler le désir de gagner des âmes à Jesus-Christ. Sa grande piété, prédication plus éloquente que tous les Sermons, pendant qu'elle va fructifier au-delà des Mers, porte encore dans le Séminaire, des fruits admirables de vertu : Dieu veuille en faire autant de nouvelles semences, aussi fécondes que celles à qui il a dit : *Crescite & multiplicamini.*

Je ne tardai pas à lui faire raconter l'histoire de son changement ; elle fit sur moi une impression singulière , comme sur tous ceux qui en furent successivement informés , soit par le rapport que je leur en faisois , soit de sa propre bouche. Ce n'est pas qu'il aimât à parler de lui ; mais l'ingénuité de son caractère , bien différent alors de ce qu'il avoit été pendant son séjour à Bordeaux , & le plaisir qu'il trouvoit à faire admirer en lui l'œuvre de la grace , le rendoient facile à satisfaire tous ceux qui l'interrogeoient. L'estime qu'on lui porta dès les premiers entretiens , augmenta à mesure qu'on le connut plus parfaitement , & sur-tout lorsque dans les conférences de Théologie , on l'entendit parler avec autant de facilité que de grace , & qu'avec un discernement rare , on découvrit en lui une grande modestie. Extrêmement réservé sur tout ce qui lui étoit arrivé dans sa jeunesse & sur ce qu'il avoit vu , fait ou appris pendant les deux années qu'il avoit servi , on ne remarquoit point en lui cette démangeaison si commune aux jeunes voyageurs de raconter toutes leurs aventures , ou même de feindre ce qui ne leur arriva jamais , pour se donner du relief. En plus d'une occasion j'ai admiré le peu de cas qu'il paroissoit faire de ses anciennes courtes en Amérique , & des connoissances qu'il en avoit rapportées. On eût dit qu'il avoit oublié tout ce qui s'étoit passé dans les campagnes qu'il avoit faites ; & un grand nombre de ses collègues furent long-temps à

savoir ce qu'il étoit du côté de la naissance & du mérite militaire.

L'espece de Milice nouvelle qu'il avoit embrassée, l'occupoit tout entier. Ce n'étoit plus avec des armes visibles & matérielles qu'il s'exerçoit à combattre, ni contre des ennemis semblables à ceux qu'il avoit eus autrefois à attaquer ou à repousser, mais contre ses passions & tout ce qu'il avoit à réprimer dans son caractère. Il l'avoit naturellement violent & impétueux ; mais la grace qui change les loups en agneaux, prit sur son esprit & sur son cœur un empire qu'on n'a pu s'empêcher d'admirer en mille rencontres. Dans une Communauté nombreuse où tant de caractères différens, & même opposés, se trouvent réunis, il est impossible que ce contraste n'ait quelquefois une influence fâcheuse sur les conversations. Ce seroit une espece de miracle, qu'au milieu des petites altercations qui s'élèvent pendant les deux heures de récréation, que l'on accorde chaque jour au Séminaire, il n'échappât de temps en temps, même aux plus vertueux, quelques paroles mortifiantes pour les autres ; tant la jeunesse devient facile à s'irriter au moindre mot ; dans ces momens où rendue à elle-même, elle n'a plus rien qui la captive. Plusieurs fois le jeune Abbé de Martineau l'éprouva comme les autres ; & la résolution qu'il avoit souvent prise, de traiter les caractères même les plus difficiles avec douceur & amitié, il ne réussit pas toujours à l'exécuter. On l'a vu quelque-

fois ; soit pour repousser une injure , soit pour justifier ce qu'il avoit dit , ou ce qu'il avoit fait éclater par des faillies qui se resentoient un peu de la hauteur d'un jeune Officier plein de lui-même. Mais le plus souvent le trait étoit à peine parti , qu'il eût voulu pouvoir la ramener à lui , & se reprochoit de l'avoir lancé ; ou si la chaleur de la dispute l'avoit empêché de se reconnoître à l'instant , le repentir suivoit de près , & bientôt la faute étoit avantageusement réparée. Offensé un jour par un des plus jeunes Séminaristes , il fit éclater son mécontentement par quelques paroles mortifiantes : mais au bout d'une demi-heure ne pouvant plus porter le poids d'amertume dont il se sentoit le cœur oppressé , il va trouver l'agresseur , l'embrasse & lui témoigne mieux encore par ses larmes , que par ses discours , combien il est affligé de lui avoir déplu. Cette démarche produisit entr'eux plus qu'une réconciliation sincère ; elle fit naître une de ces unions intimes que la mort seule a coutume de dissoudre.

Ce trait raconté le lendemain de sa mort , donna lieu à un autre de ses condisciples qui avoit étudié avec lui à Poitiers , d'en rapporter un arrivé dans cette ville , qui mérite de trouver ici sa place.

Parmi ceux qui suivoient la même classe que lui , il s'en trouva un à qui sa présence étoit à charge , & qui ne pouvoit le rencontrer sans ressentir en lui-même une secrète aversion contre lui ; c'étoit un
sujet

Sujet aussi malhonnête & aussi brusque, que M. de Martineau étoit aimable & prévenant. Sans autre raison que son aversion pour la vertu & ceux qui la pratiquoient, il s'avisa une fois de le traiter d'hypocrite, & d'ajouter à cette qualification tout ce que l'emportement peut mettre dans la bouche d'un jeune homme indompté. L'humble étudiant fit d'abord semblant de ne pas l'entendre ; mais celui-ci, au lieu de se taire, ne fit que s'irriter de son silence. Se voyant attaqué si injustement, il prit la parole, & répliqua avec douceur : « Mais quelle raison avez-vous de me faire » ce reproche ? si je suis un hypocrite, » pourquoi me le dire en présence de tout » le monde » ? L'agresseur ne fit que s'emporter davantage à cette réponse ; & quoique les jeunes gens témoins de la scène, prissent le parti de M. de Martineau, qu'ils regardoient & respectoient comme le modèle de l'Université, il vint jusqu'à le provoquer de mettre l'épée à la main. Dans ces sortes d'hostilités, la victoire est toujours du côté de celui qui cède & qui se tait le premier ; ce fut le parti que prit le vertueux Etudiant, à la grande édification de tous ses condisciples ; mais non sans se faire les plus rudes violences. Ce moment fut terrible pour lui, tant il eut de peine à se vaincre lui-même. Après la dispute, il avoua à un de ses amis qu'il s'étoit vu sur le point d'accepter le défi, & que jamais il ne s'étoit trouvé dans une si violente crise.

Mille fois on a remarqué qu'il s'étoit fait les plus grandes violences pour arrêter l'impétuosité de son caractère , & faire triompher en lui la douceur chrétienne ; des emportemens de la colere. C'est de quoi l'on s'est entretenu souvent après sa mort , jusqu'à dire qu'en telles & telles circonstances qu'on se plaçoit à se rappeler , il étoit fort surprenant qu'il eût pu porter si loin la modération & l'empire sur lui-même.

Un sujet déjà si avancé dans les voies de la vertu , tout Néophyte qu'il étoit , n'avoit plus besoin de longues épreuves pour être admis à faire le premier pas vers le Sanctuaire. Aussi ne fit-on point de difficulté de l'appeller à la tonsure cléricale , peu de temps après qu'il fut entré à Saint-Sulpice. Il falloit auparavant déterminer à quel Diocèse il appartiendrait ; car celui d'Agen sa patrie , & le voisinage de sa famille , ne paroissent pas un lieu convenable aux vues du zèle qui dirigeoit ses démarches pour les saints Ordres. Monseigneur l'Evêque d'Agen , touché de ces considérations , consentit à son excorporation , & en délivra l'acte sans aucune difficulté. Monseigneur l'Evêque de Poitiers , à qui on le fit connoître , l'ayant trouvé digne de la grace qui lui fut demandée pour lui , & s'étant assuré par lui-même , en s'entretenant plusieurs fois avec lui , de la vérité des rapports favorables qu'on lui avoit faits de ses talens & de sa vertu , l'incorpora à son Diocèse , & lui accorda son

démissoire pour la tonsure. Il la reçut en particulier dans la Chapelle du Grand-Séminaire, avec la Confirmation, de la main de Monseigneur l'Evêque de Saint-Claude, le 6 d'Août 1785 ; quatre mois environ après son arrivée à Paris. Pendant cette cérémonie, où en prenant le Seigneur pour son partage, il reçut en même temps les dons de l'Esprit-Saint & la divine Eucharistie, les tendres sentimens de piété & le profond respect dont son cœur fut pénétré, parurent sensiblement dans tout son extérieur. Il étoit difficile de montrer dans la prière, au saint Tribunal de la Pénitence, & à la sainte-Table, plus de foi & de recueillement. Sans nulle affectation, & dans la posture la plus naturelle, il faisoit connoître à tous ceux qui le considéroient alors, qu'il éprouvoit intérieurement tout ce que peut faire naître de plus religieux dans une ame, le sentiment de la présence de Dieu. Les yeux modestement fermés, le corps immobile, aux traits de son visage on découvroit je ne sais quelle expression de paix & de contentement intérieur qui excitoit l'admiration, autant qu'elle portoit à la piété.

En voici un exemple que je place ici par anticipation, pour ne pas revenir au même sujet. Durant son dernier séjour à Poitiers, il servit plusieurs fois la sainte Messe dans l'Eglise des Filles Pénitentes, à M. l'Abbé Leboux, Doyen de Saint-Hilaire. Ce fut toujours avec une Religion dont on ne pouvoit être témoin sans en

E 2



être vivement touché. « Lorsque je célé-
brois, » ce sont les termes d'une lettre
de M. Leboeuf, « il me sembloit avoir un
» Ange à côté de moi. Un jour, » conti-
nua-t-il, » qu'après m'avoir rendu ce ser-
» vice de piété, je l'eus laissé seul dans
» l'Eglise, occupé à réciter son office, je
» priai la Tourrière d'aller lui dire de ma
» part, que je l'attendois ce jour-là même
» à dîner. Cette bonne fille qui l'avoit sur-
» pris, vint me dire avec extase : *Ah !*
» *Monsieur, c'est un Saint ; je l'ai trouvé prof-*
» *terné & étendu sur le pavé de l'Eglise.* » C'est
ainsi qu'il s'efforçoit de rendre à Notre-
Seigneur les hommages qu'il lui avoit re-
fusés, tant qu'il l'avoit méconnu dans le
Sacrement de son amour.

La grace qu'il venoit de recevoir avec
la cléricature, fut pour lui un nouveau
motif de s'adonner à l'étude de la science
ecclésiastique & des voies de la perfection.
Son application à l'étude étoit si constante,
& son émulation si vive, que toute ma-
crainte étoit qu'il ne s'épuisât par un tra-
vail au-dessus de ses forces. Le goût de la
science ecclésiastique alloit chez lui pres-
que jusqu'à la passion ; & non content de
raisonner dans les conférences ou exercices
de Théologie avec une ardeur qui le met-
toit aussi souvent aux prises avec lui-mê-
me qu'avec ses condisciples, par les efforts
qu'il avoit à faire continuellement pour
amortir la vivacité de son caractère, il se
plaisoit à discuter dans les conversations
quelques points de Théologie, ou d'His-

toire Ecclésiastique. On a trouvé après sa mort des Recueils considérables d'Observations sur les différens Traités de Théologie, où l'on remarque autant de facilité à concevoir & à écrire, soit en françois, soit en latin, que de méthode & de précision.

Un esprit aussi sûr & aussi solide, étoit bien éloigné de perdre en lectures frivoles ou étrangères à sa vocation, tous les momens dont il pouvoit jouir & disposer après sa principale étude, qui étoit celle de la Théologie & de l'Ecriture-Sainte. Celle-ci avoit tant d'attraits pour lui, que son débaillement le plus agréable étoit de chercher & de méditer parmi les livres dont elle est composée, ceux qui lui paroissent les plus propres à nourrir sa piété & à élever son cœur vers Dieu. Etant à sa seconde année de Séminaire, il me témoigna un grand désir de se joindre à quelques-uns de ses confreres qui fréquentoient la classe d'Hébreu, au Collège Royal. Je ne crus pas devoir m'y refuser : il suivit donc le cours des leçons de la langue hébraïque, & celles de la Théologie n'en souffrirent pas le moindre ralentissement.

Ce fut le 16 d'Avril 1786. qu'il reçut les Ordres mineurs : ce nouveau pas vers les saints Ordres fut pour lui un nouvel avertissement de croître en ferveur. Auparavant cette époque, il communioit au moins tous les huit jours ; dès-lors la faim de la Sainte-Eucharistie augmenta en lui ; & faisant tous les jours de nouveaux efforts pour marcher dans les voies de la perfec-

tion Ecclésiastique, il fut se rendre digne de participer plus fréquemment au pain de vie; il le prenoit au moins deux fois par semaine. Il ne pouvoit croître en émulation; mais il croissoit en science, & personne dans le Séminaire ne faisoit plus d'honneur aux études. Toujours prêt à se montrer dans les exercices qui s'y pratiquoient en forme de theses, où chacun argumente & répond à son tour, s'il étoit invité à entrer en lice, il étoit bien rare qu'il s'y refusât; & comme il lui falloit très-peu de temps pour préparer la matiere de la dispute, lorsqu'il s'agissoit de livrer le combat, il montrait aussi lorsqu'il étoit appelé à se mettre sur la défensive, une promptitude pour concevoir, & une facilité dans l'expression qui, dans un sujet si récemment livré aux études, avoit quelque chose de remarquable & d'extraordinaire. La vérité est, (la jalousie seule auroit refusé d'en convenir,) qu'il réussissoit en tout, & que ses succès n'avoient rien de médiocre.

Le ton & l'esprit de sa conversation répondoient à la trempe de son génie & à la beauté de son ame; autant il souffroit lorsqu'il étoit obligé de s'entretenir avec des jeunes gens qui ne savoient s'occuper que de bagatelles & ne parler que le langage de la frivolité ou de la bouffonnerie, surtout si ce vice alloit jusqu'à la folâtrerie & à choquer les loix de la bienséance Ecclésiastique, autant il se plaisoit à converser avec des amis sensés & vertueux, tels

qu'il avoit la consolation d'en rencontrer dans les deux Séminaires autant qu'il désiroit. Le temps de le présenter au Sous-Diaconat étant venu, comme le défaut de sa naissance le rendoit irrégulier, & que son irrégularité pour les saints Ordres ne pouvoit être levée que par l'autorité du Souverain Pontife, je pris la voie ordinaire pour demander à Rome la dispense, & j'espérois qu'elle arriveroit à temps pour qu'il pût être ordonné dans l'Avent de 1786. Plusieurs incidens firent retarder considérablement l'expédition, & ensuite l'arrivée de la dispense. La première, qu'on ne reçut qu'au bout de six mois, s'étant trouvée défectueuse, il fallut en solliciter une autre. Il ne put donc recevoir le Sous-Diaconat qu'au mois de Septembre 1787. Beaucoup d'autres se seroient livrés à l'inquiétude, à l'impatience & au murmure. Rien de plus édifiant que ses réponses autant de fois que je lui annonçai qu'il falloit attendre encore sa dispense. De toutes les impressions qu'il éprouvoit alors, celle que je remarquois le plus en lui, étoit un parfait acquiescement aux dispositions de la divine Providence, un sentiment de son indignité, & une vraie satisfaction d'avoir par ses longs délais plus de temps pour préparer la grande démarche qui devoit le lier irrévocablement au service de l'Eglise.

Ce contre-temps de neuf mois entiers ne put troubler la paix de son ame un seul instant. Il ne prévoyoit pas les suites funestes qui devoient en résulter. C'étoit comme

le premier anneau d'une chaîne d'événemens tous plus affligeans les uns que les autres, par où Dieu vouloit le conduire à une fin prématurée, & le rendre digne d'aller prendre bientôt une place dans le sanctuaire éternel. Il se rendit à Saint-Lazare pour y faire la retraite des Ordinands, & il s'y rendit avec un grand sentiment de joie, pensant qu'il alloit passer huit jours près des Reliques du Saint Fondateur de cette Maison, & dans une école où tout respire son esprit. Mais dès le second jour il se trouva mal pendant la courte méditation qui suivait l'entretien. Cet accident lui fit perdre connoissance; la secousse fut violente. En ayant été instruit, j'allai le voir dès le lendemain : je le trouvai au lit. Il y passa presque tout le reste de la retraite. Le jour de l'Ordination on le crut, ou il se crut lui-même en état de soutenir la fatigue de la cérémonie. Il reçut donc le Sous-Diaconat, mais en souffrant beaucoup, & il rapporta avec lui une foiblesse de nerfs qui fut un principe d'infirmité habituelle. Comme on étoit encore à la campagne pour trois semaines, j'espérois que le repos & le grand air l'auroient bientôt rétabli : je fus trompé. Il avoit trop de courage pour s'arrêter dans les momens de relâche où il se sentoit sollicité à reprendre son travail. Quelque besoin qu'il eût de le suspendre souvent, à peine toutefois y parut-il dans la marche de ses études : il continua tout ce qu'il avoit entrepris, & accepta même un nouvel office que je

lui proposai, celui de Maître de cérémonies, pour lesquelles il avoit autant de goût que de facilité & de grace.

La difficulté de satisfaire tout le monde dans l'exercice de cet emploi, ne laissa pas de mettre de temps en temps sa vertu à l'épreuve ; & ce qui augmentoit le mal, c'étoit avec une sensibilité extrême dans les nerfs, des accès de mélancolie qui au retour de ses langueurs prenoient quelquefois sur l'amenité de son caractère. Je lui fis respirer souvent l'air de la campagne. Il passa la plus grande partie du Carême au Mont-Valérien, où la vue fréquente des figures qui représentent les principaux mystères de la Passion de Notre-Seigneur, faisoit sur son cœur les plus salutaires impressions. Il se plaisoit d'autant plus à visiter les différentes Chapelles où ils sont peints, qu'il s'occupoit alors du nouveau pas qu'il devoit faire en recevant le Diaconat, & que rien ne le portoit plus efficacement à l'amour de Notre-Seigneur, que le souvenir de tout ce qu'il a souffert pour les hommes. Après Pâques, je lui fis faire encore plusieurs séjours à la Sainte-Montagne, où son ame gaignoit plus à respirer l'air si pur de l'Hermitage & à s'édifier avec les Freres qui l'habitent, que son corps n'acqueroit de force à prendre le repos & la bonne nourriture qu'on lui avoit prescrits en pareille occasion. Il fut ordonné Diacre aux Quatre-Temps d'après la Pentecôte & sa mauvaise santé ne l'empêcha pas de faire les exercices de la retraite avec toute la

ferveur que nourrissoit dans son ame la vive foi dont il étoit pénétré.

J'espérois beaucoup du retour de la belle saison, & du régime que je lui fis prendre après sa retraite; mais à mesure qu'il avançoit vers le Sacerdoce, Dieu le purifioit de plus en plus par la prolongation de ses épreuves : ni la cessation du travail, ni le changement d'air, non plus que la nourriture la plus saine & la plus restaurante, ne purent encore le guérir; on voyoit qu'il souffroit continuellement. De temps en temps la tristesse, qui est une suite involontaire du genre de sa maladie, se montroit tellement sur son visage, dans sa conversation, quelque effort qu'il fit pour la surmonter, qu'on ne pouvoit s'empêcher de le plaindre, & de partager sa peine : ce qui l'augmentoit, c'étoit l'impuissance où le mettoit sa santé de poursuivre un projet de retraite qu'il rouloit depuis plus d'un an dans son esprit. Comme il connoissoit parfaitement tous les dangers du monde, il vouloit, pour mettre son salut en sûreté, entrer dans l'Ordre des Chartreux, & s'y consacrer à la pénitence. Mais cette vie ne me paroissoit convenir nullement à son tempérament : jamais il ne m'en parloit, sans que je l'engageasse à n'y plus penser. Soit prévention d'un esprit enveloppé des nuages qu'amènent ordinairement la mélancolie & la tristesse, soit tentation du démon, qui fait profiter de nos momens de ténèbres, pour nous frayer une voie où il est assuré que nous nous égarerons si nous donnons

dans le piège, il ne montra pas toujours à mes représentations tout l'acquiescement que je désirois ; & plein du désir de sa perfection, qu'il croyoit ne pouvoir acquérir qu'en fuyant le monde & en s'enfvelissant dans la solitude, il revenoit de temps en temps m'entretenir de son attrait pour la vie religieuse. Mon opposition constante à ce parti fut pour lui une source de peines intérieures, & l'ennemi de la paix vint à bout de jeter dans son esprit une idée qui les aggrava beaucoup : c'étoit que je n'avois plus d'affection pour lui, qu'il m'étoit à charge, que mes dispositions à son égard n'étoient plus les mêmes, & qu'enfin il n'avoit plus en moi l'homme qu'il s'étoit flatté jusques-là d'avoir trouvé, depuis qu'il s'étoit vu exilé, peut-être pour toujours, de la maison paternelle. Jamais imagination n'avoit été si mal fondée. Le premier aveu qu'il m'en fit, ne pouvoit que m'attacher à lui davantage, & je ne fus pas embarrassé à lui mettre devant les yeux de quoi dissiper tout d'un coup une prévention si étrange. Je connoissois trop sa belle ame, & jusques dans les momens où sa mélancolie resserroit son cœur, j'y voyois trop d'ingénuité pour ne pas chérir sa vertu autant que je détestois le démon infernal qui vouloit la lui ravir. Je regardois son état comme une espèce d'obsession spirituelle qui avoit ses accès ; & lorsque la mauvaise disposition des fibres du corps revenoit à altérer sa santé, c'étoit alors sur-tout qu'il s'affligeoit avec

lui-même & avec quelques-uns de ses amis, du changement prétendu qu'il trouvoit en moi ; changement dont il étoit seul à s'apercevoir , & qu'il ne feroit jamais venu en l'esprit de personne de soupçonner , d'après toutes les marques que je lui donnois de mon amitié. Chose singulière, sa confiance en moi pour tout le reste étoit la même , & il avoua plusieurs fois à deux amis , qu'il ne comprenoit pas comment une idée aussi noire & aussi bizarre pouvoit séjourner un seul instant dans son esprit. Cette ouverture , & le reste de sa conduite qui étoit toujours celle d'un très-bon esprit & d'un excellent cœur , me faisoit autant admirer son attachement pour moi dans la partie de soi-même , si je puis m'exprimer ainsi , dont sa volonté étoit la maîtresse , ou dans l'homme moral , que plaindre l'espece d'obscureissement d'esprit que ni lui ni moi ne pouvions guérir dans l'homme physique ; d'où naissoit en lui un combat violent qui ne pouvoit que nuire de plus en plus & à la paix de son ame & à sa santé.

La cause de son mal étoit dans ses organes étrangement affectés depuis la rude secousse qu'avoit éprouvé son tempérament durant sa retraite pour le Sous-Diaconat. Je crus qu'il falloit porter là le remède , & je ne doutois point que si la constitution corporelle reprenoit une fois sa première vigueur , le calme le plus parfait ne rentrât aussi-tôt dans son ame. Plein de cette espérance , je sondai ses dis-

positions sur le projet que je formai de l'envoyer pour quelques mois à Poitiers sa seconde patrie : j'étois bien aisé d'ailleurs, qu'il prit sur les levres & dans le cœur des protecteurs aussi respectables qui avoient été ses premiers guides, les bons conseils qu'il devoit se promettre de leur sagesse & de leur tendre charité pour lui. Monseigneur l'Evêque de Poitiers, de qui je réclamai pour l'exécution de ce parti les bontés qu'il lui faisoit éprouver en toutes manières (car il étoit plus son pere que son premier Supérieur,) voulut bien seconder mes desirs, au-delà même de ce que j'eus la confiance de lui demander. Quand M. de Martineau lui eût appartenu par le lien du sang, il n'eût pû porter plus loin qu'il le fit les attentions & les bons offices : il le fit partir lui-même & le défraya des frais du voyage, donna ses ordres pour qu'on lui préparât un appartement à son Château de Dissai, & qu'on lui procurât tout ce qu'il auroit prescrit pour son propre neveu. Combien le jeune Ecclésiastique fut sensible à ces marques de tendresse ; & combien des secours ménagés si à propos par la divine Providence touchèrent son ame ! Beaucoup plus sensible dès-lors dans le cœur aux bienfaits dont il se voyoit comblé, qu'il ne l'avoit jamais été dans ses organes à tout ce qu'il souffroit habituellement, il ne savoit comment répandre les sentimens de reconnoissance dont il étoit pénétré envers son bienfaiteur. Sa santé pendant le premier mois

fit des progrès très-médiocres ; mais enfin peu-à-peu elle prit le dessus , & avec elle la sérénité de l'esprit. Je ne tardai pas moi même à recueillir les fruits du changement qui s'opéra dans ses idées & dans ses vues. J'ai cru ne pouvoir mieux les faire connoître qu'en plaçant ici quelques traits des lettres qu'il m'écrivit sur les deux principaux sujets de peine dont je n'avois pu entièrement le délivrer. Voici ce que portoit la seconde.

MON TRÈS-CHER PERE ,

Si vous mettez votre cœur au large en voyant le mien moins resserré , si le changement qui s'opere dans ma santé met du baume dans votre ame , puisse le Ciel le dilater de plus en plus , ce cœur malheureux d'avoir si mal répondu à votre amitié pour moi ! puisse-t-il aussi rendre à tous mes organes leur première vigueur pour augmenter la joie de votre ame ! car il n'y a point de vœux que je ne fisse pour vous voir à mon égard dans ces dispositions qui me permissent de donner un libre cours à ma sensibilité pour l'amitié : elle se change bien vite en tristesse quand elle croit ne découvrir que la froideur d'un Supérieur dans celui où elle ne cherche que la tendresse d'un pere ; & voilà ce qui vous offre un mystere impénétrable , comment j'ai pu concevoir des idées si singulieres & si fausses sur votre affection pour un enfant que vous avez toujours égale-

ment chéri, oui, cela est inexplicable. J'étois aveuglé, mais je l'étois par trop d'attachement aux biens de l'esprit. Je voulois être aimé! & ne l'étois-je pas? Mais parce que je voulois l'être, je méritois d'être puni, aussi je l'ai été cruellement en croyant; je ne fais pourquoi, que je ne vous étois plus qu'un fardeau dont votre charité seule vous empêchoit de vous débarrasser. Il falloit du temps pour dissiper ce nuage épais qui me fascinoit les yeux; ce temps est écoulé, je suis revenu à la lumière. Ah! qu'il me tarde maintenant de vous rejoindre pour vous rendre témoin de mon changement! Quel calme aujourd'hui dans mon cœur! Quelle paix, quelle joie dans mon âme! j'espère que ce sera la paix & la joie du Seigneur.

Ce qui me fait sur-tout soupirer après mon retour auprès de vous, c'est le renversement de mon projet d'entrée en Religion; projet que vous avez regardé, avec raison, comme extravagant, & auquel je n'avois pu jamais renoncer: mais il faut que je l'abandonne ce malheureux dessein, puisqu'il trouve autant de contradicteurs, qu'il y a de personnes éclairées qui s'intéressent à mon sort. Ne seroit-il pas dangereux, me disois-je à moi-même lorsque je méditois sérieusement sur ma vocation dans le parc de Dissai, ne seroit-il pas dangereux de préférer mon sentiment particulier à celui de mes Supérieurs? Cette inclination vive qui m'entraîne dans la solitude, ne pourroit-elle pas avoir pris sa

source dans l'orgueil subtil qui gâte toutes mes actions ? Je me suis occupé pendant plus de quinze jours à la recherche de sa vraie origine, & Dieu, par sa grace, m'a enfin découvert que jusqu'ici elle avoit toujours été souillée de ce vice infame.

En falloit-il davantage pour me convaincre qu'il ne demandoit pas encore mon sacrifice, puisqu'il n'étoit pas digne de lui être offert ? J'ai été disposé par-là à écouter cette voix intérieure qui me disoit que la soumission à la volonté des Supérieurs, est la voie ordinaire de connoître celle de Dieu ; & qu'il n'étoit par conséquent pas à présumer qu'il voulût que je quittasse entièrement le commerce des hommes, puisque je ne pouvois faire cette démarche sans être désobéissant.

C'est alors que j'ai vu quel précipice affreux je creusois sous mes pas en entretenant dans mon esprit la résolution effrayante de soumettre au tribunal de ma raison les suffrages de ceux qui m'étoient contraires ; de m'introduire enfin moi seul dans le Cloître, c'est-à-dire, de me jeter dans un abîme de maux. J'ai été arrêté sur les bords par la même main miséricordieuse qui m'a toujours dirigé malgré mes écarts continuels. Ah ! c'est que je devois encore vous revoir ; c'est que vous étiez destiné à finir cette œuvre que vous avez commencée, & qui vous a tant coûté.

Dégagé maintenant de ces entraves qui m'arrêtoient dans le chemin qu'on me montrait, & que je devois suivre, qu'il me

tarde de le parcourir sous vos yeux, & d'être conduit jusqu'au bout par vos conseils & vos instructions ! Vous sentez vous-même, Monsieur, combien il m'est utile de passer encore quelque temps à Paris. Vous le sentiriez encore bien plus vivement, si vous saviez combien ma conduite, quoique relâchée, paroît singulière à plusieurs, & qu'il a été dit, par de faux Prophetes sans doute, que cela ne durerait pas. C'est pourtant dans cette ville qu'il a semblé à quelques-uns que je pourrois prendre la Prêtrise à la Saint-Mathieu, c'est-à-dire, sans avoir eu le temps d'y penser. A la proposition qui m'en a été faite, j'en ai frémi.

Je vous conjure donc, mon bon Pere, je vous conjure par les entrailles de Jesus-Christ, de ne vous prêter à aucune proposition de cette espece, & de continuer d'approuver mon retour à Paris. Pour moi, quelque chose qui arrive, j'ai des idées sur le Sacerdoce, que je croyois trouver chez tous les Prêtres, & auxquelles je ne renoncerais pas, puisque je les trouve en tous ceux qui ont vécu dans les siècles d'or de l'Eglise ; aussi je préférerois la misere & l'indigence, j'aimerois mieux me réfugier même dans un désert, plutôt que de recevoir la Prêtrise sans être mieux préparé & contre ma conscience. Je m'unis donc à vos prieres, qui plus d'une fois ont fait au Ciel de saintes violences : elles lui arracheront très-sûrement, si vous voulez m'y rendre participant, la connoissance des volontés de Dieu sur moi, quelque in-

digne que j'en ferois par mes infidélités. J'espère cette nouvelle faveur de l'affection particulière que vous m'avez toujours accordée ; & c'est dans les sentimens du plus sincere retour que je suis, &c. Ce 15 Septembre 1788.

Un mois après , dans un autre lettre , il s'exprimoit ainsi :

MON TRÈS-CHER PÈRE,

La Lettre si attendrissante que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire , je l'ai reçue hier au soir au moment où j'offrois à Dieu par de foibles prieres la fin de la journée & le sommeil que j'allois prendre. Mon cœur qui pressentoit le plaisir qu'elle alloit lui faire éprouver , me la fit détacheter à l'instant , avant d'avoir eu le temps de penser à prendre les intérêts de la mortification , en remettant au lendemain une lecture après laquelle je soupirois si vivement. Que n'y a pas vu , dans cette Lettre , ce cœur qui vous est tout dévoué. De quels sentimens de confusion , de joie , de regret & d'amour , n'a-t-il pas été agité tour-à-tour ? tantôt accablé par le poids de la douleur que me causoit mon funeste égarement qui avoit tout l'air de l'ingratitude , (eh ! je n'osois lever les yeux sur l'instrument de mon salut que j'avois devant moi ;) tantôt animé par la confiance & les douceurs ineffables que répandoit dans mon ame le portrait que vous me faites de la

vôtre & de tout ce qui s'y passe à mon sujet, la mienne auroit voulu s'envoler jusqu'aux pieds de son Dieu, pour lui offrir en présence de sa cour céleste des actions de grâces pour tant de biens dont il permet qu'elle soit comblée : ce combat a duré peu de temps, & une paix délicieuse qui s'est emparé de tout mon être, n'a laissé dans mon cœur accès qu'au plaisir. Que ne puis-je vous entretenir plus longtemps du bonheur que j'éprouve & dont vous êtes la source ! Mais le départ de M. D... qui doit être porteur de ma Lettre, demande en ce moment un sacrifice, &c. Ce premier Octobre 1788.

À la fin d'Octobre, sa santé, grâces aux soins paternels de Monseigneur l'Evêque de Poitiers, se trouva si parfaitement rétablie, qu'il m'annonça son départ pour Paris. Toutes les Lettres que je lui avois écrites pendant les vacances, étoient dictées par le plus tendre attachement, & il y avoit lu tout ce qui étoit le plus capable de le remplir de confiance en celui qu'il étoit sur le point de rejoindre ; mais son excellent cœur ne pouvoit se défendre du mouvement qui le pouffoit, toutes les fois qu'il m'écrivoit, à me témoigner ses regrets sur le passé. « Il
" semble, me disoit-il entr'autres choses,
" il semble, mon très-cher Pere, que j'ai
" déjà assez parlé dans mes Lettres de mon
" retour à la lumière, de ma tendre &
" constante affection pour vous, & des mal-
" heureux prestiges, si je puis parler ainsi,

„ qui par un mystere inconcevable m'ont
„ empêché de voir toute celle que vous me
„ portiez ; mais il faut que je vous dise
„ encore une fois que l'esprit & l'imagina-
„ tion sont enfin d'accord avec le cœur ,
„ que votre derniere Lettre m'a fait agréa-
„ blement sentir leur parfaite intelligence ;
„ car les larmes qui ont succédé à la lec-
„ ture souvent réitérée que j'en ai faite ,
„ ne pouvoient me laisser douter que le
„ cœur n'étoit si vivement ému, que parce
„ que l'esprit ne lui étoit plus opposé. Ah !
„ mon très-cher Pere , oubliez tout & ne
„ vous réservez que la clémence. Si vous
„ exigez quelque satisfaction du coupable ,
„ avant de l'exercer il vous offre les maux
„ cruels qu'il a soufferts , & la joie inexprimable qu'il a de se voir guéri & pardonné. „

Au langage que tenoit M. de Martineau, depuis qu'avec la santé le calme de l'esprit lui avoit été rendu, & qu'il ne voyoit plus au travers des nuages qui l'environnoient, on comprend que la cause de ses anciennes préventions avoit été toute entiere dans ses organes ; tant la disposition des facultés de l'ame dans l'ordre moral, dépend de la constitution & de la situation des facultés corporelles.

Après avoir pris les ordres de M. l'Evêque de Poitiers, & ses mesures pour son départ, il revint à Paris, dans le dessein de reprendre la carrière des grandes études, de courir même la licence, lorsque le temps en seroit venu. C'étoit le desir du Prelat qui le renvoyoit au Séminaire de

Saint-Sulpice, & il n'avoit rien plus à cœur que de s'y conformer. Il venoit d'éprouver de sa part tout ce que peuvent inspirer la tendresse & la générosité à un pere qui dit adieu à son enfant : quand il auroit pressenti que ce devoit être pour la dernière fois, il ne l'eût pas traité avec plus de bonté & d'affection. Le jeune homme plein de délicatesse & de sentiment, eût dès-lors oublié presque la maison de son pere, tant il retrouvoit dans l'ame de son bienfaiteur de quoi le consoler de n'être plus rien à Sainte-Foi, s'il n'eût considéré que lui-même dans la persévérance de sa disgrâce : mais tous les agrémens du Château de Dissai n'étoient pas capables de lui faire perdre de vue le Château de Cluseaux, où il avoit pris naissance, parce qu'il y voyoit son pere & son frere aîné à une distance infinie de la maison hors de laquelle ils ne pouvoient éviter l'un & l'autre de périr, l'Eglise de J. C. dans laquelle il étoit à la veille de recevoir le Sacerdoce.

Cette espérance le combloit de joie, & je la goûtois aussi vivement que lui. Mais Dieu avoit d'autres desseins, & il venoit de quitter Poitiers pour n'y retourner jamais. Arrivé à Paris le 6 Novembre, à la descente de la voiture il accourt au Séminaire avec tout l'empressement d'un enfant à qui il tarde de se jeter entre les bras de son pere, & de revoir une famille où il étoit tendrement chéri. La consolation dont je jouis alors fut proportionnée

aux longues douleurs que j'avois partagées avec lui durant ses infirmités. Ce n'étoit plus le même homme ; tout en lui annonçoit le plus parfait rétablissement. Il se remit au travail avec la plus grande facilité. Son humeur enjouée , l'air de paix qu'on remarquoit sur son front & dans ses yeux , l'aisance & le ton agréable de sa conversation , tout plaisoit chez lui , & jamais il n'avoit montré plus de zèle pour sa perfection. Il n'y avoit encore qu'un mois que je ressentois le plaisir d'une si heureuse métamorphose , lorsque tout-à-coup la main invisible qui a marqué le terme de notre course , & qui fait servir les événemens les plus inopinés à l'accomplissement de ses décrets éternels , permit le tragique événement qui a causé sa mort.

Dans la nuit du premier au deux de Décembre , arriva l'incendie affreux dont vous avez entendu parler en son temps , qui menaça toute notre maison d'être réduite en cendres. Vous avez su aussi avec quelle activité & quel zèle tous les Messieurs qui habitent les quatre Séminaires réunirent leurs efforts à ceux des Pompiers de la ville , pour arrêter le progrès des flammes.

Le lendemain , un grand nombre , & quelques-uns dès le jour même se trouverent incommodés ; mais personne ne le fut aussi brusquement ni aussi dangereusement que M. de Martineau. Il avoit travaillé infatigablement , tantôt à entretenir le mouvement de la pompe , tantôt à trans-

porter hors de la cave les bois que l'on faisoit passer de main en main dans le jardin & dans la cour du Séminaire. Il n'écouta point assez le conseil que plusieurs lui donnerent de se modérer : un jeune homme qui avoit appris sur mer à ne point s'épargner dans les grands périls, ne fait s'arrêter que lorsqu'il n'a plus de forces, & l'énergie de son ame sembloit avoir fait passer dans ses membres une vigueur extraordinaire.

Il ne tarda pas à reconnoître qu'il avoit eu plus de courage que de prudence. Il fut obligé le lendemain de garder le lit : vint une toux considérable accompagnée d'un crachement de sang, & de plusieurs symptômes dont je fus effrayé. La pleure s'embarrassa, & son mal passa d'abord pour une fausse pleurésie. Le Médecin ne parut pas mal augurer de son état pendant quelques jours, quoique l'action des remèdes fut très-peu marquée. Mais la persévérance de l'oppression, l'abondance de crachats sanguinolens, la fièvre continue, & le feu qui brûloit tout le corps du malade, me firent regarder son état comme très-dangereux. Le sixieme jour de sa maladie, qui étoit le septieme du mois, je pensai à l'administrer. La tranquillité de son ame, sa docilité à prendre tout ce qu'on lui présentoit, la patience avec laquelle il souffroit, m'inspiroient toute confiance de lui représenter le danger de sa situation. Il le sentoit avant que je lui en eusse parlé, & je n'eus pas besoin de lui proposer deux

fois de chercher dans les secours de l'Eglise son salut corporel & spirituel. Le péril n'étoit pas assez pressant pour faire l'administration le même jour : je l'engageai seulement à s'y préparer pour le lendemain. C'étoit le jour de la Conception, septieme de sa maladie ; après avoir écouté sa confession , je lui fis recevoir avec les dernières Onctions & le Saint-Viatique , les consolations que porte l'Eglise de J. C. à ses enfans , avant de les rendre à son divin Epoux. L'effusion de foi & les grands sentimens de piété qu'il fit paroître alors , furent pour tous ceux qui environnoient son lit & remplissoient sa chambre , un spectacle qui les touchoit & les édifioit autant qu'ils étoient affligés de se voir menacés de le perdre. La paix & la tranquillité avec laquelle il répondit à toutes les questions que le Rituel ordonne de faire en pareil cas , sans donner nul signe de frayeur & de trouble aux approches de la mort , me remplit le premier d'étonnement & de joie. La nuit qui suivit fut moins pénible & moins orageuse que les précédentes. Il eut deux heures de sommeil , ce qui donna quelque espérance ; mais ce fut le seul repos qu'il put prendre pendant sa maladie , & dès le lendemain le mal , au lieu de diminuer , ne fit que croître. Le crachement de sang continuoit toujours avec beaucoup d'abondance , & la toux ne lui laissoit aucun relâche. On lui avoit appliqué des vesicatoires aux jambes ; un point de côté qui survint , déterminâ le Médecin à en faire

faire un troisieme sur la partie affectée. Ils n'eurent point d'autre effet que d'augmenter la mesure des mérites du malade, en multipliant ses douleurs. Il se laissoit gouverner comme un enfant, offrant à Dieu tout ce qu'il souffroit, & ne laissant pas échapper un seul mot de plaintes. Patience admirable dans un homme aussi vif que je l'ai représenté dans plus d'un endroit. Il n'étoit pas possible de méconnoître une assistance toute particuliere du Seigneur sur lui, & un don privilégié tel que l'Esprit-Saint l'a promis à ceux qui ont marché fidèlement dans les voies de la justice. Le onzieme jour, un nouveau symptôme fit juger le péril plus prochain que jamais. L'expectoration fut entièrement supprimée, & la poitrine dès-lors commença tellement à se remplir, que je le crus à deux pas de sa fin. Comme il ne perdit pas un seul instant sa présence d'esprit, & qu'il s'étoit condamné lui-même à ne quitter le lit que pour descendre bientôt au tombeau, son occupation continuelle étoit de jeter les yeux sur les objets de piété qui étoient suspendus auprès de lui, d'offrir son dernier soupir à Notre-Seigneur, & de baiser le Crucifix. Une fois, comme il n'étoit plus en état de prendre en main cet instrument de salut, il me fit signe des levres, en le regardant, & en me regardant tout aussi-tôt, pour m'avertir de le porter à sa bouche. J'avois mis sur sa poitrine un petit morceau de l'habit du serviteur de Dieu, Benoit-Joseph

Labre; comme, après avoir été pansé, il s'aperçut qu'on l'avoit laissé tomber, il le fit chercher & remettre sur lui.

J'avois toujours admiré la parfaite égalité d'ame qu'il avoit conservée jusques-là, & j'en bénissois le Seigneur, ne me laissant point de la faire admirer à tous ceux qui venoient le visiter, comme l'obéissance avec laquelle jour & nuit il recevoit ce qu'on lui présentoit de quart-d'heure en quart-d'heure; mais je ne pouvois presque revenir de ma surprise, lorsque, d'après l'ordonnance du Médecin, qui apparemment ne désespéroit pas de produire une crise favorable, en lui faisant appliquer entre les deux épaules un quatrième vésicatoire encore plus considérable que les deux autres, il se laissa traiter avec autant de docilité, que si on lui eût apporté un soulagement. C'étoit un accroissement de souffrances; sa douceur & sa soumission n'en furent point altérées. Dans un malade tout couvert de plaies, & pour qui le plus petit mouvement étoit une sorte de supplice, la patience avec laquelle il permit qu'on exécutât l'ordonnance, & soutint toute l'incommodité du traitement, me parut un courage au-dessus des forces de la nature. A tout moment je m'attendois à l'entendre dire, *mais on me fait bien souffrir!* Rien de semblable ne sortit jamais de sa bouche. Dans le temps même où il n'avoit plus la force de parler distinctement, ce fut toujours la même sérénité de visage, la même douceur dans les regards,

où on lisoit ce qu'il eût voulu pouvoir adresser ou répondre aux personnes qui le visitoient. En un mot, tout annonçoit sur son extérieur la paix inaltérable dont il jouissoit au-dedans. On craignoit que la nuit du Samedi au Dimanche ne fût pour lui la dernière, & un Directeur du Séminaire la passa toute entière auprès de lui. Il eut tout lieu & tout le temps d'admirer à son tour son héroïque patience; & il ne pouvoit expliquer ni concevoir comment elle ne se démentît pas un seul instant, que par tout ce que la Foi nous enseigne sur la vertu de la grace, & sur la force qu'elle donne aux plus foibles dans les derniers combats. Le malade lui sembloit ne point sentir tout ce qu'il souffroit, tant il goûtoit de plaisir à former les sentimens de foi, de confiance, d'amour & de résignation qu'il lui suggéroit. Vers minuit, s'apercevant qu'il entroit dans son agonie, il lui fit la recommandation de l'ame. *Je suis donc bien mal*, lui dit M. de Martineau, ayant beaucoup de peine à articuler ce peu de mots! Sur la réponse qu'on lui fit, il leva les yeux au Ciel, & répéta plusieurs fois: *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum*. Entre quatre & cinq heures j'allai le voir; je le trouvai dans un état que j'avois appréhendé à mon réveil, agonisant, mais toujours aussi tranquille, & ne montrant nulle frayeur de la mort. Je ne doutai plus qu'elle ne fût très-prochaine. J'avois peine à retenir mes larmes. Je lisois dans ses yeux tout ce que

l'esprit de paix opere dans le cœur d'un mourant qu'il possède ; & jusqu'à dix heures du matin qu'il demeura à-peu-près dans le même état, hors le temps de dire pour lui la sainte Messe, je restai toujours auprès de son lit. Je n'apperçus aucunes variations dans les dispositions de conformité à la volonté de Dieu, & dans l'esprit de sacrifice qu'il avoit toujours montré depuis le commencement de sa maladie. Il jouissoit encore de toute sa connoissance, & ne pouvoit plus parler, lorsque me faisant signe de m'approcher de lui, il fit un effort extraordinaire pour me dire : *Priez, Monsieur, & faites prier pour mon Pere & pour mon Frere.* Ce furent les dernières paroles qu'il prononça. Un instant après ses yeux s'obscurcirent, & la respiration devint extrêmement précipitée. Je lui appliquai l'Indulgence plénierie *in articulo mortis* ; & à dix heures trois quarts, le crucifix devant les yeux, il rendit le dernier soupir entre mes bras. Dieu veuille faire éprouver à tous ceux qui liront l'histoire d'une si édifiante mort, combien il est doux de mourir ainsi avec toutes les marques de prédestination qui sont comme une assurance de ne quitter cette terre de larmes que pour entrer en possession de la véritable terre des vivans !

Au bruit de la nouvelle de sa mort, ce fut une consternation générale dans le Séminaire. On vint arroser de pleurs le lit où il étoit étendu ; & plusieurs par leurs cris & leurs sanglots témoignoiient une dou-

leur aussi vive que s'ils eussent perdu leur propre frere. Toutes les conversations pendant plusieurs jours furent autant d'éloges des vertus qu'on lui avoit vu pratiquer, & de ses belles qualités de l'esprit & du cœur. Entre les différens traits qu'on en rapportoit, on fut frappé de celui-ci qui étoit tout récent. Dans mon dernier entretien avec lui chez un des malades, dit quelqu'un, on parla d'un jeune Ecclésiastique qui venoit de mourir à Paris sans aucun secours spirituel. Cette nouvelle l'affecta vivement; il en parut consterné & dit : *Voilà ce que nous sommes; nous passons comme une ombre, & nous vivons comme si nous ne devions jamais mourir. Cependant, combien Dieu est bon ! il ne cesse de nous avertir de penser à la mort & de nous tenir prêts. Oui, mon cher ****, ajouta-t-il, adressant la parole à celui qui a rapporté l'entretien, *Dieu a permis que nous apprissions la mort de ce jeune-homme, afin que réveillés par cet exemple si effrayant, nous pensions à nous mettre sur nos gardes. Comme je lui disois, reprit son ami, qu'étant si bien disposé, il ne devoit pas craindre : Oh ! mon cher, répondit-il, que dites-vous là ? Qui craindra donc, si je ne crains pas, moi qui ai tant offensé Dieu ? Et sur ce qu'on lui dit qu'on avoit tout à espérer quand on aimoit Dieu comme il l'aimoit : Eh ! poursuivit-il, puis-je me flatter de bien aimer Dieu ? Il faut tant de choses ! Oh ! non, non, je ne l'aime pas*, dit-il encore, la tristesse peinte sur le visage ; & s'arrêtant là, les yeux levés au Ciel, il

demeura comme absorbé en lui-même, jusqu'à ce que le remuant par le bras, on l'eut fait revenir de son profond silence & changer de conversation. La grande paix qui s'est fait admirer en lui jusqu'au dernier soupir, a fait voir combien il étoit préparé depuis long-temps à sa dernière heure, & c'est une preuve de ce qu'enseignent tous les Livres; que plus on a craint pendant la vie de n'être pas assez bien disposé à la mort, plus on éprouve de confiance au moment d'aller paroître devant Dieu. Ce fut le quatorzième de Décembre qu'il termina sa carrière, & le sur-lendemain qu'on l'inhuma dans une des Chapelles souterraines du Grand-Séminaire, lieu ordinaire de la sépulture de ceux que Dieu y appelle à une meilleure vie.

Je terminerai cette Relation, Monsieur, par former des vœux que je vous supplie de former avec moi devant Dieu. Le premier, c'est que ceux qui ont été témoins des grands exemples de piété que le Seigneur a récompensés dans M. de Martineau par une mort si édifiante, & par le bonheur infini dont elle a été pour lui le gage, se rendent dignes de mourir comme lui, & portent vivement gravée dans leur cœur cette parole si familière aux Justes : *Moriatur anima mea morte Justorum.* (1)

Le second, pour lequel je m'adresse avec Saint Paul à tous mes Freres en la foi,

(1) Num. 23, 10.

au nom du glorieux avènement de Notre Seigneur J. C. & de l'espérance que nous avons de nous voir rassemblés un jour auprès de lui dans l'Eglise de l'éternité, *Rogamus vos, Fratres, per adventum Domini Jesu-Christi, & nostræ Congregationis in ipsum*; c'est que l'Esprit de vérité daigne éclairer le Pere & le Frere de celui que nous regrettons, & les réunir un jour avec lui & avec nous dans la société de Dieu le Pere, & de J. C. son Fils, *ut ipsi societatem habeant nobiscum, & societas sit cum Patre & Filio ejus Jesu-Christo.* (1) Qui fait si cette réunion de prieres n'obtiendra pas leur conversion? Qui fait si la même main qui a tracé l'histoire de cette conquête de la grace sur l'hérésie, n'aura pas à en raconter bientôt une nouvelle arrivée dans leur personne? & si l'Eglise de la terre, après s'être réjouie d'avoir enfanté le dernier de la famille à l'Eglise du Ciel, n'aura pas encore à se réjouir d'avoir ouvert son sein maternel aux deux autres rebelles à sa voix, dont elle pleure la désertion & la perte? *Numquid Sion dicet, homo & homo natus est in eâ?* (2)

Si cet écrit vient à tomber entre les mains du Pere, pour la conversion duquel je fais les vœux les plus ardens, quelque indisposé qu'il puisse être contre moi, depuis les rapports que j'ai eus avec son fils & les services que je lui ai rendus, il me

(1) I. Joan. I. 13.

(2) Ps. 86. 53.

permettra de lui rendre sur le papier les sentimens que je voudrois être à portée de lui exprimer de vive voix , & de lui dire :

« Que n'ai-je pu , Monsieur , vous appeler auprès du lit où j'ai reçu le dernier soupir de mon cher enfant ! Voici le langage que je n'aurois pu m'empêcher de vous adresser , les larmes aux yeux :

« Il n'est donc plus le vôtre , Monsieur , depuis qu'obligé de se bannir lui-même de votre maison pour rentrer dans le sein de l'Eglise , sa véritable & son unique mere dans l'ordre du salut , il s'est vu banni impitoyablement de votre cœur.

« Vous avez comme cessé alors de le reconnoître pour votre fils , & vous l'avez abandonné à tous les hasards que doit courir un jeune expatrié qui ne doit plus avoir rien de commun avec vous.

« Le reconnoissez -vous aujourd'hui , que prêt à rendre son ame à son premier Pere , & d'aller recueillir dans le Ciel le fruit des grands sacrifices qu'il a eu la générosité de faire en se séparant de vous , il ne paroît touché que de votre salut & du regret de ne pouvoir expirer sur votre sein ? *Priez , & faites prier pour mon Pere & pour mon Frere ;* voilà , ô mon cher Monsieur , ses dernieres paroles : & c'est lorsqu'il se voit accablé depuis plusieurs heures par les efforts de l'agonie , c'est au moment d'exhaler le dernier souffle , & lorsque presque sans vie & sans voix , il ne peut plus rien articuler. C'est alors qu'il trouve encore dans sa tendresse

» filiale (car jamais elle n'a pu s'affoiblir
» en lui ,) la force de les prononcer dis-
» tinctement à l'instant même d'expirer en-
» tre mes bras. Non , non Monsieur , vos
» entrailles ne pourront tenir contre le
» coup qu'elles doivent ressentir en ce mo-
» ment , & le fidele tableau que je vous
» ai présenté des vertus de votre chér en-
» fant , & la paix dans laquelle il a remis
» son ame à son Dieu , paix dont il n'a
» commencé de jouir que depuis qu'il a
» cessé d'être Calviniste , & les expressions
» par où il a rendu le cri & le vœu de son
» cœur pour vous en mourant , vous for-
» ceront enfin de lui rendre le vôtre après
» la mort , puisqu'il n'a pas eu la joie de
» le regagner pendant sa vie. »

» Personne , Monsieur , ne peut mieux
» que moi , dépositaire de sa conscience ,
» être auprès de vous l'interprète & l'or-
» gane des sentimens qu'il répand sans cesse
» aujourd'hui , non plus dans mon sein ,
» mais dans le sein même de Dieu. Ecou-
» tez-le donc , Monsieur , vous parlant , non
» sur le lit de la mort , non des ombres du
» tombeau , mais du séjour de la lumière ,
» où nous avons tout lieu de presumer que
» son ame a été transportée ; écoutez-le
» vous disant : mon pere , ô mon pere ,
» mon cher pere , graces à la bonté infi-
» nie du Pere des miséricordes qui m'a re-
» tiré de ténèbres de l'erreur pour me faire
» entrer dans le royaume de la lumière ,
» & sauvé du précipice affreux que je me
» creusais en vous suivant , pour m'appel-

„ ler à la foi & par la foi au bonheur des
 „ Saints, je vis avec Dieu & ses Elus ; je
 „ vis pour l'éternité, mon pere, mon cher
 „ pere, à qui j'ai été redevable de la vie
 „ temporelle. Du séjour de la lumiere où
 „ l'on n'arrive qu'en marchant dans les
 „ voies de la vérité, je vous vois errer
 „ hors l'Eglise de J. C. dans les ombres
 „ de la mort ! Oh ! combien je voudrois
 „ lire votre nom au livre de vie ! Oh ! *qui*
 „ *me donnera de mourir* une seconde fois
 „ *pour vous* (1), & de devenir votre pere
 „ selon l'esprit, comme vous avez été le
 „ mien selon la chair ! Je vous vois sous
 „ l'anathème, vous & mon frere : oh com-
 „ bien *je souhaiterois*, s'il étoit possible, *d'être*
 „ *anathème* pour vous & pour lui (2) ! Ce que
 „ Dieu n'a pas permis que j'exécutasse sur
 „ la terre, comme je l'avois si ardemment
 „ désiré, je le prie, je le supplie de l'exécuter
 „ lui-même dans le Ciel par sa grace. Mais
 „ je vous en prie vous-même par toute la
 „ tendre affection que vous avez eue pour
 „ moi, tant que vous n'avez écouté que
 „ votre propre cœur, ouvrez, mon pere,
 „ mon pere, ouvrez les yeux à la lumiere
 „ de la foi que Dieu vous offre, & con-
 „ solez-vous vous-même de la cruelle sé-
 „ paration dans laquelle nous avons vécu
 „ si long-temps, par la généreuse démarche
 „ qui seule peut vous réunir pour jamais
 „ dans la gloire avec votre enfant ! „

 (1) 2. Reg. 18. 32.

(2) Rom. 9. 3.

M. de Martineau me pardonnera , je l'espere, d'avoir ajouté ici la Lettre demeurée sans réponse , que j'ai eu l'honneur de lui écrire après avoir vu mourir son fils. Je la rends publique pour justifier ma démarche auprès de lui, si j'avois eu le malheur de l'indisposer, par la confiance avec laquelle je le prie de permettre que j'en appelle de son jugement à celui des lecteurs même Calvinistes qui la liront dans la droiture de l'ame & sans passion.

LETTRE au Pere de M. de Martineau.

Paris, 19 Décembre 1736

MONSIEUR,

„ Quelle douloureuse & quelle conso-
„ lante commission j'ai à remplir auprès de
„ vous ! La divine Providence m'avoit con-
„ fié votre cher Chevalier devenu enfant
„ de l'Eglise Catholique , & j'avois tâché
„ de lui rendre depuis près de quatre ans
„ tous les services que peut rendre un
„ pere à son enfant ; je l'aimois autant que
„ vous l'avez jamais aimé , & je me flat-
„ tois qu'il iroit dans quelques années se
„ présenter à vous , pour vous embrasser
„ avec toute l'émotion du cœur le plus
„ sensible & le mieux né : j'espérois que
„ vous lui rendriez votre amitié qu'il mé-

„ ritoit à tant de titres ; & enfin la plus
„ douce consolation dans le chagrin qu'il
„ avoit de vivre continuellement sous vo-
„ tre disgrâce , étoit d'espérer lui-même
„ que lorsqu'il iroit se jeter à votre col ,
„ vous le recevriez avec toute la tendresse
„ d'un pere si tendrement aimé de celui
„ à qui il a donné le jour. „

„ Hé bien , Monsieur , Dimanche der-
„ nier , à dix heures & demie du matin ,
„ après douze jours d'une maladie qu'il
„ a gagnée à travailler avec tous ses con-
„ frères pour arrêter un incendie affreux
„ qui a menacé de mettre toute notre mai-
„ son en cendres , il a rendu le dernier
„ soupir entre mes bras. Voilà une affliction
„ pour moi que je ne puis vous expri-
„ mer. J'en verse des larmes tous les
„ jours. Mais il est mort en prédestiné ,
„ après avoir reçu tous les secours de l'E-
„ glise , dans la paix & dans tous les sen-
„ timens d'une ame qui est comme assu-
„ rée de ne quitter la terre que pour aller
„ jouir dans le sein de son Dieu du repos
„ éternel. Voilà ma consolation , ma grande
„ consolation dans mon extrême amertume. „

„ Mais quelle est donc la commission
„ que j'ai à remplir ? Ah ! Monsieur , écou-
„ tez-la en pere & en ami ; oubliez tout
„ le reste pour ne vous ressouvenir que de
„ la tendresse paternelle. Voici les dernie-
„ res paroles de votre cher enfant : *Priez ,*
„ *Monsieur , & faites prier pour mon Pere &*
„ *pour mon Frere.* Je ne puis douter , Mon-
„ sieur , que vos entrailles ne soient émues

en ce moment. Pardonnez-moi de livrer à votre cœur un assaut dont vous aurez peine à vous défendre. Que ne puis-je vous faire passer ici le cœur de votre cher enfant ! Comme il vous aimoit, Monsieur, comme il vous chériffoit ; comme il étoit inconsolable de n'avoir plus de rapport avec vous, de se voir rejeté de vous, & de ne plus recevoir de témoignages de votre ancienne affection ! Combien il en coûtoit à son cœur d'avoir un père & de n'en avoir plus ! combien, lorsque je lui parlois de vous, la tristesse s'emparoit de son âme ! comme elle paroïssoit tout-à-coup sur son visage & dans ses yeux ! Lui pardonnez-vous enfin, Monsieur, de s'être fait Catholique, c'est-à-dire, d'avoir suivi la voix de sa conscience, & tout sacrifié pour sauver son âme ? Lui pardonnez-vous d'avoir mieux aimé porter le poids de la disgrâce de son père selon la chair, que de perdre pour toute l'éternité la possession de Dieu son premier père qui regne dans les cieux ? Lui pardonnez-vous d'avoir quitté la maison paternelle pour aller se réfugier entre les bras de l'Eglise, hors de laquelle il étoit vaincu qu'il ne pouvoit y avoir de salut pour lui ? & me pardonnez-vous à moi-même, Monsieur, de vous porter les tendres sentimens dont il m'a fait dépositaire au moment de m'échapper pour passer à une meilleure vie ? Par les entraîles de la charité de Notre-Seigneur,

„ Monsieur, si ma Lettre vous indispose
 „ la première lecture, relisez-la devant
 „ Dieu, & comme si vous étiez vous-même
 „ au moment d'aller paroître devant lui.
 „ Peut-être finirez-vous par rendre jus-
 „ tice & ne pas refuser votre cœur à celui
 „ qui a tenu lieu de père à votre fils jus-
 „ qu'au moment où il a fermé les yeux.
 „ C'est dans cette confiance que j'ai l'hon-
 „ neur d'être avec respect,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéis-
 sant serviteur, ****

J'ai recueilli, mon cher Confrère, dans
 la Relation que je vous envoie, tout ce
 que j'ai appris ou remarqué moi-même de
 plus édifiant dans la vie & à la mort de
 M. de Martineau. Dieu veuille que ceux
 de nos frères égarés qui la liront, en ou-
 vrant les yeux comme lui à la vérité, &
 en prenant sa conduite pour modèle, se
 préparent une mort aussi précieuse que celle
 qui a terminé ses jours. Elle ne peut man-
 quer d'affermir les vrais Catholiques dans
 la foi & la piété dont ils font profession.
 C'est le double fruit que je prie le Seigneur
 de faire porter à mon petit travail, *afin que*
la louange & la gloire en soit donnée à sa gra-
ce, capable elle seule de convertir les es-
prits & les cœurs ; in laudem gloriæ gratiæ
sua. Eph. 1. 6.

J'ai l'honneur d'être, &c.



LITANIES

POUR LA BONNE MORT ;

*COMPOSÉES par une Demoiselle
Protestante , convertie à la Religion
Catholique , & morte en odeur de
sainteté.*

S EIGNEUR JESUS , Dieu de bonté ,
Pere de miséricorde , je me présente devant
vous avec un cœur humilié , brisé & con-
fandu ; je vous recommande ma dernière
heure , & ce qui doit la suivre.

Quand mes pieds immobiles m'avertiront
que ma course en ce monde est prête à
finir ; miséricordieux Jésus , ayez pitié de
moi.

Quand mes yeux , obscurcis & troublés
des approches de la mort , porteront leurs
regards tristes & mourans vers vous ; misé-
ricordieux Jésus , ayez pitié de moi

Quand mes lèvres , froides & tremblan-
tes , prononceront pour la dernière fois
votre adorable nom ; miséricordieux Jésus ,
ayez pitié de moi.

Quand mes joues pâles & livides inspi-

reront aux assistans la compassion & la terreur , & que mes cheveux baignés des sueurs de la mort , s'élevant sur ma tête , annonceront ma fin prochaine ; miséricordieux Jesus , ayez pitié de moi.

Quand mes oreilles , prêtes à se fermer pour toujours aux discours des hommes , s'ouvriront pour entendre votre voix , qui prononcera l'arrêt irrévocable , qui me retranchera du nombre des vivans ; miséricordieux Jesus , ayez pitié de moi.

Quand mon imagination , agitée de fantômes sombres & effrayans , sera plongée dans des tristesses mortelles , que mon esprit troublé par la vue de mes iniquités & par la crainte de votre justice , luttera contre l'Ange des ténèbres qui voudroit me dérober la vue de vos miséricordes , & me jeter dans le désespoir ; miséricordieux Jesus , ayez pitié de moi.

Quand mon foible cœur , accablé par la douleur de la maladie , sera saisi des horreurs de la mort , & épuisé par les efforts qu'il aura faits contre les ennemis de mon salut ; miséricordieux Jesus , ayez pitié de moi.

Quand je versai mes dernières larmes , symptômes de ma destruction , recevez-les en sacrifice d'expiation , afin que j'expire comme une victime de la pénitence ; & , dans ce terrible moment ; miséricordieux Jesus , ayez pitié de moi.

Quand mes parens & mes amis , rassemblés autour de moi , s'attendriront sur mon

état, & vous invoqueront pour moi ; miséricordieux Jesus , ayez pitié de moi.

Quand j'aurai perdu l'usage de tous mes sens, que le monde entier aura disparu pour moi, & que je serai dans les oppressions de ma dernière agonie & dans le travail de la mort ; miséricordieux Jesus, ayez pitié de moi.

Quand les derniers soubpirs de mon cœur presseront mon ame de sortir de mon corps, acceptez-les comme venant d'une sainte impatience d'aller à vous ; miséricordieux Jesus, ayez pitié de moi.

Quand mon ame, sur le bord de mes levres, sortira pour toujours de ce monde & laissera mon corps pâle, glacé & sans vie, acceptez la destruction de mon être, comme un hommage que je veux rendre à votre divine Majesté, miséricordieux Jesus, ayez pitié de moi.

Enfin, quand mon ame paroitra devant vous, & qu'elle verra pour la première fois l'éclat de votre Majesté, ne la rejetez pas de devant votre face ; daignez me recevoir dans le sein de votre miséricorde, afin que je chante éternellement vos louanges ; miséricordieux Jesus, ayez pitié de moi.

O R A I S O N.

O DIEU, qui nous condamnant à la mort, nous en avez caché le moment & l'heure ; faites que passant dans la Justice & dans la Sainteté tous les jours de ma vie,

je puisse mériter de sortir de ce monde dans la paix d'une bonne conscience, & mourir dans votre saint amour ; par notre Seigneur Jesus-Christ, qui vit & regne avec vous dans l'unité du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.



RELATION

DE

LA CONVERSION

DE

M. ALEGRE.

1911

1912

1913



LETTRE
D'UN DIRECTEUR
DU SÉMINAIRE
D'AVIGNON,
A UN DE SES CONFRERES;

*Où il rapporte la Conversion de M. Ale-
gre , ci-devant Protestant , Adjoint du
Ministre de Montaran.*

A AVIGNON , ce 1er. Février 1789.

Monsieur,

QUE le Seigneur soit béni à jamais, il vient d'opérer dans sa grande miséricorde un prodige de grace bien propre à consoler l'Eglise dans ses malheureux jours , & à remplir de joie ses vrais enfans ; car ne puis-je pas qualifier ainsi la Conversion d'un Protestant qui après avoir abjuré l'hérésie qu'il professoit depuis son enfance,

& qui depuis plusieurs années l'enseignoit aux autres, en qualité d'adjoint d'un Ministre de sa secte, a eu le courage de renoncer à son poste, pour se retirer dans un Séminaire, & y étudier les desseins de Dieu sur lui; c'est le Séminaire d'Avignon, où personne n'édifie plus que ce cher Néophite : si Dieu l'appelle à l'état Ecclésiastique, nous avons tout lieu d'espérer qu'il fera un digne Ministre des saints Autels.

Vous m'envoyâtes il y a quelques mois la Relation de la Conversion de M. Thayer, je vous envoie le précis de celle de M. Alegre; c'est le nom du Néophite dont je vous parle : le premier a été Ministre Protestant, en Amérique (1); le second a été adjoint de Ministre en France : vous trouverez en l'un & l'autre de grands rapports de ressemblance. Je souhaite que vous soyez autant édifié par la lecture de la Lettre que je vous adresse, que nous l'avons été en lisant celle que vous nous avez fait parvenir. Vous pouvez la faire circuler; elle ne contient rien que de certain, rien dont on ne puisse donner les preuves les moins suspectes. Je me serois fait un crime de mêler le faux au vrai, ou même de rien exagérer. Je ne crains point que M. Alegre se plaigne jamais que j'aie altéré les faits; s'il vient à lire son Histoire imprimée, je ne doute pas que sa modestie n'en souffre, mais il n'y trouvera rien qui ne soit exactement conforme à la vérité.

(1) Chez les Bostoniens.

Je fais que M. Alegre vous écrivit du Séminaire d'Avignon, avant d'avoir abjuré le Calvinisme; si vous rendiez public ce que je vous envoie, vous pourriez faire imprimer sa Lettre à la fin de la Relation, ainsi que celle qu'il adressa à M. Thayer: elles confirmeront une grande partie des faits que je vais vous rapporter.

C'est dans le Diocèse de Nîmes qu'est né M. Alegre, d'un père & d'une mère Calvinistes; on lui enseigna dès sa plus tendre enfance la doctrine de la Religion prétendue réformée. On peut juger des soins qu'on prit à en graver les principes dans son âme, par la profession de son père, qui étoit Ministre Protestant, & qui exerçoit les fonctions à Clarifon. Celui-ci le mit au Collège de cette Ville, dès qu'il fut en état de commencer ses études; mais il ne manqua pas de le prémunir, & contre la saine doctrine qu'on y enseignoit, & contre les saintes pratiques qui y sont en usage; on ne lui permettoit pas de les suivre, & s'il en demandoit la raison, on lui donnoit une de ces mauvaises réponses qui ne sont que trop capables d'en imposer à un jeune homme peu instruit; en voici un exemple. Je demandois un jour, nous disoit-il, pourquoi je ne devois pas aller à la Messe à laquelle assistoient tous mes condisciples? on me mit entre les mains un livre où je trouvai ce raisonnement: « N'est-il pas évident que dans tout sacrifice le Prêtre doit être supérieur, ou au moins égal à la victime? le contraire

» arriveroit à la Messe si elle étoit un sa-
» crifice ; le Prêtre seroit un pur homme ;
» & selon les Catholiques , la victime seroit
» un Dieu-homme. Je me payai de cette
» raison , je n'avois alors qu'environ treize
» ans. »

Quelle mauvaise foi dans le Ministre qui étoit l'auteur de ce Livre, s'il n'étoit dans l'ignorance de ce que croient & enseignent les Catholiques ! Ceux-ci disent tous que J. C. est le principal Prêtre ; que ce divin Médiateur s'offre lui-même sur l'Autel comme il s'offrit sur la Croix : que le sacrifice de la Messe est le même que le sacrifice de la Croix, quant au Prêtre, quant à la Victime, quant à la fin, & qu'il n'est différent que dans la manière dont il est offert.

Il y avoit peu de temps que M. Alegre étudioit lorsque la mort lui enleva son pere. Il se vit avec deux freres dont il est l'aîné, sur les bras d'une mere remplie de bonnes qualités & pleine de tendresse pour ses enfans, qui ne négligea rien pour leur donner la meilleure éducation.

Elle se détermina bientôt à venir s'établir à Nîmes, & les fit étudier chez les Peres de la Doctrine Chrétienne. Son premier soin étoit de veiller sur leur conduite pour conserver la pureté de leurs mœurs. M. Alegre se distingua de ses condisciples par ses grands talens & son application constante au travail. Ses anciens compagnons d'étude lui rendent témoignage qu'il les surpassoit tous. Ses premières études étant finies, la mere & les enfans partirent pour Lausanne.

Il y a dans cette Ville un Séminaire établi pour préparer un certain nombre de François à exercer les fonctions de Ministre ; ils y sont entretenus gratuitement : M. Alegre y fut admis ainsi que ses deux freres. Sa mere le voyoit souvent : par ses sages conseils , elle fut le préserver du libertinage si commun aux jeunes-gens. Il ne désiroit rien tant que de s'instruire : son émulation augmenta par l'objet des études auxquelles le livrerent ses Professeurs. Ils admiroient ses talens autant qu'ils aimoient son caractère & estimoient les belles qualités de son cœur. Mais plus d'une fois la pénétration de son esprit leur donna des inquiétudes. Ces Messieurs soutenoient une mauvaise cause , & M. Alegre , quoique jeune , n'étoit pas de caractère à jurer sur la parole de ses Maîtres. Un Catholique agit en homme raisonnable lorsqu'il s'en rapporte à l'autorité de son Curé , de son Evêque. Il lui est aisé de se convaincre que l'un & l'autre n'enseignent que ce qu'enseigne le commun des Pasteurs , soit du premier , soit du second ordre ; mais M. Alegre ne tarda pas à s'appercevoir que ses Maîtres & ses Professeurs les plus instruits n'étoient point d'accord sur les Articles les plus importans. L'un , nous disoit-il , prêchoit , avec les bons Protestans & tous les Catholiques , l'éternité des peines. L'autre osoit enseigner publiquement qu'elles ne seroient éternelles qu'autant que Dieu ne voudroit pas user de sa miséricorde à l'égard de celui qui les auroit méritées.

Il y en eut un qui , dans une conversation particuliere , lui fit entendre qu'il pensoit en Socinien ; qu'il ne croyoit aucun mystere ; qu'il n'admettoit que ce qu'il connoissoit par les lumieres de la raison.

M. Alegre faisant sa Philosophie , avoit lu certains ouvrages des incrédules de nos jours qui avoient fait sur lui de funestes impressions : on n'avale pas cette sorte de poison impunément ; le fruit de ces lectures fut de préconiser le génie & l'éloquence des Auteurs auxquels il avoit pris goût , de prendre leur défense contre ceux qui leur rendoient justice en les dénonçant comme des hommes très-dangereux , & d'adopter plusieurs de leurs principes impies. Il est facile à un Protestant de se faire un système de Religion dans lequel il n'admet point de mystere ; juge de sa foi , il fait éluder la force des textes de la Sainte-Ecriture , & leur donner le sens qu'il lui plaît. La conversation qu'eut M. Alegre avec le Protestant Socinien , le conduisit à ne plus rien croire de ce que croient les Protestans comme les Catholiques sur la Trinité , l'Incarnation , la satisfaction.

Mais le Seigneur ne permit pas qu'il demeurât long-temps dans cet affreux abîme. Qu'alloit-il devenir , & que seroient devenues tant d'ames avec lesquelles il devoit avoir des liaisons étroites , s'il avoit grossi le nombre de ces hommes de scandale qui affichent l'irréligion ? Ce qui retira ce jeune homme du précipice est surprenant ; vous y admirerez le doigt de Dieu.

Le lendemain du jour où il s'étoit entretenu avec le Socinien, & avoit bu tout le venin de sa doctrine anti-chrétienne, à son réveil, il trouva sur sa table le Poëme de Racine sur la Religion; il le prit, & il en eut à peine lu quelques pages, qu'il revint de son incrédulité. Ses doutes furent entièrement dissipés; dès ce moment il demeura convaincu de la vérité des dogmes que croient les Catholiques d'accord avec les vrais Protestans. M. Alegre, qui n'étoit plus mécréant, tenoit encore trop aux préjugés de l'éducation pour se rendre à la Religion Catholique; non qu'il fût toujours aussi attaché aux erreurs du Protestantisme: il voyoit où il conduisoit, faute d'admettre un centre d'unité; mais il étoit arrêté par les imputations calomnieuses dont les Protestans noircissent la Doctrine de l'Eglise. Sa Religion, si c'en est une, étoit le Tolérantisme, &c.

Cependant sa santé fut considérablement altérée; les inquiétudes dont il étoit agité, & une application excessive à des études qu'il prolongeoit bien avant dans la nuit, le jetterent dans un état d'épuisement qui dura deux ans. Les momens que sa foiblesse lui permettoit de donner à l'application, il les employoit à lire tantôt les ouvrages des Protestans, tantôt ceux des Catholiques, plus il lisoit ceux-ci, plus ses préjugés diminuoient. Un jour qu'il venoit de lire Nicole, il dit à son frere: si je reconnois que l'Auteur de ce Livre n'en impose point, je n'hésiterai pas, lorsque je serai de retour

en France , de me faire Catholique. Le frere est Protestant à Uzès. On peut s'assurer de la vérité du fait par son propre témoignage. Une circonstance lui fit connoître clairement la facilité avec laquelle les Protestans s'éloignent des sentimens de Calvin : elle contribua beaucoup à lui montrer combien la base sur laquelle porte le Protestantisme est peu solide.

M. Alegre paroissant aux exercices Théologiques des Protestans , après plusieurs jours d'absence , le Professeur qui traitoit alors la question où l'on examine la maniere dont la Grace agit dans nos cœurs , l'interrogea pour savoir son sentiment ; il crut ne pouvoir mieux satisfaire à ce qu'on lui demandoit , qu'en exposant le système de Calvin qu'il avoit étudié en son particulier ; tous furent singulièrement étonnés de ses réponses. Un de ses Condisciples lui ayant demandé où il avoit puisé des idées si extraordinaires ? dans Calvin , lui répondit-il. Un tel système , repartit-on , pouvoit être bon dans le seizieme siecle , mais on pense bien différemment aujourd'hui. Notre Etudiant n'avoit-il pas raison de conclure qu'une Eglise dont la Doctrine n'est pas toujours la même , ne peut être la véritable Eglise de J. C. ?

Dès qu'il eût fini son cours d'Etudes , on l'envoya en France avec des Lettres de recommandation pour le Synode du Bas-Languedoc. Ces Lettres étoient aussi flatteuses pour lui qu'elles pouvoient l'être ; on y faisoit tellement l'éloge de ses vertus , de ses

talens, & des progrès qu'il avoit faits en tout genre, que les ayant retrouvées quelque temps avant sa conversion, il les brûla, tant sa modestie en étoit alarmée. Un sacrifice de telle nature étoit bien propre à attirer sur lui les graces que Dieu prépare aux humbles.

On le nomma Proposant à S. Laurent dans le Diocèse de Nîmes.

Un Proposant est un Adjoint ou un Secondaire que l'on donne à chaque Ministre, parce qu'ordinairement il a plusieurs Districts ou Paroisses à gouverner. C'est sous l'inspection du Ministre que le Proposant fait chaque Dimanche le Prêche, la priere & l'instruction dans le district où il est envoyé; le Ministre n'y paroît ordinairement que quatre fois l'année, pour y lire la Lithurgie, & y distribuer la cène; fonction qui lui est réservée. Le Proposant est encore chargé de visiter les malades & d'assister les inorbonds. Le troupeau de M. Alegre étoit composé de plus de six cens personnes; tandis qu'il y exerçoit ses fonctions, une maladie épidémique s'y répandit, & il en fut attaqué.

On craignit de le perdre bientôt, si on ne le plaçoit dans un poste où l'air fût plus sain; c'est ce qui détermina le Synode suivant à le mettre à Montaran, qui est à une petite lieue d'Uzès; il en fut fait Proposant, & fut se concilier tous les cœurs.

Tout parloit en faveur de M. Alegre; ses mœurs qui étoient irréprochables; son

extérieur composé, prévenant, honnête ; son amour pour la retraite ; toute sa conduite enfin , qui faisoit dire : les autres Ministres & Proposans sont tels dans les fonctions de leur ministère ; mais M. Alegre est Proposant dans toutes ses actions. On admiroit ses talens, son érudition, son éloquence dans la prédication.

Ceci vous étonnera ; mais vous saurez que M. Alegre, qui cherchoit toujours la vérité, qui l'entrevoyoit, & pensoit à entrer dans le sein de l'Eglise Catholique, ne prêcha jamais sur les matieres controversées ; c'étoit ordinairement sur la morale ; s'il parloit quelquefois des dogmes, c'étoit de ceux qui sont également admis par les Protestans & par les Catholiques. Il peut se rendre ce consolant témoignage, qu'étant Ministre de l'erreur, il ne l'a jamais enseignée. Ayant eu occasion de montrer un de ses discours sur la satisfaction pour nos péchés, à un Ministre, celui-ci voulut qu'il en retranchât une phrase comme exprimant le dogme Catholique.

M. Alegre étoit autant chéri qu'estimé à Montaran ; les anciens lui en donnerent une preuve non équivoque. Après une exhortation qu'il eut occasion de faire dans une circonstance frappante, ils s'assemblerent, & arrêterent d'une voix unanime ; qu'ils ne recevroient jamais à Montaran d'autre Ministre que lui. Ils ne soupçonnoient pas ce qui se passoit dans son ame. Il étoit Catholique dans le fond du cœur, & la résolution étoit prise, que s'il lui sur-

venoit une maladie dangereuse, il feroit appeller le Curé de la Paroisse, & prononceroit son abjuration, voulant mourir dans le sein de l'Eglise Romaine, quelques représentations que pussent lui faire ses amis, son frere & tous les Ministres Protestans. S'il tâchoit de se corriger de ses moindres défauts, & de vivre d'une maniere conforme à l'Evangile, c'étoit afin de ne mettre aucun obstacle au don précieux de la Foi, & d'obtenir les graces dont il avoit besoin pour surmonter les grandes difficultés qui s'opposoient à l'exécution de son dessein. Il fut souvent tenté de différer sa conversion jusqu'à la mort, pensant qu'il lui falloit renoncer à un poste qui fournissoit à peu de chose près son entretien, ainsi qu'à l'espérance d'en avoir bientôt un autre plus honorable & plus lucratif; qu'il ne pouvoit se convertir sans s'attirer l'indignation de ses amis, & des Ministres de sa secte, sans affliger très-sensiblement un frere qu'il aimoit, & encore plus une mere, dont il étoit tendrement aimé.

A ces réflexions que lui suggéroient la chair & le sang, il en opposoit d'autres qui lui étoient inspirées par la raison & la Religion. Suis-je assuré, se disoit-il à lui-même, de pouvoir faire à la mort ce que je voudrois remettre à ce dernier moment? Quand je pourrois le faire, qui m'a dit que je le ferai? en aurai-je le temps? en aurai-je la grace? Si j'aime quelqu'un plus que Dieu, fût-ce ma mere, je ne suis pas digne de Dieu; à quels châtimens ne dois-

je donc pas m'attendre ? Si je suis sage , mes intérêts temporels me feront-ils sacrifier un bonheur éternel ?

Heureux , si tous ceux qui sont nés dans le sein de l'erreur , faisoient souvent de telles réflexions ! Le respect humain n'en arrêteroit pas un si grand nombre qui voyant la lumière , & n'osant pas embrasser la vérité , sont déchirés continuellement par les plus cruels remords , & finissent par mourir dans l'hérésie.

La Paroisse de Montaran avoit pour Vicaire un homme plein de science & de piété. M. Alegre le connoissoit de réputation. D'après ce qu'il en avoit entendu dire , il jugea qu'il pourroit prendre de lui les éclaircissémens qu'il désiroit ; il ne se trompoit pas ; il le vit , & dès la première conférence qu'il eut avec lui , il en fut très-satisfait. Celui-ci développa ce qu'enseigne l'Eglise Catholique sur les principaux dogmes , ne donnant pour vérité de foi que ce qu'elle a décidé : il ne tarda pas à être convaincu que *l'Exposition de la Doctrine Catholique* , composée par M. Bossuet , contenoit la pure Doctrine de l'Eglise. Dès-lors le Vicaire de Montaran & M. Alegre contractèrent une amitié fondée sur la plus parfaite estime qu'ils avoient l'un pour l'autre. Elle s'entretint par de fréquentes Lettres qu'ils s'écrivoient pour ne point donner d'ombrage par des visites trop fréquentes ; & voici quel fut le résultat de leur correspondance. Il fut conclu que M. Alegre , bien résolu de faire tous les sacrifices

que Dieu demandoit de lui , & sur-tout de vaincre la tendresse naturelle qui lui faisoit craindre de déplaire à sa mere , (ce qui lui coûtoit le plus) , se retireroit au Séminaire de Saint-Charles , à Avignon , après néanmoins qu'il auroit passé à Nîmes , pour faire part aux Supérieurs Ecclésiastiques , de son projet ; il convenoit qu'il en agit ainsi , parce qu'il étoit né dans ce Diocèse. Il ne tarda pas à se rendre ; & personne ne pouvoit soupçonner le motif qui l'y conduisoit ; la circonstance étoit favorable pour le voyager , & sembloit même l'exiger. On étoit aux approches du Synode que les Protestans devoient tenir en cette Ville ; & le Proposant devoit être confirmé dans le poste où il étoit en si grande considération.

Arrivé à Nîmes , il s'empressa de voir M. Clémenceau , Vicaire-Général & Curé de S. Castor ; charmé de l'accueil gracieux qu'il en reçut , il lui ouvrit son cœur , & le quitta plus affermi que jamais dans la résolution de partir incessamment pour Avignon. M. Clémenceau lui-même fit arrêter une voiture , & lui donna un Prêtre pour l'accompagner jusqu'au Séminaire de Saint-Charles. Sa générosité le porta à se charger , par une Lettre particuliere , des frais du voyage.

Ce fut le 3 Mai 1788 que M. Alegre arriva à Avignon , & entra au Séminaire. Dès la premiere entrevue avec le Supérieur & les Directeurs , il témoigna son dessein. C'étoit , disoit-il , de chercher la vérité ;

ajoutant que, s'il la trouvoit dans l'Eglise Catholique, il l'embrasseroit avec ardeur, mais aussi qu'il n'y vouloit entrer qu'à cette condition. Ce début annonçoit la droiture de son ame, & prévint tous les esprits en sa faveur. On ne différa pas de lui procurer les moyens de s'instruire à fond, comme il le désiroit. On lui mit entre les mains les ouvrages polémiques de Bossuet, la Perpétuité de la Foi, les Controverses de Bellarmin, diverses Apologies des Protestans convertis, & entr'autres celle de François Vernet, le Traité de l'Eucharistie par Pélisson, &c. Il désira lire dans les sources les passages des Peres qui établissent la conformité de la Doctrine de l'Eglise Catholique avec celle des premiers siècles, & on lui fournit aussi-tôt les ouvrages des premiers Docteurs de l'Eglise. Pour ne pas l'engager dans un long travail, on eut soin de lui indiquer les endroits où il devoit trouver le plus de lumière sur les points de foi que rejettent les Protestans; sans lui dissimuler toutefois les difficultés qu'avoue la saine critique sur l'authenticité de certains ouvrages. On lui fit voir combien sont frivoles, ou avec combien de mauvaise foi ont été imaginées celles qui ne doivent leur origine qu'à la nécessité où ont été les Sectaires d'éluder ce qu'ils ne pouvoient détruire, comme lorsqu'ils s'efforcent de montrer que les Catéchèses Mystagogiques de S. Cyrille de Jérusalem, où le dogme de la présence réelle est si clairement développé, ne sont pas authentiques.

M. Alegre propofa dans différentes Conférences toutes les objections qu'il connoiffoit, & s'expliqua fur tout ce qui avoit été le fondement de la croyance dont il avoit jufques-là fait profeflion avec tous ceux de la Secte. Il trouva, d'une part, tant d'incohérence dans les principes du Calvinifme; de l'autre, tant d'accord & de folidité dans ceux des Catholiques, qu'il ne foupira plus qu'après le moment où il feroit fon abjuration. La Fête de S. Pierre lui parut le jour le plus propre à cette démarche. Ce fut donc ce jour qu'il choifit. Après s'y être préparé par les larmes de la Pénitence, il la fit dans la Chapelle du Séminaire, fans beaucoup d'appareil, de peur d'irriter davantage des efprits qui n'étoient déjà que trop indisposés contre lui.

Je ne dois pas omettre que peu de temps après fon entrée au Séminaire, & lorsqu'on lui faifoit des Conférences particulières pour l'inſtruire, il reçut une viſite de la part d'un de ſes anciens condifciples, Protestant comme lui, dont la profefſion eſt celle d'Avocat. Peut-être ceux de ſon parti l'avoient-ils chargé de faire auprès de lui une tentative pour le faire révenir ſur ſes pas. Quoi qu'il en ſoit, il fut bientôt queſtion de ce qu'enſeignoit l'Eglife Catholique. Il lui objecta; entr'autres chofes, contre la préſence réelle, que ce Myſtere ſeroit indigne de Dieu. Mais, lui répondit M. Alegre, eſt-il plus indigne de Dieu que celui de l'Incarnation, où le Fils de Dieu, ſelon l'exprefſion de l'Apôtre, s'eſt

anéanti ? S'il n'a pas été indigne de J. C. de mourir sur une croix entre deux criminels , pourquoi seroit-il indigne de lui d'être réellement dans l'Eucharistie. Ho ! si vous croyez ces Mysteres , répartit l'Avocat , vous pouvez ajouter foi à celui de l'Eucharistie. Nouvelle preuve de ce qu'on a déjà fait remarquer , qu'un grand nombre de Protestans ne sont pas réellement Protestans , mais Sociniens ou Déistes : voilà où conduisent les principes du Protestantisme.

Les Sectaires qui sont dans le Diocèse de Nîmes & dans celui d'Uzès , apprirent bientôt que le Proposant de Montaran étoit au Séminaire d'Avignon ; que son dessein étoit de se faire Catholique , & qu'il feroit incessamment profession d'être enfant de l'Eglise Romaine. Vous jugez combien cette nouvelle les étonna ; elle leur causa un chagrin proportionné à l'estime qu'ils avoient pour lui , & aux grandes espérances qu'ils en avoient conçues. Tandis qu'ils s'entretenoient de sa conversion , & en marquoient leurs grandes inquiétudes , il reçut une Lettre de sa mere & de celui de ses freres qui étudioient encore à Lausanne.

Cette mere respectable ne dissimuloit pas sa douleur ; on n'en doit pas être surpris ; mais ce qui dut être bien consolant pour son fils , c'est qu'elle rendoit justice à la pureté de ses motifs : elle supposoit , ce qui étoit vrai , que c'étoit pour mener une vie plus austere qu'il embrassoit la Religion Catholique. Elle avouoit , comme tout le monde en convient , qu'il y a plus d'auf-

térité dans l'Eglise Romaine que chez les Protestans ; mais elle disoit qu'il falloit moins attribuer cette différence aux principes des derniers qu'à ceux qui les professoient. Elle se trompoit : car dans quel affreux relâchement ne conduit pas le dogme de l'inutilité des bonnes œuvres & de l'admissibilité de la justice ? La réforme qu'ont fait les Chefs des Protestans dans la morale du Christianisme , s'est bornée à retrancher ce qui étoit le plus capable de mettre un frein aux passions.

» L'Evangile (disoit-elle dans sa Lettre à son fils) n'ordonne pas des jeûnes , mais il les autorise. J. C. a annoncé qu'après la mort de l'époux , les enfans de l'époux jeûneroient , le jeûne du Carême ne remonte-t-il pas jusqu'aux temps apostoliques ? & si les Puissances Protestantes ordonnent de temps en temps des jeûnes pour obtenir le secours de Dieu , pourquoi l'Eglise Catholique n'auroit-elle pas ce pouvoir ? « Elle terminoit sa Lettre en disant , qu'elle se consolait de ce que son fils étoit toujours le Disciple de J. C. & de ce que le reconnoissant pour son Médiateur , il étoit toujours dans la voie du salut.

Il seroit à souhaiter que les Protestans eussent tous des sentimens & un langage aussi modérés ! Ils seroient plus susceptibles des impressions de la lumière , & ne seroient pas fort éloignés du Royaume des Cieux. Heureux si le fils obtenoit du Seigneur le don d'éclairer la mere , & si elle profitoit de son exemple ! c'est son désir ,

& l'objet des vœux qu'il offre sans cesse au Seigneur pour celle qui lui a donné le jour.

Les Lettres de son jeune frere n'annonçoient pas la même modération. C'étoit un amas de difficultés frivoles, ou d'imputations calomnieuses contre les usages de l'Eglise. M. Alegre répondit avec autant de charité que de justesse par une fidelle exposition de la Doctrine Catholique.

“ Je ne reconnois avec tous les Catho-
” liques, (lui disoit-il,) aucune vertu
” dans les Images : tout le culte que nous
” leur rendons, se rapporte aux originaux
” qu'elles représentent.

” Il est faux que nous adorions les An-
” ges & les Saints : c'est à Dieu seul qu'est
” dû le culte suprême ; c'est à lui seul que
” nous le rendons. Le culte que nous
” croyons devoir aux Anges & aux Saints,
” consiste à les honorer comme des amis
” de Dieu, qu'il a faits participans de sa
” gloire ; à les prier dans le même esprit
” que Saint Paul se recommandoit aux
” prieres des fideles. Quoique nous les in-
” voquions, nous ne reconnoissons que
” J. C. comme notre médiateur propre-
” ment dit. Si les Anges & les Saints peu-
” vent intercéder utilement pour nous,
” c'est par ses mérites qu'ils nous obtien-
” nent des graces. Ils ne sont pas par-tout
” comme Dieu ; l'immensité est une per-
” fection qui ne convient qu'à un être in-
” fini. Cependant nos prieres peuvent par-
” venir jusqu'à eux ; ils peuvent connoître

ce que nous leur demandons ; ils le con-
noissent dans l'essence divine , ou par
des révélations telles que celles dont
Dieu favorisoit les Patriarches.

Vous avez tort de blâmer l'usage que
nous faisons du signe de la Croix , (ajou-
toit-il ; cet usage est presqu'aussi ancien
que le Christianisme. Du temps de Terrul-
lien , les Chrétiens se munissoient de ce
signe sacré , bien plus fréquemment que
les Catholiques de nos jours. Il est très-
propre à nous rappeler les augustes Mys-
teres de la Trinité & de la Rédemption
que nous nous proposons par-là d'honorer.

La priere des morts que vous condam-
nez , n'a-t-elle pas été la pratique de
tous les siècles ? N'est-elle pas conforme
à la doctrine des Peres ? On sait que
Ste. Monique se recommanda aux prieres
de Saint-Augustin son fils , lorsqu'il of-
frioit le sacrifice. Du temps même des
Macchabées , ne regardoit-on pas cette
priere comme salutaire aux morts ? Quant
aux reliques des Saints , pour lesquelles
vous ne montrez que du mépris , il est
bien étonnant que des Protestans in-
truits donnent la préférence aux blas-
phêmes de Vigilance sur les réponses de
Saint Jérôme , qui sont si solides : mais
remarquez en quel temps Vigilance fut
condamné par toute l'Eglise ; ce fut au
cinquieme-siècle , temps où l'Eglise , selon
les Protestans , n'avoit pas encore besoin
de réforme.

Telles furent les réponses que M. Alegre

donna aux objections de son frere. Comme il désiroit déjà d'être Ministre de la vérité dans l'Eglise Catholique , quoiqu'il ne fût encore que Néophite , il n'oublia pas de traiter plus au long la question de la voie que Dieu a établie pour instruire les hommes , & du Juge des controverses ; question d'une souveraine importance , puisqu'elle seule décide toutes les autres. M. Alegre l'avoit étudiée à fond : il démonstroît à son frere que le Juge des différends sur la Foi ne pouvoit être l'Ecriture-Sainte ; que l'Ecriture-Sainte avoit besoin d'être expliquée , qu'elle ne pouvoit pas l'être par l'interprétation particuliere de chaque fidele , qu'il falloit nécessairement un interprète infallible , & que cet interprète étoit incontestablement le Corps des premiers Pasteurs, successeurs des Apôtres.

« Dieu veut (disoit-il) que chacun par-
» vienne à la connoissance de la vérité ;
» chacun peut donc y parvenir ; or , pour
» y parvenir , il faut que Dieu ait donné
» un moyen qui soit à la portée de tous.
» Ce moyen , selon les Protestans , est
» l'examen que fera chaque particulier des
» paroles de l'Ecriture ; mais cette voie
» n'est-elle pas impossible ? La plupart des
» hommes ne sont-ils pas incapables par eux-
» mêmes de connoître la canonicité des
» Livres Divins , leur intégrité , l'authen-
» ticité des Versions , le sens de tant de
» différens textes ? D'ailleurs cette voie
» n'ouvre-t-elle pas la porte à toutes les
» erreurs ? n'est-elle pas pour tous les hé-

» rétiques un retranchement où l'on ne
» pourra les forcer ? ne perpétue-t-elle pas
» les disputes ? La raison seule enseigne
» donc que la sagesse de Dieu a dû insti-
» tuer un autre moyen de les terminer ;
» quel est-il ? l'autorité de l'Eglise ; point
» d'autre voie de découvrir la vérité ; elle
» est facile ; elle est à la portée de tous
» sans nulle exception ; elle est conforme
» à l'ordre de la Providence , & aux pen-
» chans qu'ont les hommes de se laisser
» conduire en matiere de Religion ; elle
» est très-propre à terminer toutes les con-
» troverses , témoin l'expérience de tous
» les siècles. Combien s'est-il élevé d'héré-
» sies & d'erreurs depuis le temps des Apô-
» tres ! toutes ont été condamnées , assou-
» pies par l'autorité des premiers Pasteurs ,
» comme on le voit par l'histoire des Con-
» ciles. En écoutant le Corps des Pas-
» teurs , on ne risque rien. J. C. a pro-
» mis à ses Apôtres , & en leur personne
» à leurs successeurs , d'être avec eux jus-
» qu'à la consommation des siècles lors-
» qu'ils enseigneroient. J. C. qui est la
» vérité même , assure que les portes de
» l'Enfer , c'est-à-dire l'erreur , ne prévau-
» dront jamais contre l'Eglise. Il nous dé-
» clare que quiconque ne se soumettra pas
» au jugement de l'Eglise , sera traité com-
» me un Payen & un Publicain. S. Paul
» dit que l'Eglise est la base & la colonne
» de la vérité ; que J. C. lui a donné des
» Pasteurs pour fixer par leurs enseigne-
» mens ce qu'on doit croire , & empêcher

» les Fideles de se laisser emporter à tout
» vent de Doctrine. »

Tels sont les principes qui ont déterminé M. Alegre à entrer dans le sein de l'Eglise Catholique. Le Clergé de France , instruit de sa démarche , sur l'exposé de M. l'Evêque de Nîmes , Membre de l'Assemblée tenue en 1788 , a bien voulu , en lui fournissant des secours temporels , lui témoigner son zèle à seconder l'exécution généreuse du dessein qu'il a formé de tout quitter pour servir l'Eglise , si on le jugeoit appelé au Sacerdoce. Il lui a assigné la somme de 1200 livres pour deux années , se réservant de délibérer en 1790 sur ce qu'il y auroit à déterminer pour l'avenir.

On a eu la précaution de lui laisser ignorer cette grace jusqu'après son abjuration ; mais quand il en auroit été instruit , elle n'auroit influé en rien sur son changement , comme elle n'entrera pour rien dans le choix de son état. Il désire bien , à la vérité , pouvoir consacrer ses talens & ses forces au service de l'Eglise , soit pour lui témoigner sa reconnoissance , soit pour réparer le mal qu'il a fait , tant qu'il a été un de ses enfans rebelles ; mais ses vues sont trop pures , & l'idée qu'il se forme du Sacerdoce est trop grande , pour ne se pas laisser conduire uniquement à l'esprit de Dieu , en suivant avec la plus parfaite docilité les avis de son Directeur.

Lorsque M. Alegre vint au Séminaire , on appréhendoit qu'il ne pût en soutenir les exercices ; & cette crainte étoit fondée.

Son tempérament, naturellement délicat, se trouvoit affoibli par une trop grande application à l'étude, par une vie fort sédentaire, & par les vives inquiétudes qu'il éprouvoit depuis long-temps, ne pouvant penser, sans des grandes agitations & sans se faire des violences continuelles, aux pénibles sacrifices qu'il auroit à faire en changeant de Religion. Ce qui augmentoit cette crainte, étoit une sensibilité dans les organes qui le faisoit souffrir en mille occasions différentes, jointe à la difficulté qu'il croyoit trouver à se lier avec les jeunes gens, & à se prêter aux amusemens qui leur sont nécessaires. Quoiqu'il n'eût que vingt-quatre ans, il lui sembloit qu'il ne pourroit se trouver à son aise qu'avec des personnes d'un sens bien raffiné, & dans la compagnie desquelles il pût profiter. Il prioit Dieu avec ardeur de venir à son secours, en lui faisant goûter le séjour d'une Maison où il devoit trouver toutes les lumières qu'il cherchoit, & avoir sous les yeux toutes sortes de bons exemples.

Le Seigneur l'exauça. Dès que l'année classique eut commencé, on le vit tout différent de ce qu'il étoit auparavant, & personne aujourd'hui ne se plaît davantage au Séminaire. Il suit tous les exercices sans qu'il lui en coûte. Sa vertu fait lui faire surmonter admirablement la répugnance qu'il y a éprouvée durant les premiers jours. Il a renoncé à tout ménagement, se conformant pour l'heure du lever, pour la qualité des alimens, pour le genre des ré-

créations , à tout le reste de la Communauté. Il se fait un plaisir comme un devoir d'être toujours avec ses condisciples. Jamais son esprit n'a paru plus libre , & il se regarde comme un homme dégagé des plus lourdes entraves. Tout le monde admire la douceur de son caractère , & la gaieté dont il fait assaisonner ses entretiens. Il aime à converser sur-tout avec ceux de ses Confreres du Séminaire en qui il trouve le plus de piété & de droiture d'esprit ; honnête , prévenant , & plein de complaisance pour tous , il n'en est pas un seul dont il n'ait su gagner le cœur , & dont il ne soit aussi respecté qu'il en est aimé. Le goût qu'il a pris à son nouveau genre de vie , l'étonne lui-même : c'est pour lui un sujet continuel de reconnoissance envers Dieu ; un changement si sensible & si inespéré , ne pouvant être qu'un don particulier du Maître des cœurs.

Plein de respect & d'estime pour ses Supérieurs , qu'il considère comme lui tenant la place de Dieu , il n'est pas possible de leur montrer ni plus de docilité ni plus de confiance.

Il étudie la Théologie avec autant de goût que d'émulation , & ses progrès répondent à l'excellence de son esprit. Notre manière de l'enseigner lui paroît beaucoup plus méthodique & plus claire que celle qui se pratique à Lausanne. Elle mène plus facilement , dit-il , & plus sûrement à la conviction. Loin de nous reprocher , comme font avec si peu de justice les Protestans,

de négliger l'étude de l'Ecriture-Sainte , il avoue que souvent on en apprend ici plus dans un jour , qu'on n'en fait au bout d'un mois dans l'Ecole où il a étudié.

D'après ce qu'il a entendu sur le Règlement du Séminaire , il en regarde tous les points comme l'expression de la volonté de Dieu ; aussi l'observe-t-il avec la plus grande exactitude , & en particulier comme en public.

La piété de M. Alegre est tendre & affectueuse , mais solide. Ses délices sont d'assister au saint Sacrifice de la Messe. C'est alors sur-tout qu'on le voit tout rempli de la plus vive foi , & de la plus profonde Religion. Jamais il ne l'entend sans gémir amèrement sur le malheur qu'il a eu de méconnoître si long-temps ce grand mystère de l'amour de Jesus pour les hommes. Tous les huit jours il recourt au Sacrement de Pénitence ; & qu'il y trouve de consolations , ainsi que dans la sainte Communion qu'il reçoit aussi toutes les semaines !

Chaque jour il remercie le Seigneur de lui avoir fait connoître la vérité , & le bénit de lui avoir donné la force de rompre les chaînes qui l'attachoient à sa Secte.

Il désiroit ardemment d'être fortifié par la Confirmation. M. l'Archevêque d'Avignon , qui l'honore de ses bontés , vient de la lui conférer. Il n'a pas reçu en vain cette nouvelle grace : tous les jours on le voit croître en ferveur ; & comme il s'attend à bien des combats de la part de ses ennemis visibles & invisibles , il demande sans cesse

à Dieu la grace de leur résister en vrai Soldat de J. C.

Il recommande souvent aux prieres des ames à qui la piété donne du pouvoir auprès de Dieu , tous les Protestans , mais sur-tout sa tendre mere & ses freres. Unifions-nous à lui pour obtenir du Seigneur leur conversion.

Demandons pour lui-même le don de la persévérance , avec celui d'éclairer dans son temps ceux à qui il tâchera d'aller présenter le flambeau de la Foi , pour leur procurer le bonheur dont il jouit maintenant , en les ramenant au sein de l'Eglise toujours impatiente de recevoir entre ses bras ceux qui l'ont abandonnée. *Aperiat Dominus oculos eorum , ut convertantur à tenebris ad lucem , & de potestate Satanæ ad Deum , ut accipiant remissionem peccatorum , & sortem inter Sanctos per fidem. (1)*

(1) Act. 26. 18.



L E T T R E
DE M. ALEGRE,
ADJOINT DU MINISTRE
DE MONTARAN,
A U M Ê M E.

M O N S I E U R ,

IL est bien temps que je vous témoigne ma reconnoissance, & que je réponde à votre excellente Lettre qui m'a singulièrement édifié. Le zele charitable qui l'a dictée, ce zele pour le salut des ames, que l'on ne trouve que chez les Catholiques, seroit seul capable de me faire aimer la Religion qui l'inspire. Mais je vois qu'elle ne s'en tient pas là, & qu'elle produit les changemens les plus étonnans. Il m'est impossible de vous rendre l'impression qu'a fait sur moi ce que vous nous dites de Monsieur Thayer : que sa conviction doit être forte ! que sa foi est vive, agissante, infatigable ! Je ne doute pas

qu'il ne soit appelé à de grandes choses. Sa conversion est trop merveilleuse, & les graces qu'il reçoit sont trop abondantes, pour que Dieu n'ait en vue que son salut : nouveau Saül, il verra ses missions couronnées du plus grand succès. Les conversions qu'il a déjà opérées sont des garants de celles qu'il opérera dans sa patrie avec le secours du Tout-Puissant.

Je dois faire ici cet aveu, que c'est l'histoire de sa conversion qui a accéléré la mienne. Je doutois depuis long-temps de la vérité de la Religion Protestante; je voyois les défauts du système de Calvin. Depuis quelques mois, sur-tout, je n'étois plus Protestant; mais je n'étois pas encore Catholique. Le doute, en matiere de Religion, est un état affreux pour une ame honnête & sensible à qui la Religion est un besoin. Je cherchois à me tirer de cet état d'incertitude; mais j'avois besoin d'être encouragé par l'exemple d'un homme dont la probité ne me fût pas suspecte, & dont l'autorité fût capable de m'entraîner; je trouvois tout cela dans M. Thayer. Après quelques jours de réflexions & de prières, je me rendis au Séminaire de Saint-Charles, où je suis depuis plus d'un mois occupé à méditer les grandes preuves de la Religion Catholique, & à bénir Dieu de la grace inestimable qu'il m'a faite. J'ai choisi le jour de la Fête de Saint Pierre, pour reconnoître dans ce grand Saint le Chef de l'Eglise, & faire abjuration de toutes mes erreurs passées.

Dès

Dès que j'aurai le bonheur d'être Membre de l'Eglise Catholique, croyez, Monsieur, que je ne manquerai pas d'adresser pour vous au Seigneur les prières les plus ferventes; c'est un bien juste retour de ma part. Que cette communion de prières me ravit! Comme je serai alors un peu plus libre, je prendrai la liberté de vous adresser une Lettre plus détaillée pour M. Thayer: si je pouvois en recevoir une de lui avant mon abjuration, je me croirois trop heureux: tâchez, Monsieur, de l'obtenir, je vous en prie: daignez aussi continuer vos bonnes prières en ma faveur.

J'ai l'honneur d'être, &c.

A Avignon, ce 15 Juin 1788.

*AUTRE LETTRE du même, à
M. Thayer.*

M O N S I E U R ,

Vous avez eu tant de part à ma conversion, que la reconnoissance m'engage à vous en apprendre en détail les circonstances. Je viens donc, pour m'acquitter de ce que je vous dois, vous inviter à bénir le Seigneur de l'heureux changement qu'il a opéré dans mon cœur. Souffrez que je me félicite du bonheur que j'ai de vous témoigner l'affection & le respect que j'ai pour

H

vous ; sentimens que m'ont inspirés l'histoire de votre conversion & les détails édifiants qu'une main charitable m'a communiqués sur votre compte. Pour vous , Monsieur , qu'anime un zèle si ardent pour la gloire de Dieu , avec quel plaisir n'apprendrez-vous pas que , tandis que vous recevez tant d'abjurations , la Relation de votre conversion est lue avec fruit en Province !

Je suis fils de Ministre , & j'ai été Proposant moi-même. Mon pere , mort depuis long-temps , me laissa fort jeune , avec deux freres dont je suis l'ainé , sous la conduite de notre mere , femme respectable , dont l'unique occupation fut dès-lors de veiller à notre éducation , & de nous donner de bonnes mœurs : elle vint s'établir avec nous à Nîmes , nous fit entrer au College de Messieurs les Doctrinaires. A peine j'eus fini mes premières études , que cette bonne mere consentant à s'expatrier , nous accompagna à Lausanne , où j'ai passé six années sous ses yeux. Je dois donc rendre grâces à Dieu d'avoir été élevé par une aussi bonne institutrice , dont la conduite édifiante & les bonnes leçons ont fait germer dans mon cœur la vertu & la piété , m'ont peu-à-peu corrigé de mes défauts , & ont ainsi préparé de loin ma conversion. La tendresse de ma digne mere étoit trop vigilante pour que je pusse tomber dans le libertinage des autres jeunes gens. Mais le démon , qui a plus d'un moyen pour nous perdre , m'inspira de lire , lorsque

J'étois en Philosophie, les ouvrages de quelques Incrédulés modernes : Auteurs dangereux, qui se cachent sous le masque de la probité & de la Religion même, pour saper plus sûrement les fondemens de la Foi : méprisables Auteurs, qu'il suffit de connoître, pour être à l'épreuve de leur fausse philosophie & leur séduisante éloquence : c'étoit à-peu-près ce que des gens de bien me disoient contre ces Auteurs. Hélas ! je prenois leur défense. Dieu fait le regret que j'en ai ! Cependant leurs mauvais principes diminuèrent insensiblement mes sentimens de Religion, & réduisirent mon Christianisme à bien peu de chose. Je trouvais alors fort commodes les principes des Protestans, selon lesquels chacun est juge de sa foi. Je me fis un système de Religion d'où les Mysteres furent bannis. Vainement m'auroit-on opposé l'autorité de l'Ecriture & des textes formels : j'en aurois aisément éludé la force en leur donnant un tour favorable à mes principes, à l'exemple, je ne dis pas des Sociniens, mais d'un grand nombre de Protestans qui rejettent l'éternité des peines, le Mystere de la Trinité, l'existence des démons, &c. quoique ces dogmes soient assez clairement énoncés dans les Livres Saints. En général on peut dire que les Protestans s'abusent par ce respect qu'ils prétendent avoir pour l'Ecriture qui n'est, dans le vrai, pour eux, qu'un fantôme de Juge auquel ils font dire tout ce qu'ils veulent, & dans les décisions duquel ils ne voyent que ce qu'ils croient.

Je persistai pendant plus d'un an dans cette espece d'incrédulité assez générale parmi les Protestans. Il est vrai qu'elle n'étoit pas absolument décidée chez moi. Je doutois, je craignois de me tromper : je demandois souvent à Dieu qu'il me fit connoître la vérité. Il eut pitié de mon état ; une longue maladie qui suspendit mes études, me donna le temps de m'occuper de la Religion : j'étois bien loin encore d'en croire les Mysteres : Dieu changea mon cœur d'une maniere extraordinaire. Un soir, après avoir eu avec une personne, qu'il seroit inutile de nommer, une longue conversation sur le Socinianisme, j'allai me coucher : le lendemain, je trouvai ma façon de penser toute différente ; je ne me ressentis plus de répugnance à croire les dogmes que j'avois rejettés jusqu'alors.

Dieu ne laisse rien d'imparfait ; ce qu'il a commencé, il l'acheve. C'est ce qu'il a fait à mon égard : en cessant d'être Socinien, je commençai à douter de la vérité du Calvinisme : le titre de Calviniste me choquoit : car outre qu'il attestoit la nouveauté de notre créance, je ne voulois pas me dire le disciple d'un homme. D'ailleurs, disois-je en moi-même, je ne vois pas pourquoi l'on ne pourroit pas mettre Luther, Calvin & leurs Sectateurs au nombre des hérétiques : comme eux, Luther, le Chef des Réformés, a soutenu des opinions opposées aux opinions reçues ; comme eux, il a fait un choix entre les dogmes reçus, a retenu ceux qui lui ont

plû , & a rejeté les autres : comme eux , il s'est séparé de l'Eglise dans laquelle il avoit été élevé , sans se joindre à une autre : comme eux , il a été anathématisé par l'Eglise assemblée : comme eux , il a protesté contre le Concile qui l'a condamné. La lecture des ouvrages de Nicole contre les Protestans , me fit faire de nouvelles réflexions. Dès-lors il ne me fut plus possible de douter qu'ils ne fussent coupables de schisme. Pour se laver de ce reproche , les Protestans disent qu'à la vérité ils se sont séparés de l'Eglise Romaine , mais que l'Eglise Romaine n'est point la vraie Eglise. On leur demande où étoit donc la vraie Eglise avant Luther & Calvin ? Ils sont forcés de dire qu'elle étoit invisible. On le presse par cet argument auquel il est difficile de répondre : La vraie Eglise doit toujours subsister , suivant les promesses de son Fondateur : elle ne peut subsister sans une profession publique de foi , puisque c'est le devoir des fideles de confesser Jesus-Christ devant les hommes : donc la vraie Eglise doit toujours être visible.

Au reste , Nicole n'étoit pas le seul qui me rendoit la réforme suspecte. Les écrits polémiques des Protestans , ceux en particulier de Jurieu , produisoient sur moi cet effet. Vous connoissez , Monsieur , le fanatisme de ce Ministre , & ses inconséquences qui sautent aux yeux ; mais pour ne parler que du plus fameux de ses ouvrages , quelle idée pouvois-je avoir d'un système qui ne fait entrer la société des Protestans

dans l'Eglise de Jesus-Christ, qu'en ouvrant la porte de cette Sainte Eglise aux Sectes les plus opposées par leur créance & leur confession de foi ?

Cependant on me fit faire les études relatives au Ministère. Pendant le peu de temps que je consacrai à cet objet, j'aurois pu perdre de vue mes difficultés & mes doutes, si je n'avois eu occasion de remarquer la cohérence qui se trouve dans les principes de la Religion Catholique : je la fis observer à un de mes amis. Ne seroit-ce pas-là, lui dis-je, une preuve de la vérité & de la divinité de cette Religion ? Non, me répondit-il ; mais plutôt de son ancienneté. Cette réponse, dans le sens que je la pris, n'étoit pas capable de diminuer le respect que j'avois pour l'Eglise Romaine. Je puis dire qu'alors même j'étois Catholique, puisque si une maladie dangereuse m'eût fait voir la mort de près, je n'aurois pas hésité à demander un Prêtre, & j'aurois volontiers passé par-dessus quelques difficultés qu'il me restoit encore à résoudre. Ce fut dans ces dispositions que je quittai Lausanne pour retourner en France, charmé de venir dans un pays où la Religion Catholique étoit établie, & où je pouvois promptement trouver des secours spirituels, si la mort venoit à me surprendre. Cependant, pour ne pas faire une démarche imprudente, je me remis, sur de nouveaux frais, à chercher la vérité. Je lus d'abord une partie de l'Histoire des Variations des Protestans, par M. Bossuet ; ouvrage si

propre à me faire sentir la justesse d'une réflexion que l'Auteur met à la tête de sa Préface : " Si les Protestans, dit-il, savent à fond comment s'est formée leur Religion, avec combien de variations & avec quelle inconstance leurs professions de foi ont été dressées ; comment ils se sont séparés premièrement de nous, & puis entr'eux.... Cette réforme dont ils se vantent, ne les contenteroit gueres ; & pour dire franchement ce que j'en pense, elle ne leur inspireroit que du mépris ". Et quel autre sentiment en effet peut-on avoir pour la réforme, quand on lit dans l'Histoire les emportemens de son Auteur, ces propos indécens dans lesquels il fait intervenir, tantôt d'une manière ridicule le nom du diable, tantôt d'une manière impie le nom adorable du Sauveur. D'ailleurs les changemens successifs qu'a subi la doctrine des Protestans, & les divisions continuelles qu'il y a eu entr'eux depuis leur schisme, devroient, ce me semble, leur prouver invinciblement, d'un côté, que la vérité n'est pas chez eux, puisque la vérité est une, & de l'autre, la nécessité d'un Tribunal infallible, qui termine les disputes & entretienne l'unité, la paix & la charité.

Quelques progrès que j'eusse déjà faits dans la recherche de la vérité, je ne me déclarai point alors pour elle, parce qu'il me restoit encore plusieurs doutes à éclaircir ; ainsi après avoir été pendant un an Proposant à Saint-Laurent dans le Diocèse

de Nîmes , je fus placé , sous le même titre , à Montaran près d'Uzès. Ce fut la Providence elle-même qui me conduisit dans cette Paroisse , dont le respectable Vicaire devoit , par sa conduite édifiante & ses bonnes prieres , avancer l'ouvrage de ma conversion. Il n'étoit pas possible que je ne fusse pas touché de la régularité de ce saint Prêtre , de son désintéressement , de son amour pour les pauvres , & que je n'aimasse toujours davantage une Religion qui lui inspiroit tant de zele & de ferveur. J'eus avec lui , sous certains prétextes , une longue conversation , dans laquelle distinguant soigneusement les articles de foi , des opinions , il m'exposa avec clarté la doctrine de l'Eglise Catholique , & me présenta plusieurs motifs de crédibilité en sa faveur. Les difficultés que je ne pus lui proposer alors , & la solution de ces difficultés , furent le sujet d'une correspondance par lettres , que nous eûmes quelque temps après notre entrevue. Le culte des Saints étoit ce qui me faisoit le plus de peine , parce que je le croyois contraire à l'Ecriture , qui ne nous défend pourtant nulle part d'honorer les Serviteurs de Dieu , & d'avoir recours à leurs prieres. L'invocation de la Sainte Vierge , en particulier , me paroissoit condamnée par la réponse de Jesus à Marie , qui lui demandoit un miracle aux noces de Cana : *Femme , qu'y a-t-il entre vous & moi ?* Tandis que j'aurois dû observer que , quelque dure que paroisse la réponse du Sauveur à sa Mere , il ne laisse

pas d'accueillir sa demande & de l'exaucer, puisqu'il accorde à son intercession un miracle d'autant plus grand, qu'il dérangeoit en quelque sorte l'ordre de la Providence, le temps de manifester sa gloire n'étant pas encore venu.

Pour la présence de Notre-Seigneur dans l'Eucharistie, j'étois assez disposé à la croire, quand je lisois sans préjugés l'institution de cet auguste Sacrement. J'ai vu depuis les preuves multipliées de ce dogme; mais dès-lors même les propres principes des Calvinistes me le faisoient regarder comme très-compatible avec le Salut, puisqu'ils offrent leur Communion avec les Luthériens qui le croient, & dans la doctrine desquels ils conviennent unanimement qu'il n'y a point de venin. La présence réelle une fois admise, la manière dont les Catholiques l'entendent, & les conséquences qu'ils en tirent, ne devoient rien avoir de rebutant pour moi, & devoient au contraire me paroître très-justes & très-naturelles. Mais les préjugés de mon enfance me revenoient toujours dans l'esprit, & résistoient à tous les moyens d'instructions que j'employois. Persuadé que Dieu seul pouvoit me faire connoître la vérité, j'eus recours à la prière; je ne l'avois jamais négligée; j'en fis alors un usage particulier. Je ne cessai de demander au Père des lumières qu'il éclairât mon esprit.

Combien de fois, lui ai-je dit avec la plus grande ferveur : mon Dieu ! ouvrez les yeux de mon entendement, afin que je

voye les merveilles de votre Loi, afin que je sache dans quelle Religion je dois vivre & mourir. Pour ne mettre nul obstacle aux graces de Dieu, dont j'avois un si pressant besoin, je tâchai de me corriger des plus petits défauts : je m'imposai même des privations & des pénitences. Dieu fut touché de mes vœux & de mes bonnes dispositions. Deux semaines avant la fin de l'année que je devois passer à Montaran, lorsque j'étois indécis sur ce que je devois faire, ou, pour mieux dire, comme j'étois bien déterminé à prendre encore une année pour me décider, le saint Vicaire dont j'ai parlé, me fit passer la relation de la conversion d'un Ministre Protestant, opérée à Rome à l'occasion des miracles du pieux Labre. Quelle impression fit sur moi la lecture de ce petit ouvrage ! Je ne pouvois révoquer en doute la réalité des miracles, que M. Thayer avoit examinée avec toute l'incrédulité d'un Protestant. Il étoit entré dans la plus grande discussion des points controversés ; il ne s'étoit rendu qu'à l'évidence. Des miracles aussi bien appuyés, un exemple aussi frappant que le vôtre, voilà, Monsieur, ce qui acheva de me convertir. Je lus avec transport la prière qui se trouve dans votre Relation, & je l'adressai plusieurs fois à Dieu avec le plus vif désir d'être exaucé. Je m'occupai ensuite des moyens de me rendre à Avignon. Après avoir fait à Dieu le sacrifice pénible de ma famille & de mon état, & pris quelques arrangemens nécessaires, je vins me

jetter entre les bras de Monsieur le Supérieur du Séminaire de Saint-Charles, qui m'accueillit avec tous les témoignages d'amitié & de charité que l'on peut attendre d'un vrai Ministre de Jésus-Christ. Mon premier soin fut de proposer, soit à Monsieur le Supérieur, soit à Messieurs les Directeurs ses dignes confreres, toutes les difficultés que j'avois eues, & celles qui me restoient encore ; les réponses qu'on me fit ne me laisserent rien à désirer. Je méditai ensuite avec soin les preuves de la vérité de la Religion Catholique, & une forte conviction prit la place des doutes. Je ne soupirai plus qu'après le moment de mon abjuration, que je fis le jour de la Fête de Saint-Pierre mon patron. Que de graces n'ai-je pas reçues de Dieu depuis ce jour ! Il a daigné me recevoir quelquefois à sa table. A l'anxiété, à l'incertitude qui me désoloient, il a fait succéder dans mon cœur la tranquillité & la paix ; & la crainte de la mort & des jugemens de Dieu a fait place à la confiance & à la joie. Maintenant je ne désire rien par rapport à moi, si ce n'est que Dieu joigne à tant de graces qu'il m'a faites, celle d'une reconnoissance proportionnée à la grandeur de ses bienfaits. *Quia misericordia tua magna est super me : & eruisi animam meam ex inferno inferiori.*

Voilà, Monsieur, en peu de mots, l'Histoire de ma conversion. Je désire qu'elle puisse vous édifier. Qu'il me soit permis, après vous avoir renouvelé mes protestations d'estime & d'attachement, de vous

demander une grace. C'est que vous vous souveniez de moi dans vos prières, & que l'abondante moisson que Dieu vous prépare dans un pays éloigné, ne vous fasse pas oublier une ame dont la conversion est pour ainsi dire votre ouvrage. Si vous daignez m'écrire quelques mots d'édification, & m'apprendre les nouvelles merveilles que Dieu a opérées par votre moyen, croyez que je sentirai le prix de cette faveur. Je me ferai un devoir à l'avenir, si vous le voulez bien, de vous apprendre tout ce qui pourra m'arriver d'intéressant, sur tout si je prends l'état Ecclésiastique, & si j'ai ce nouveau trait de ressemblance avec une personne que je voudrois pouvoir imiter en tout.

J'ai l'honneur d'être, &c.

A Avignon, ce 20 Juillet 1788.



RELATION

D E

LA CONVERSION

D E

MADemoiselle PITT.





RELATION

DE

LA CONVERSION

DE

MADemoisELLE PITT.

LA Conversion de Mademoiselle Pitt, & son entrée en Religion, ne sont plus des événemens nouveaux ; mais les détails n'en sont point assez connus ; & tous les jours on les rend différemment. C'est le sort des faits qui passent de bouche en bouche, & qui ne sont point garantis par des témoignages hors de tout soupçon.

Pour ne pas laisser plus long-temps cette œuvre de la grace livrée à toutes les incertitudes, ou même à l'infidélité des narrations de vive voix, & aussi pour la répandre de plus en plus au profit des ames qui cherchent à s'édifier, on a cru ne pouvoir mieux faire que de recourir aux sources les moins suspectes d'invention ou d'embellissement ; & d'après le recueil le plus

exact, de mettre à l'impression tout ce qu'il offre de plus propre, soit à faire admirer le doigt de Dieu dans la Conversion d'une ame égarée, soit à satisfaire la piété des vrais enfans de l'Eglise, soit enfin à toucher & attirer ceux qui l'ont abandonnée pour se perdre dans les voies de l'erreur; car on ne peut lire attentivement l'Histoire de Mademoiselle Pitt, sans y reconnoître des traits bien marqués d'une Providence toute particuliere; traits capables de faire sur un esprit aveuglé les plus heureuses impressions. Souvent Dieu se sert, pour éclairer ceux qui ont perdu la foi, des livres composés par les Savans; mais combien qui sont plus frappés par les exemples que par les meilleurs ouvrages de controverse!

Comme c'est par un songe qu'il a plu à Dieu d'attirer à lui Mademoiselle Pitt, & qu'au seul mot de *songe*, les esprits trop précipités ou trop prévenus rejettent tout ce qu'il y a de plus certain, il a paru expédient de placer à la tête de cet écrit, quelques réflexions en forme de dissertation sur les songes & les visions qui ont des choses de Dieu pour objet.

1. *N'arrêtez point votre esprit aux visions, dit l'Esprit-Saint, à moins qu'elles ne soient venues du Très-Haut lui-même; car les songes ont jetté plusieurs dans l'égarement, & ils sont tombés, pour y avoir mis leur confiance* (1). Il

(1) *Nisi ab Altissimo fuerit emissâ visitatio, ne dederis cor tuum; multos enim in illis errare*

Il y a donc des songes & des apparitions qui ont Dieu pour auteur. Mais comme il y en a beaucoup plus qui viennent ou de quelques causes naturelles, ou de l'Esprit de mensonge, il est nécessaire d'avoir des principes & des regles pour faire le discernement des uns & des autres. *Gardez-vous bien*, dit S. Jean (1), *de croire à tout esprit ; mais sachez éprouver, si les esprits sont de Dieu.*

2. Pour éviter cependant la crédulité fanatique des illuminés & des enthousiastes, comme la stupide simplicité des ignorans, il ne faut pas tomber dans un autre écueil tout opposé, qui seroit de ne rien croire en faits de visions. de songes & d'apparitions. La Religion n'a pas besoin des mensonges & des inventions de l'esprit humain pour conserver l'empire qu'elle a sur les cœurs droits. Elle dédaigne, ou plutôt elle réprouve tout ce que la vérité désavoue, quelque apparence de bien & de sainteté qu'il présente ; mais elle est jalouse de conserver la possession des promesses qui lui ont été faites par son divin Instituteur. N'a-t-il pas annoncé par ses Prophetes, que dans les derniers temps, c'est-à-dire, dans l'âge du Christianisme, il répandroit son esprit sur toute chair ; que les fils & les filles de ceux à qui il adressoit la parole prophétiseroient ; que les jeunes gens auroient des visions, & les

fecerunt somnia, & exciderunt sperantes in illis.
Eccli. 34. V. 6 & 7.

(1) *Nolite omni spiritui credere ; sed probate spiritus, si ex Deo sint.* I. Joan.

vieillards des songes mystérieux ? (1.) C'est ainsi que s'exprime Saint Pierre, d'après le Prophète Joël, dans la première prédication qu'il fit aux Juifs. L'Écriture est pleine de traits de cette nature. Qui ne connoît pas, entre tous les autres, les songes d'Abimélech Roi de Gérare, de Jacob, de Joseph, de Laban, de Salomon, de Nabuchodonosor, de Mardochée, des Magies, de l'Époux de Marie, de l'Épouse de Pilate, du Prince des Apôtres & du Docteur des Nations ? Rejetter indistinctement toute vision, c'est donc contredire ouvertement la parole de Dieu, & donner un démenti à la vérité même ; c'est blasphémer contre la foi.

3. Sans attaquer la foi, dira-t-on, ne peut-on pas révoquer en doute les songes & les visions qui n'ont pas, comme celles qu'on lit dans les Livres Saints, le sceau de l'autorité divine, & qui n'ont pour garans que de simples témoignages particuliers ? Non, à moins qu'on ne veuille donner dans un Pyrrhonisme qui tient de l'égarement d'esprit, & qui ne peut manquer de conduire aux plus grands écarts. Quel est l'homme sensé, par exemple, qui osera mettre au nombre des fables les visions en si grand nombre que rapporte M. Fleury

(1) *Et erit in novissimis diebus, (dicit Dominus,) effundam de spiritu meo super omnem carnem, & prophetabunt filii vestri & filiae vestrae; & juvenes vestri visiones videbunt, & seniores vestri somnia somniant.* Act. 2. 17.

dans son Histoire Ecclésiastique ? comme celles d'Hermas (1), de Ste. Perpétue(2), de S. Cyprien (3), de Vétin (4), de Bernold, (5) &c.

4. Qui ne fait pas aussi, dira-t-on encore, qu'il n'y a rien de plus sujet à l'illusion que les songes rapportés par les personnes dont les infirmités, le tempérament, l'imagination, & le Sexe sur-tout, doivent faire suspecter tout ce qui leur est arrivé d'extraordinaire & de merveilleux ? Mais il faudra donc ne faire nul cas, ou au moins se défier beaucoup des visions attribuées à Ste. Brigitte, à Ste. Catherine de Sienne, à Ste. Thérèse, à Ste. Magdelaine de Pazzis, à Ste. Rose du Pérou, à la Bienheureuse Angele de Foligny, à la Bienheureuse Catherine de Ricci, &c. Cependant nous savons, dit Benoît XIV, qu'elles ont eu des visions surnaturelles & en grand nombre. *Scimus plures easque supernaturales visiones & apparitiones iis contigisse.* (6) Il ne s'agit donc, reprend le savant Pape, que d'examiner dans les visions & les apparitions attribuées aux servantes de Dieu, les caractères qui leur sont propres : examen à la vérité qui doit être plus sé-

(1) Tom. 1, n. 11.

(2) Tom. 2. n. 5.

(3) Ibid. n. 7.

(4) Tom. 10. n. 46.

(5) Tom. 11. n. 52.

(6) *De Serv. Dei Beatif. & Beatorum canonizatione*, Lib. 3. Cap. 51, n. 1.

vere encore & plus approfondi que pour celles qui sont attribuées à des hommes (1). Or, pour faire ce discernement, voici, d'après la doctrine de Gerson, dont il fait le plus bel éloge (2), la règle qu'il propose. *Avertissement intérieur, révélation, miracle, extase, contemplation, ravissement, & toute autre opération de ce genre qui est précédée, accompagnée & suivie de l'humilité, ne peut dès lors être suspecte d'illusion. On peut avec assurance la regarder comme venue de Dieu, ou d'un bon Ange (3).*

5. Benoît XIV, après avoir rapporté ce texte, ajoute qu'il faut considérer trois choses dans les visions des femmes ; la personne à qui elles sont arrivées ; la manière dont elles sont arrivées, & les effets qu'elles ont produits. *Car si la personne est vertueuse, si la vision qu'elle a eue ne présente rien qui éoigne de Dieu ; à plus forte raison, si dans cette vision tout tend à l'honneur de Dieu ; si après la vision & l'apparition on remarque dans cette personne les vertus chrétiennes, sur-tout l'humilité & l'obéissance ; si enfin, non-contente de persévérer dans les voies de la piété, on apperçoit en elle des progrès dans la*

(1) *Accuratior promoveatur indago, cum res est de visionibus & apparitionibus quæ feminis obtrigerunt. Ibid.*

(2) *Aurea est doctrina Gersonis in Trad. de discernendis veris visionibus à falsis Sign. 4. lb.*

(3) *Si humilitas præcedit, & comitetur & sequatur Signum habent quod à deo sunt, aut à bono Angelo ejus, nec falleris. Ibid.*

perfection ; il n'y a plus lieu de douter qu'il ne faille mettre ses visions ou ses apparitions au rang des opérations surnaturelles & divines. (1)
 Conclusion qu'il appuie de ce passage de S. Grégoire-le-Grand : Tout esprit rempli de l'esprit de Dieu , se fait connoître par des signes de la plus grande évidence , c'est - à - dire , par les vertus qu'il pratique , & sur-tout par l'humilité ; témoignage certain que Dieu habite ou agit en lui. (2)

6. Eclairé par des principes aussi lumineux , & guidé par des regles aussi sûres , quel est le critique judicieux qui osera prendre le songe de Mlle. Pitt pour le fruit d'une imagination exaltée , & n'y reconnoître pas des caractères de vérité , sur-tout quand aux regles qu'on vient d'exposer l'on joint celle que l'Esprit-Saint lui-même a dictée au Livre du Deutéronome , & selon laquelle les songes prophétiques auxquels il ne faut point

(1) *Si enim persona cui contigerunt virtutibus pradiata sit , nihil in visione aut apparitione sit quod à Deo avertat ; quin immo si omnia ad Dei cultum relata sint ; si post visiones aut apparitiones , humilitas , obedientia , cæteræque Christianæ virtutes non modò perseveraverint , sed ad sublimiorem gradum ascenderint in eâ personâ cui contigerunt visiones & apparitiones , de earum qualitate supernaturali & divinâ non erit ullo modo dubitandum. Ibid. n. 3.*

(2) *Mens quæ divino spiritu impletur , habet evidentissima signa sua , virtutes scilicet & humilitatem , quæ si utraque perfecta in unâ mente conveniunt , liquet quod de præsentia spiritus testimonium ferant , S. Greg. Dialog. Lib. 1. Cap. 10.*

ajouter foi, sont ceux qui ne se trouvent pas vérifiés par l'événement (1) ?

7. Si c'est porter trop loin la crédulité, que de regarder celui de Mlle. Pitt comme un songe envoyé de Dieu, à quoi pensoit donc M. Bossuet, lorsque faisant l'Eloge funebre d'Anne de Gonzague de Cleves, & rapportant plusieurs visions de cette Princesse, il n'hésitoit pas à les produire comme miraculeuses & venues du Ciel ? Les traits de ressemblance qui se trouvent entre ces deux illustres personnages, ont de quoi frapper & persuader tout esprit qui ne repousse pas la lumière. » La Princesse, dit » l'Evêque de Meaux, confesse qu'elle avoit » tellement perdu les lumieres de la Foi, » que lorsqu'on parloit sérieusement des » Mysteres de la Religion, elle avoit peine » à retenir ces ris dédaigneux qu'excitent » les personnes simples, lorsqu'on leur » voit croire des choses impossibles ; & pour- » suit-elle, *c'eût été pour moi le plus grand* » *de tous les miracles que de me faire croire ferme-* » *ment le Christianisme. . . .* Dans un songe » admirable, de ceux que Dieu même fait » venir du Ciel, par le ministère des An- » ges, dont les images sont si nettes & si » dé mêlées, où l'on voit je ne fais quoi » de céleste, elle crut ; c'est elle-même » qui le raconte ; écoutez, & prenez garde » sur-tout de ne pas écouter avec mépris » l'ordre des avertissemens divins, & la

(1) Deut. Cap. 18. v. 22.

conduite de la Grace ; elle crut , dis-je ,
que marchant seule dans une forêt , elle y
avoit rencontré un aveugle dans une petite
loge ; elle s'approche pour lui demander , s'il
étoit aveugle de naissance , ou s'il l'étoit de-
venu par quelque accident : il répondit qu'il
étoit aveugle - né. Vous ne savez donc pas ,
reprit-elle , ce que c'est que la lumière ,
qui est si belle & si agréable , & le Soleil qui
a tant d'éclat & de beauté ? Je n'ai , dit-il ,
jamais joui de ce bel objet , & je ne m'en
puis former aucune idée. Je ne laisse pas de
croire , continua-t-il , qu'il est d'une beauté
ravissante : l'aveugle parut alors changer de
voix & de visage ; & prenant un ton d'au-
torité , mon exemple , dit-il , vous doit appren-
dre , qu'il y a des choses très-excellentes &
très-admirables qui échappent à notre vue ,
& qui n'en sont ni moins vraies ni moins dé-
sirables , quoiqu'on ne les puisse ni comprendre
ni imaginer. . . . Mais par une soudaine
illumination , elle se sentit si éclairée , c'est
elle-même qui continue à vous parler ,
& tellement transportée de la joie d'avoir trouvé
ce qu'elle cherchoit depuis si long-temps , qu'elle
ne put s'empêcher d'embrasser l'aveugle , dont
le discours lui découvroit une plus belle lumière
que celle dont il étoit privé : & , dit-elle , il
se répandit dans mon cœur une joie si douce ,
& une foi si sensible , qu'il n'y a point de
paroles capables de l'exprimer. Vous atten-
dez , Chrétien , quel sera le réveil d'un
sommeil si doux & si merveilleux. Ecou-
tez & reconnoissez que ce songe est vrai-
ment divin. Elle s'éveilla là-dessus , dit-

” elle , & se trouva dans le même état où elle
” s’étoit vue dans cet admirable songe , c’est-à-
” dire , tellement changée , qu’elle avoit peine à
” le croire. Le miracle qu’elle attendoit ,
” est arrivé : elle croit , elle qui jugeoit
” la foi impossible : Dieu la change par
” une lumière soudaine , & un songe qui
” tient de l’extase. Tout suit en elle de la
” même force. Je me levai , poursuit-elle ,
” avec précipitation. Mes actions étoient mêlées
” d’une joie & d’une activité extraordinaire. Vous
” le voyez ; cette nouvelle vivacité qui
” animoit ses actions , se ressent encore
” dans ses paroles. Tout ce que je lisois sur la
” Religion me touchoit jusqu’à répandre des
” larmes. Je me trouvai à la messe dans un
” état bien différent de celui où j’avois accou-
” tumé d’être ; (car c’étoit de tous les Mys-
” teres celui qui lui paroissoit le plus in-
” croyable.) Mais alors , dit-elle , il me
” sembloit sentir la présence réelle de notre Sei-
” gneur , à-peu-près comme l’on sent les cho-
” ses visibles , & dont l’on ne peut douter. Il
” est bien croyable , disoit-elle , qu’un Dieu
” qui aime infiniment , en donne des preuves
” proportionnées à l’infinité de sa puissance ; &
” ce qui est propre à la toute-puissance d’un
” Dieu , passe de bien loin la capacité de notre
” raison. C’est , ajoute-elle , ce que je me dis
” à moi-même , quand les Démonstrations tâchent d’é-
” tonner ma foi ; & depuis qu’il a plu à Dieu
” de me mettre dans le cœur , remarquez ces
” belles paroles , que son amour est la cause
” de tout ce que nous croyons , cette réponse me
” persuade plus que tous les livres.

Il ne reste donc plus maintenant , pour procéder avec sagesse , qu'à rendre un compte fidele du songe de Mlle. Pitt , des motifs & des circonstances de sa conversion à la Foi Catholique ; enfin , de la maniere dont elle a vécu depuis son entrée au Noviciat , & dont elle vit depuis qu'elle a fait ses vœux ; car ce n'est que d'après la comparaison de sa personne , de sa conduite , de la nature de son songe , & de tout ce qui l'a suivi , avec les regles établies par Benoît XIV , qu'il est permis de porter un jugement raisonnable.

Mlle. Pitt , parente du célèbre Ministre d'Angleterre de ce nom , est née à Londres. Ayant perdu dès le bas âge son pere & sa mere , elle fut confiée à une grande tante qui l'éleva dans les principes de la Religion Protestante dont elle faisoit profession. Elle lui parloit souvent de la vie Religieuse , (vie inconnue en Angleterre , depuis que la Religion Catholique en a été bannie ,) & des personnes à qui elle l'avoit vu pratiquer. Quoique Protestante , elle avoit passé plusieurs années dans un Couvent qu'on croit être de la Flandre Autrichienne. Sans avoir été assez heureuse pour en rapporter le don de la Foi , elle en étoit revenue pleine d'estime & de vénération pour le genre de vie qu'on y menoit. Comme elle en parloit souvent avec complaisance à son Eleve , celle-ci , dès l'âge de quinze ans , conçut un grand désir de voir quelque Monastere de Religieuses pour le connoître

par elle-même. L'opion avantageuse & distinguée que lui en avoit laissé sa grande-tante, alloit jusqu'à désirer qu'il lui fût possible d'embrasser cet état sans renoncer à la Religion de ses Peres, car elle y étoit fort attachée. Mais il manquoit à l'Institutrice l'assistance & l'esprit de celui qui tient les cœurs dans sa main ; & ce n'est pas dans la bouche d'une Protestante que Dieu met le don de les attirer à lui. Les paroles de la tante furent toutefois pour la niece comme une premiere semence qui , par une disposition particuliere de la Providence, devoit produire son fruit dans son temps ; semence qui demeura long-temps comme étouffée dans son cœur par l'amour du monde qui crût en elle avec l'âge , & lui eut bientôt fait perdre de vue toute idée de retraite dans un Monastere.

Elle se fit remarquer par sa simplicité & sa modestie, tant qu'elle vécut sous les yeux de celle qui lui tenoit lieu de mere ; car il ne manquoit à celle-ci que la profession de la vraie foi, pour lui servir de modele en tout : & quoiqu'elle ait eu le malheur de mourir hors de l'Eglise, c'en fut un pour la jeune pupille de l'avoir perdue à l'âge de vingt-trois ans. Privée de sa compagnie, de ses leçons & de ses bons conseils, elle prit le goût du grand monde, & se livra à tout ce qu'il avoit d'attrayant pour une personne de sa condition, avec d'autant plus de penchant & de facilité, qu'elle avoit tout ce qu'il falloit pour lui plaire. Jus-

qu'à l'âge de trente-un ans, elle ne montra pas d'autres inclinations ; voici par où commença son changement.

Le 1^{er}. Janvier 1785, étant convalescente, après une maladie qui l'avoit conduite aux portes de la mort, elle eut pendant son sommeil un songe dont elle fait ainsi la description dans une Lettre adressée à M. Roussen, Curé de Saint-Jacques à Abbeville.

„ Je m'imaginois, dit-elle, entrer dans
„ un Couvent dont toutes les Religieuses
„ portoient une croix d'argent sur la poitrine. Je fus conduite au chœur où je les
„ vis toutes placées en ordre. A leur tête
„ j'en apperçois une qui étoit le vrai portrait de ma grande-tante. On me dit
„ d'entrer, & on me le dit jusqu'à trois
„ fois, en ajoutant, *ne craignez point ; c'est*
„ *une véritable amie que vous trouverez dans*
„ *cette personne. Vous aurez de la peine à lui*
„ *rendre vos sentimens, mais que cette difficulté*
„ *ne vous arrête point.* J'entrai.

„ Du chœur on me conduisit à un appartement qui m'étoit destiné. L'escalier
„ qui y conduisoit se trouva si mauvais,
„ que je fus contrainte pour m'y soutenir
„ de prendre une corde qui servoit de
„ guide. J'entendis alors une voix qui me
„ dit encore que je *mourois dans cette Maison*. Cette parole fit une grande impression sur mon esprit ; & l'attention que
„ j'y prêtois me donnoit beaucoup de mécontentement contre moi-même. Ce songe

„ me revint les deux nuits suivantes. (1) „

Il est à propos d'observer ici ce que Mademoiselle Pitt a omis dans cette Lettre, mais qu'on a su d'ailleurs, outre ce qu'elle en a rapporté elle-même en plusieurs occasions ; c'est que le jour qui suivit son songe, elle le raconta à différentes personnes qui en firent beaucoup de plaisanteries. Elle fut la première à en rire & à s'en égayer, le regardant comme un simple rêve qui n'avoit rien de remarquable que la singularité de son objet ; & qui ne méritoit pas plus d'attention que les rêves ordinaires ; aussi ne produisit-il rien autre chose dans le temps, que de remplir quelque vuide dans les conversations. Ce ne fut qu'au bout de huit mois que le Seigneur voulant exécuter sur Mademoiselle Pitt les desseins de miséricorde qui devoient en faire un enfant de l'Eglise Catholique & une Fille de Saint François-de-Sales, lui ouvrit une route nouvelle & bien différente de celle qu'elle avoit tenue jusqu'alors.

„ Huit mois après ce songe, „ reprend-elle dans sa Lettre à M. le Curé de Saint-Jacques, „ j'eus la curiosité de voir la „ France, & un grand désir d'y venir passer „ quelque temps pour en apprendre la lan-

(1) Pour éviter l'inégalité du style on a cru pouvoir se permettre, soit dans cette Lettre, soit dans une autre qu'on rapportera, quelques changemens d'expressions & de tours de phrase, sans rien changer dans le sens.

gué. Je le communiquai à quelqu'un de
ma Nation, qui par ses correspondances
dans plusieurs villes Françoises, pouvoit
facilement m'aider à l'exécution de mon
projet. Il entra dans mes vues. Comme
il connoissoit un respectable Négociant
de S. Valery-sur-Somme, il m'offrit de
m'adresser à lui. J'acceptai la proposition,
& je m'embarquai sur le vaisseau du Ca-
pitaine Lamy. Arrivée chez le Négociant
de Saint-Valery, je m'en rapportai à
tout ce qu'il feroit pour me rendre le
service que j'étois venu chercher en
France. Deux de ses enfans avoient été
élevés au Couvent de la Visitation d'Ab-
beville, & il connoissoit parfaitement cette
Maison. Il m'adressa à la Supérieure, en
qualité d'Angloise, qui désiroit y passer
quelque temps avec les grandes Pension-
naires. Il ne savoit rien de mon songe,
& moi-même je n'y pensois plus. C'étoit-
là cependant où il devoit se vérifier dans
tous ses points.

J'y arrive (le 27 Septembre 1785,) je
vois les Religieuses avec leur croix d'ar-
gent. Présentée à la Supérieure qui étoit
alors Madame de Maison, je reconnois
à son visage le portrait de ma grande-
tante. J'avoue que je fus si frappée de
cette ressemblance, que je me sentis
prête à tomber en foiblesse. Je ne fis
d'ailleurs en ce moment nul cas de mon
songe; tenant alors de l'incrédulité de
Thomas, surnommé Didyme, je ne pus
y ajouter foi. La vie religieuse que je de-

„ vois embrasser, à en croire ce qui m'a-
 „ voit été dit, me paroïssoit trop contraire
 „ à la liberté Angloise dans laquelle j'avois
 „ vécu jusques-là. Bien loin de penser que
 „ je dussé mourir dans cette maison, plu-
 „ sieurs choses me donnerent dès le pre-
 „ mier jour envie de la quitter; entr'autres
 „ la vue de l'escalier tournant par où l'on
 „ me conduisit à la chambre que je devois
 „ occuper. „

Il faut encore ici suppléer ce qu'a omis
 Mademoiselle Pitt dans sa Lettre. Elle avoit
 vu en songe des sentences de l'Ecriture,
 écrites en grandes lettres sur les murs de
 l'intérieur du Couvent. Allant chez la Su-
 périeure, elle passa par un endroit où elle
 reconnut toutes ces inscriptions. Arrivée
 dans sa chambre, la seule qui demeurait
 vacante, la vue d'un si triste séjour & le
 souvenir de la prédiction qu'elle avoit en-
 tendue très-distinctement dans son songe,
c'est ici que vous mourrez, lui causerent un
 secret frémissement dont on s'aperçut. Il
 s'en fallut peu qu'elle ne s'évanouît. Réflé-
 chissant sur son songe, & le voyant déjà
 réalisé dans quelques parties, elle dit tout
 haut dans sa langue, à une Religieuse qui
 fait l'Anglois, *je ne demeurerai point ici, &
 je veux partir dès demain*. La Supérieure, in-
 formée de sa résolution, fit parler sur le
 champ à un voiturier pour la faire con-
 duire où elle voudroit se rendre. Cependant,
 pour ne point agir avec trop de précipi-
 tation & de légèreté, elle se détermina à
 rester un ou deux jours. Dans cet intervalle

elle assista au Chœur où elle fut aussi édifiée que satisfaite de la modestie, du recueillement & de la piété qu'elle remarqua dans toutes les Religieuses. Les entretiens qu'elle eut d'ailleurs avec quelques-unes, l'air de paix, le ton d'affabilité, le contentement qu'elle ne pouvoit s'empêcher d'admirer en elles, & auquel elle commençoit déjà de porter envie, la touchèrent & lui plurent; tant la vertu fait se faire estimer, & la sérénité qui est le fruit d'une bonne conscience, se faire désirer par les âmes heureusement nées! Dès-lors tout fut changé en elle, & on ne l'entendit plus parler de son départ. Ce qui l'en détourna encore, ce fut le songe même qui d'abord l'avoit tant effrayée. Revenue de son saisissement, & réfléchissant en elle-même avec surprise sur tout ce qui venoit de se passer, comme autrefois Jacob sur le songe que venoit de lui raconter le jeune Joseph, & sur tout ce qui se passoit entre lui & ses frères; elle étoit moins tentée de fuir le Couvent où l'avoit conduit la divine Providence, que d'attendre & d'étudier en quelque sorte le progrès d'un événement si singulier.

” J'avois conçu d'abord tant d'aversion
” (reprend-elle dans le récit qu'on a inter-
” rompu ,) d'un séjour aussi pauvre &
” aussi simple que la chambre dont on
” m'avoit mis en possession, que ne pou-
” vant dissimuler ma mauvaise humeur,
” mes premières pensées avoient été de
” repartir sans délai, & je m'en étois ex-
” pliquée ouvertement. On m'engagea de

» différer un peu ; j'y consentis. Mon éloi-
» gnement diminua , & au bout de deux
» jours, je pris le parti de rester ; mais
» uniquement pour apprendre la langue.
» Devenue habitante de la Maison, j'avois
» besoin d'une personne capable de me
» former à parler françois. On m'envoya
» une Religieuse qui m'offrit de me rendre
» ce service. Les premiers entretiens ne
» roulerent que là-dessus ; mais nous ne
» tardâmes pas à parler Religion. Je tenois
» trop à la mienne, pour écouter favorablement les doutes qu'on vouloit m'ins-
» pirer contre elle, je la croyois la plus
» conforme à la raison & à l'Evangile.
» Persuadée que l'Eglise Romaine étoit
» tombée dans l'erreur & la superstition,
» j'en conclus toujours que la réforme
» avoit été nécessaire. Je ne me refusai pas
» néanmoins à la discussion des différens
» articles qui divisent l'Eglise Catholique
» de la Protestante. Celle-ci ne me fera
» pas un crime, je l'espère, d'avoir usé
» de cette condescendance ; puisque n'ad-
» mettant point sur la terre de Juge infail-
» lible en matiere de foi, elle ne peut trou-
» ver mauvais que toute personne parti-
» culiere, même de notre sexe, examine
» si la doctrine qu'on professe est conforme
» à l'Ecriture-Sainte, & à la droite raison.
» Je voulus donc bien entrer dans l'examen
» de quelques points contestés. Je les dis-
» cutai avec la Religieuse qui m'avoit été
» donnée pour la langue Françoisse, & un
» Ecclésiastique, parlant assez bien l'An-

„ glois pour m'expliquer les motifs de cré-
„ dibilité qui se réunissoient en faveur de
„ la Religion Catholique, & résoudre les
„ objections que je faisois pour la mienne.
„ Je fus frappée des raisonnemens qu'on
„ me fit sur les promesses de J. C. *Je serai*
„ *avec vous jusqu'à la consommation des sie-*
„ *cles. Les portes de l'Enfer ne prévaudront*
„ *point contre mon Eglise.* Je me déterminai
„ dès-lors à l'examen le plus sérieux. Il
„ fut long.

„ J'avois trop cru que l'Ecriture étoit
„ suffisante pour fixer notre foi. On me
„ démontra par l'Ecriture, elle-même,
„ qu'elle ne pouvoit suffire, au moins à
„ tous les hommes. On m'allégua les paro-
„ les de Saint-Pierre, lorsqu'il avance que
„ dans les écrits de Saint-Paul, *il se trouve*
„ *des endroits obscurs & difficiles que les esprits*
„ *ignorans & peu solides entendent mal, ainsi*
„ *que d'autres écrits, pour leur propre ruine.*
„ Ce raisonnement & plusieurs autres me
„ persuaderent que Jesus-Christ avoit éta-
„ bli une autorité permanente pour régler
„ notre foi, & pour déterminer le sens des
„ différens textes qui établissent nos dog-
„ mes, selon ces paroles : *celui qui vous*
„ *écoute, m'écoute ; celui qui vous méprise,*
„ *me méprise.*

„ Je conçus encore que si l'Eglise Ca-
„ tholique avant la réforme étoit tombée
„ dans l'erreur & dans la superstition, com-
„ me je l'avois toujours pensé, dès-lors il
„ ne seroit plus resté d'autorité légitime
„ pour guider les fideles dans leur croyan-

» ce ; ce que je ne pouvois concilier avec
» les promesses de Notre - Seigneur! Tout
» ceci , sans me convaincre entièrement ,
» ne laissoit pas de me troubler beaucoup.
» Je désirois de m'instruire de plus en plus ,
» & de connoître la véritable Eglise. Ce
» que je cherchois sur-tout , c'étoit où se
» trouvoit l'unité de la Foi ; car je voyois
» clairement qu'elle ne pouvoit être dans
» l'Eglise Protestante , chaque membre par-
» ticulier de cette Eglise s'attribuant le
» droit d'interpréter à sa maniere les textes
» qui expriment les différens dogmes ; ce
» qui ne peut manquer de produire de la
» diversité dans la Foi , sur-tout quand il
» s'agit d'interpréter les textes difficiles
» dont parle S. Pierre : inconvenient que
» je vis bien ne pouvoir se trouver dans
» l'Eglise Romaine. Ce fut alors que je me
» sentis portée à me rendre à son autorité ,
» & à me soumettre à ses décisions.

» J'avoue cependant qu'il me restoit en-
» core une grande répugnance à croire le
» dogme de la Transsubstantiation , ou chan-
» gement du pain & du vin au corps &
» au sang de J. C. dans l'Eucharistie , ainsi
» que le dogme du Purgatoire. Mais toute
» prête à faire ce que Dieu demandoit de
» moi , je priois & cherchois la vérité de
» bonne foi. Outre l'autorité d'un Juge in-
» faillible dont je commençois à reconnoi-
» tre la nécessité pour fixer mes doutes ,
» je désirois qu'on me montrât dans nos
» Saintes Ecritures quelques fondemens
» solides de ces deux dogmes.

» En faveur du premier, on me cita les
» promesses de J. C. au sixieme Chap. de
» l'Evangile selon S. Jean, & les paroles
» de l'Institution, *ceci est mon corps, ceci est*
» *mon sang*; paroles qui dans leur sens na-
» turel n'expriment autre chose que la Doc-
» trine Catholique. J'ai long-temps réfléchi
» sur ces textes; & après y avoir bien pensé
» en la présence de Dieu, je n'ai pu ré-
» sister à l'autorité de l'Eglise universelle
» qui, dès avant la réforme, en avoit dé-
» terminé le sens légitime, sans avoir eu
» recours à des interprétations figurées &
» spirituelles. Quant au rapport de nos sens,
» comme ils peuvent nous tromper, je com-
» prenois qu'il devoit céder à la parole de
» Dieu, toujours infallible, expliquée par
» son Eglise. »

» J'eus plus de peine à me rendre au do-
» gme du Purgatoire. Cependant, outre le
» texte du Livre des Machabées, (Livre à
» la vérité que les Protestans n'admettent
» pas, mais qui n'en exprime pas moins une
» doctrine très-ancienne & fort répandue
» chez les Juifs), je fus très-ébranlée par
» ces paroles de S. Paul, & l'interpréta-
» tion que lui donne l'Eglise universelle ;
» *si l'ouvrage de quelqu'un est brûlé, il en souf-*
» *frira la perte : il sera néanmoins lui-même*
» *salvé, mais comme en passant par le feu. »*

» Il ne me fut pas difficile de reconnoi-
» tre un Chef Ecclésiastique successeur de
» S. Pierre, distingué des Princes tempo-
» rels, ainsi que la nécessité de la Confes-
» sion & des rigueurs de la Pénitence.

„ J'avois encore quelque inquiétude à l'é-
 „ gard des honneurs rendus aux Images.
 „ Mais je fus rassurée quand on m'eut fait
 „ voir que ces honneurs ne se rapportoient
 „ nullement à la matiere dont elles sont
 „ composées, & qu'ils se dirigeoient uni-
 „ quement vers Jesus-Christ ou les Saints
 „ qui regnent avec lui dans le Ciel; qu'il
 „ en étoit du respect que nous portons aux
 „ Images, à-peu-près comme de l'accueil
 „ que feroit un peuple reconnoissant à la
 „ statue ou à l'image d'un Prince célèbre
 „ par ses vertus & ses bienfaits. Je recon-
 „ nus de même que l'invocation des Saints
 „ n'est point injurieuse à Dieu ni à Jesus-
 „ Christ, puisque nous les supplions seule-
 „ ment de joindre leurs prieres aux nôtres,
 „ pour obtenir de Dieu, par Jesus-Christ,
 „ les grâces dont nous avons besoin „

„ Enfin, après de grands combats & de
 „ longues perplexités, je ne pus résister
 „ plus long-temps à la lumière, ni aux mou-
 „ vemens secrets du S. Esprit. „

Ce fut alors que Mlle. Pitt se rendit à
 l'Eglise, & que prosternée devant l'Autel,
 elle fit cette priere avec toute l'effusion
 d'un cœur qui cherche ardemment la vé-
 rité : *Seigneur, je veux sauver mon ame. Si la*
Religion Protestante est la vraie Religion, faites-
moi mourir avant que j'en embrasse une autre.
Si au contraire la Religion Catholique est la
vraie, laissez-moi la vie & donnez-moi la force
de l'embrasser avec la grace de suivre tout ce
qu'elle enseigne. Elle se leve, comblée de joie
 quelques momens après, & pleinement dé-

cidée à faire profession de la Foi Catholique qu'elle avoit déjà dans le cœur.

„ Dieu, poursuit-elle, me demandoit le
„ sacrifice de ma raison & de tout ce qui
„ m'avoit retenue dans le monde jusqu'au
„ moment de mon voyage en France. Je
„ le fis aux pieds de Notre-Seigneur ; je
„ rentrai dans le sein de l'Eglise Catholique
„ Romaine, la plus ancienne des Eglises,
„ où je trouvai dès-lors par ma soumission
„ à la Doctrine de cette vraie Epouse de
„ Jesus-Christ, & où je trouve encore au-
„ jourd'hui le calme parfait de la conscience,
„ avec la plus forte persuasion que je suis
„ dans la voie du salut. „

Mademoiselle Pitt a supprimé dans sa Lettre le détail de son abjuration ; voici ce qui en a été rapporté par des témoins oculaires. Quand on la vit ferme dans le projet qu'elle avoit conçu de renoncer solennellement à la Religion Anglicane, on désigna pour le jour de la cérémonie le 22 Février 1786. La Providence fit survenir un obstacle qui obligea de la remettre au lendemain. Ce délai fut un nouveau sujet de joie pour Mademoiselle Pitt. *Quel bonheur pour moi*, dit-elle ! *ce sera le jour anniversaire de mon Baptême.* Elle abjura donc le 23, cinq mois après son entrée au Couvent.

La cérémonie commença par le *Veni Creator*, qu'entonna M. le Curé de S. Jacques, son Catéchiste & son Confesseur. Après cette hymne, il lui fit en Anglois un discours pathétique & parfaitement analogue à la nature de l'engagement qu'elle alloit pren-

dre. Beaucoup d'Anglois étoient présents. Il lui représenta avec toute la dignité du ministère qu'il exerçoit en ce moment, les graces singulieres dont Dieu l'avoit favorisée jusqu'à ce jour, fit une allusion fort heureuse du songe qu'elle avoit eu huit mois avant son entrée au Couvent, & treize avant son abjuration, avec celui de S. Pierre qui est rapporté au dixieme Chapitre des Actes des Apôtres. Il le rapporta tout au long, & fit une juste application de ses principales circonstances. Quand il eut fini son exhortation, il en adressa une autre en Langue Françoisse au grand nombre d'assistans qui n'entendoient que cette Langue, sur la nécessité des bonnes œuvres qui rendent la Foi agissante, & sans lesquelles ce n'est qu'une Foi morte. On récita ensuite le *Miserere*. Mademoiselle Pitt fit son abjuration avec un courage un air de grandeur, & tout à la fois une décence, une piété & une modestie qui frapperent toute l'assemblée. Pendant la cérémonie, on vit fondre en larmes beaucoup de spectateurs qui y avoient été attirés par la singularité & la nouveauté d'un événement si glorieux à la Religion. La curiosité y avoit conduit plusieurs Protestans Anglois dont quelques-uns furent également attendris. Elle prononça le *Pater*, & demanda en Anglois l'absolution des censures, qui lui fut donnée en la forme ordinaire. La cérémonie fut suivie du *Te Deum* qu'on chanta solennellement, & de la Messe où elle communia avec les Religieuses.

Après son abjuration, elle délibéra sur l'état qu'elle choisiroit. Elle se sentoit portée à la vie Religieuse. Elle n'avoit point d'obstacle à craindre de la part de ses parens, qui ne lui donnoient nulle inquiétude sur le parti qu'elle avoit pris; mais la vivacité de son caractère & la délicatesse de sa santé lui paroissoient à elle-même autant qu'aux Religieuses résister à ce dessein. Pendant cinq à six mois elle consulta Dieu dans la prière, & prit conseil des personnes sages qui devoient diriger la démarche importante qu'elle méditoit. Au mois d'Avril 1786, elle fut tourmentée d'un rhume fort opiniâtre. L'envie qu'elle avoit depuis quelque temps de prendre le voile & d'entrer au Noviciat, ne laissa pas de s'affoiblir; & ce n'étoit pas sans inquiétude, ni même sans frayeur, qu'elle y pensoit. Dieu vouloit par cette épreuve la mieux préparer à la grace qu'il lui réservoir. Le besoin fréquent qu'elle avoit d'être dispensée alors de plusieurs points de la Règle dont elle faisoit l'essai, donnoient à ceux mêmes qui prenoient le plus d'intérêt à son entrée dans le Cloître, tout lieu de craindre que ce ne fût pas sa vocation. Mais, encouragée par les exemples qu'on lui cita de plusieurs Religieuses dont la santé fort délicate s'étoit fortifiée, soit au Noviciat, soit après avoir fait leurs vœux, elle prit le voile le 3 Juillet 1786.

Devenue Novice, elle ne démentit point les espérances qu'on avoit conçues de ses progrès dans la vertu; & sa santé alloit

croissant comme sa piété. Il n'y avoit pas deux mois qu'elle avoit quitté l'habit du siecle , lorsqu'elle reçut d'Angleterre plusieurs Lettres fort pressantes, où on lui recommandoit de se rendre à Londres. Quelque sérieuse que fût l'affaire pour laquelle on lui écrivoit , elle s'y refusa pendant tout le mois d'Août. Mais à l'entrée de Septembre , on lui fit de nouvelles instances qui lui firent douter si ce n'étoit pas la volonté de Dieu qu'elle fit le voyage. Il s'agissoit d'aller pourvoir au sort d'une jeune Angloise de condition en faveur de laquelle une de ses anciennes amies qui venoit de mourir l'avoit constituée exécutrice de ses dernières volontés. Assurer une succession à une mineure orpheline , étoit un service de nature à ébranler beaucoup la plus forte résolution de ne jamais sortir de son Couvent ; service qu'elle ne pouvoit rendre, selon les Loix d'Angleterre, sans y être présente en personne. Quelque pénible que fût pour elle un contre-temps si imprévu, elle se décida pour le voyage, si les Supérieurs étoient d'avis qu'elle dût l'entreprendre. Tout ayant été mûrement examiné devant Dieu , ceux-ci jugerent qu'elle ne pouvoit refuser à la jeune héritière le bon office qu'on lui demandoit. Elle partit donc le 11 Septembre en habit séculier ; mais ce ne fût qu'après avoir beaucoup prié & fait prier Dieu de ne pas permettre que cette démarche de charité & d'obéissance fit échouer en Angleterre le dessein qu'elle venoit de concevoir en

France, & dont elle n'interrompoit l'exécution qu'à regret.

„ *Mon ame, je vous l'avoue*, ce sont les termes de la Supérieure, écrivant alors à une Religieuse du Couvent de la Visitation, rue du Bacq à Paris, „ mon ame étoit triste „ jusqu'à la mort, tant je craignois qu'elle „ ne perdit le don de la Foi; & dans ma „ tristesse, durant la nuit que je passai „ avec elle la veille de son départ, je ne „ fis autre chose que jeter les yeux baignés de larmes sur mon crucifix. Sa douleur étoit vive. Je tâchai de la fortifier. L'heure du départ étant arrivée, elle garda sa *tunique* religieuse, & mis par-dessus une robe noire, me priant de lui conserver celle qu'elle se voyoit contrainte de quitter pour un temps; je lui donnai des *reliques* & le *passéport* que vous connoissez. Avec cette triple sauvegarde, elle partit le 11. Septembre accompagnée du respectable Pasteur dont le Seigneur s'étoit servi pour l'instruire, M. de Rouffen, Curé de S. Jacques. Arrivée à Calais, elle ne put s'embarquer pour Douvres, parce qu'il s'éleva une tempête qui dura jusqu'au 15. Pendant cinq jours qu'elle demeura dans cette Ville, elle ne manqua pas de communier un seul jour à la Messe de son sage guide. Celui-ci profita de ce retard pour la fortifier dans la Foi. Comme elle est très-instruite, il n'eut pas de peine à lui faire parcourir les endroits de l'Écriture les plus propres à s'y affermir.

„ Dès que la tempête eut cessé, après avoir
„ reçu la bénédiction du Saint-Sacrement,
„ elle s'embarqua. Peu de temps après que
„ le vaisseau eut quitté le Port, le vent
„ s'éleva de nouveau & devint plus violent
„ que jamais. Les voyageurs Anglois avec
„ qui elle se trouvoit, étoient au nombre
„ de cent cinquante; tous avoient la plus
„ grande frayeur; pour elle, on la vit tou-
„ jours fort tranquille. La secousse devint
„ si horrible, que tous crurent toucher à
„ leur dernier moment. Personne ne montra
„ autant d'assurance que Mademoiselle Pitt.
„ Quelques-uns en furent frappés & sur-
„ pris. *A votre air de tranquillité*, lui dit un
„ Seigneur Anglois, *on diroit que vous êtes*
„ *Catholique. Oui*, répondit-elle, *je suis Catho-*
„ *lique & très-ferme dans ma foi.*

„ Arrivée à Londres, elle y resta deux
„ jours, & partit ensuite pour l'endroit où
„ elle étoit appelée. Elle donnoit tout son
„ temps aux affaires qu'elle avoit à expédier,
„ écrivant jour & nuit. Ne dissimulant point
„ la Religion qu'elle venoit d'embrasser,
„ elle disoit hautement qu'elle étoit Ca-
„ tholique. Ses amis firent tout ce qu'ils
„ purent pour la faire rentrer dans leur
„ Secte. Dans les différentes compagnies
„ où elle se trouva, plusieurs tentèrent de
„ lui persuader qu'elle avoit pris un mau-
„ vais parti; mais la grace de Dieu la
„ soutint & rien ne l'ébranla. Un Milord
„ de ses amis alla jusqu'à lui dire, *est-ce là*
„ *fortune qui vous manque pour vivre ici selon*
„ *vos condition? je prends une plume & vais*

» vous donner les plus fermes assurances sur
» mes biens. J'ai plus de bien qu'il ne m'en
» faut, lui répondit-elle en le remerciant
» de ses offres.

» Un Ministre lui parla de sa nouvelle
» Religion & de la vie qu'elle avoit em-
» brassée au Couvent. La conversation fut
» longue ; on y ajouta beaucoup de ques-
» tions ; elle finit par un aveu qu'il ne put
» s'empêcher de lui faire, tant elle l'avoit
» persuadé, c'est qu'elle avoit pris le parti
» le plus sûr. *Prenez-le donc*, répliqua-t-elle.
Il ne fut que dire d'abord à cette parole ;
puis il répartit : » *les Ministres Catholiques ne*
» *peuvent se marier.*

» Avant qu'elle eût quitté l'Angleterre,
» on l'avoit vue fréquenter l'Eglise des
» Protestans & y passer un temps considé-
» rable ; surpris de ce qu'elle n'y mettoit
» pas le pied, on lui en demanda la rai-
» son ; la réponse fut, comme on devoit
» bien s'y attendre, que *sa Religion ne lui*
» *permettoit pas de retourner dans ces endroits.*

» Dans les repas où elle se trouvoit, les
» jours maigres, elle se contentoit de quel-
» ques légumes & n'acceptoit rien de gras.
» Ses affaires étant terminées, elle re-
» partit pour Londres où elle devoit pas-
» ser huit jours avant de s'embarquer. Elle
» alla se présenter chez un Seigneur à qui
» Mademoiselle Pitt sa grande-tante l'avoit
» fort recommandée autrefois, & dont elle
» l'avoit souvent exhortée à prendre les
» conseils, voulant qu'elle ne fit jamais
» rien d'important sans son aveu. Il étoit à

„ la campagne. Un Domestique lui dit que
„ son Maître seroit très-fâché de ne point
„ la voir. Mais comme elle apprit qu'il
„ étoit résolu de prendre des mesures effi-
„ caces pour empêcher son retour en Fran-
„ ce, elle se détermina à lui marquer dans
„ une Lettre, ce qu'elle lui auroit dit de
„ vive voix. Elle donne sa Lettre au même
„ Domestique qui lui annonce que son Maî-
„ tre sera de retour dans deux jours. Pré-
„ voyant ce qui devoit en arriver, elle se
„ hâte de terminer tout à Londres, & se
„ met en chemin pour Douvres. La tra-
„ versée pour cette fois fut aussi tranquille
„ & aussi heureuse que la première avoit
„ été orageuse & effrayante. En deux heu-
„ res de temps elle fut rendue à Calais.
„ Elle prit la poste & arriva le 16 Octobre
„ à Abbeville, à neuf heures du soir.
„ Comme il étoit trop tard pour se présen-
„ ter au Couvent, elle passa la nuit à l'au-
„ berge. Nous ignorions son arrivée. Nous
„ la voyons le lendemain à sept heures &
„ demie. Elle demande si la Messe de Com-
„ munauté est dite; on lui répond que non.
„ Elle entre, avec un empressement & une
„ joie que je ne puis vous exprimer, non
„ plus que celle que nous ressentions nous-
„ mêmes en ce moment. Les unes pleu-
„ roient de joie; les autres sans parole &
„ toutes ravies de voir cette colombe ren-
„ trer dans l'arche, admiroient sa fidélité
„ à la grace & sa ferveur. Nous chantâmes
„ le *Te Deum* pour remercier le Seigneur
„ de ses miséricordes sur cette belle ame

„ Dès le lendemain 18 Octobre, elle pria
„ M. notre Supérieur & M. le Curé de
„ Saint Jacques , de lui rendre le saint
„ habit de Religion ; ce qui lui fut accordé
„ à huit heures du matin. Ce fut un spec-
„ tacle des plus touchans. Elle nous a as-
„ suré que chaque jour , durant tout le
„ temps de son absence , elle avoit pensé à
„ tout ce qui se pratique ici. Elle a repris
„ tous les exercices de la Maison , & les
„ remplis avec la ferveur d'un Ange „.

Cette Lettre est datée du 30 Octobre
1786.

Le départ de Mlle. Pitt pour l'Angle-
terre , avoit donné lieu à bien des propos
indiscrets. La démangeaison de faire un bon
mot , avoit fait dire , entr'autres plaisante-
ries , que la Novice d'Abbeville étoit *dépit-
tée*. C'étoit la nouvelle du jour & l'expres-
sion à la mode. On entendoit , & plusieurs
personnes même assez graves donnoient dans
le préjugé comme les autres , que Mlle. Pitt
étoit reconnue enfin pour n'appartenir plus
à la famille dont elle avoit pris le nom.
C'est , ajoutoit-on , ce qui l'a obligée de
dire adieu & au Couvent & à la France.
Ceux des habitans d'Abbeville qui avoient
plus de sagesse & de sang-froid , laissoient
dire , & n'alloient pas plus loin , ou sus-
pendoient leur jugement ; mais plusieurs
étoient assez instruits & assez judicieux pour
ne point ajouter foi à tous les bruits qui
coururent pendant son absence. Abbeville
est peuplée d'Anglois & d'Angloises à qui
l'abjuration de Mademoiselle Pitt avoit trop

déplu pour ne les pas indisposer contre elle. Dès-lors il n'étoit pas étonnant qu'on fit sur son voyage en Angleterre beaucoup de conjectures qui dégénéraient en fables & en calomnies. Mais tous les propos qu'on se permettoit contre elle , devoient tourner à la gloire de Dieu & au profit de sa servante. Quand on la fut de retour , & qu'on eut appris que rentrée au Couvent , un de ses premiers mots avoit été de redemander son voile , tous ceux qui avoient adopté les bruits calomnieux furent confondus ; & les personnes sensées admirèrent autant les voies de Dieu sur la respectable Novice rendue à sa Maison , que la fidélité de celle-ci à suivre les impressions de la grace , & la fermeté de son caractère.

Il en falloit beaucoup pour recommencer tout son noviciat , comme si elle n'eût encore rien fait. Elle le reprit avec toute la ferveur & en remplit les devoirs avec toute la constance que promettoit la force d'esprit dont elle avoit donné depuis un an des preuves si édifiantes. Loin de faire paroître le moindre regret d'avoir quitté sa patrie , elle parut s'attacher de plus en plus à la nouvelle famille dont elle se félicitoit tous les jours d'être membre.

Sa vertu fut mise à l'épreuve par une dame Angloise venue de Paris , pour entrer en dispute avec elle , & essayer de la faire revenir sur ses pas. L'entretien fut sérieux & la contestation très-vive de la part de la Dame Protestante ; mais la vertueuse Néophite étoit trop bien affermie dans sa

foi pour se laisser ébranler. Elle répondit à tout avec autant de solidité que de présence d'esprit, & n'en demeura que plus attachée à la Religion qu'on auroit voulu lui faire abandonner. Ce que produisit encore cette conversation, ce fut un grand dégoût & un extrême éloignement de la visite de toute personne qui faisoit profession de son ancienne Religion. Elle résolut de n'en plus recevoir, sans s'être assurée auparavant que c'étoient des Catholiques qui la demandoient au parloir, & de n'y aller jamais sans y être accompagnée de la Supérieure.

» La vue des dangers du monde, (c'est
» ainsi que Mademoiselle Pitt termine sa
» Lettre,) la considération des vices &
» des passions qui y regnent, le désir de
» servir Dieu dans la solitude, & d'assurer
» de plus en plus le salut de mon ame,
» me déterminèrent à consommer le sacrifice de toute ma personne par la profession de la vie Religieuse. De grands troubles & de fortes tentations assiégèrent mon esprit vers la fin de mon Noviciat. Mais
» enfin Dieu m'a fait la grace de les surmonter, & le 26 Novembre 1787 je pronçai mes vœux.

» Voilà, Monsieur, pour répondre à
» vos demandes, ce que je puis vous marquer de la grace de ma conversion. Si
» après avoir lu cette Lettre, on juge à propos de la rendre publique, j'y consens, mais je supplie en ce cas, qu'il me
» soit permis d'ajouter ici quelques mots;

„ c'est une priere que je fais à tout lecteur
 „ Catholique , de remercier Dieu de la
 „ grace qu'il m'a faite en m'appellant à la
 „ foi & à l'état Religieux. Je les prie aussi
 „ de demander pour moi le don de la per-
 „ sévération.

„ Quant aux Protestans qui pourroient
 „ en avoir communication , je ne me crois
 „ pas faite pour les instruire, encore moins
 „ pour les convertir ; mais je les conjure ,
 „ comme mes freres , dont le salut m'est
 „ très-cher , de suivre un conseil ; c'est de
 „ ne point rejeter, sans y avoir apporté
 „ le plus sérieux examen, les doutes que
 „ doit faire naître dans leur esprit , s'ils
 „ y pensent mûrement devant Dieu, la nou-
 „ veauté de leur croyance , & ses variations
 „ depuis la réforme, comparées à l'ancien-
 „ neté & à l'unité de la doctrine Catholi-
 „ que ; car la vraie foi est une. Elle doit
 „ nécessairement remonter jusqu'aux Apô-
 „ tres & à J. C. Dieu veuille les éclairer
 „ comme il a daigné m'éclairer moi-même
 „ pour me tirer de l'erreur où m'avoit
 „ engagée le malheur de ma naissance &
 „ de mon éducation ! „

J'ai l'honneur d'être, avec un profond respect,

M O N S I E U R ,

Votre très-humble & très-
obéissante servante,

ELISABETH PITT.

Au Monastere de la Visitation
d'Abbeville, ce 20 Juin 1788.

On

On lira encore ici, avec édification, ce que Mademoiselle Pitt a écrit des motifs de sa Conversion au Supérieur des Bénédictins Anglois : sans entrer dans aucun détail sur les raisons qui appartiennent principalement à l'esprit, elle se contente, après en avoir abandonné l'exposition aux Ministres de la Religion qui l'ont éclairée & qui ont dissipé tous ses doutes, de rendre ainsi ceux qui ont agi plus vivement sur son cœur.

Considérant, dit-elle, que l'homme est composé d'un corps & d'une ame, j'ai mûrement pesé dans la balance de la raison, la valeur de ces deux parties de nous-mêmes. J'ai reconnu aisément que l'ame qui est immortelle surpassoit infiniment le corps qui doit périr. J'en ai conclu qu'elle méritoit beaucoup plus de soins que le corps. J'ai réfléchi ensuite sur ce que font la plupart des hommes pour leur corps, & ce qu'ils font pour leur ame, susceptibles l'un & l'autre d'une perfection qu'ils n'ont pas, & qu'ils ne peuvent acquérir que par de grands soins. Ils font très-peu pour l'un & beaucoup pour l'autre ; voilà ce que je n'ai pas eu de peine à observer. La vue de ce désordre presque universel m'a servi à rentrer dans l'ordre. J'ai tourné mes regards de tout côté, & j'ai dit : trouverai-je un asyle, découvrirai-je une société où l'on ait plus d'attention pour l'ame, que pour le corps ; où l'on cultive les qualités

de l'ame qui sont si relevées , par préférence à celles du corps qui est si peu de chose ? Alors l'idée des Couvens dont ma grand-tante m'avoit si souvent entretenue , s'est présentée à mon esprit. De tout ce qui me restoit de ses conversations , j'en ai tiré cette conséquence , que dans ces saintes retraites on faisoit très-peu pour le corps , & que l'on travailloit continuellement à perfectionner l'ame. J'ai voulu m'assurer par moi-même du mérite d'un genre de vie si raisonnable & si opposé toutefois à ce qui se passe dans le monde. Je m'y suis transportée , & l'opinion que j'en avois s'est trouvée bientôt confirmée par ma propre expérience. Une Supérieure qui parle ma langue m'y a fait l'accueil le plus gracieux. La beauté de son visage répond à celle de son ame ; mais elle fait tout pour celle-ci , & rien pour conserver l'autre. Elle m'a donné , pour me servir , une Sœur converse dont la moindre qualité est une figure distinguée , mais qui n'y pense pas. Elle met ses premiers soins à embellir son ame par les vertus de son état , & me rend toutes sortes de bons offices qu'elle ne me doit pas , comme si c'étoit le plus sacré de ses devoirs après le service de Dieu. Je goûte ici combien il est doux d'être dans cette voie salutaire où l'on méprise & où l'on néglige autant ce corps de boue & d'argille , qui se détruit tous les jours , qu'on estime & qu'on travaille à perfectionner cette ame faite à l'image de Dieu , qui est immortelle , & qui sera éternelle comme lui.

D'après un tableau où Mademoiselle Pitt fait si bien connoître la beauté de son ame, & l'élévation de ses sentimens, on ne fera point étonné de savoir que depuis son engagement avec l'Epoux des Vierges, elle fait l'édification du Couvent par son estime pour les regles & son exactitude à les observer, son amour pour la solitude, sa charité, sa douceur, sa mortification, son humilité, son obéissance & la pratique de toutes les vertus qui font une digne fille de Saint François-de-Salles. « Rien ne peut
" l'arrêter, » écrivoit le 22 Décembre dernier une Religieuse de la Visitation d'Abbeville, à Madame de Nollent, Supérieure du Couvent de la rue du Bacq, à Paris ;
« le grand froid de cet hiver, malgré les
" infirmités qu'elle éprouve, n'a pu l'em-
" pêcher encore de se lever à l'heure mar-
" quée, pour se trouver la première au
" Chœur & y assister à l'Oraison. Lorsqu'on
" lui représente qu'elle a besoin de repos,
" & qu'elle doit user de modération, *il ne*
" *faut pas*, répond-elle dans son langage,
" moitié Anglois, moitié François, *il ne*
" *faut pas casser la regle. Tout pour le Ciel &*
" *pour Dieu.* Elle se rend aux exercices de
" la Communauté avec une assurance &
" une vigueur qui la feroient prendre pour
" une des plus robustes de la Maison. Elle
" n'approche du feu que pendant la récréa-
" tion, & n'y demeure que l'espace d'en-
" viron un quart-d'heure. Tout ce que je
" peux vous dire enfin, c'est qu'elle sur-
" passe les espérances qu'on en avoit con-

„gues. Elle est dure à elle-même autant
„que compâtissante pour les autres ; &
„nous perdons beaucoup à la difficulté
„qu'elle a encore de parler François ; car
„avec l'usage de notre langue, elle nous
„édifieroit doublement par ses paroles &
„par ses œuvres „.

On ne doit pas laisser ignorer , en finissant cette Relation , que la Lettre écrite par Mademoiselle Pitt à M. le Curé de S. Jacques d'Abbeville , est uniquement le fruit de son obéissance , & que sa modestie ne lui eût jamais laissé prendre la plume pour tracer elle-même son Histoire , si elle n'avoit cru rendre plus de gloire à Dieu en cédant aux avis de son sage Directeur , qu'en s'y refusant. „ Il ne convient gueres
„aux personnes de mon sexe , (c'est par
„où commence sa Lettre ,) & moins encore à celles qui ont quitté le monde
„pour prendre l'état Religieux , de faire
„le récit de ce qui les concerne. Mais
„puisque ceux aux avis desquels je dois
„déférer , pensent qu'il peut être utile que
„je manifeste les bontés du Seigneur à
„mon égard , & les motifs qui m'ont fait
„embrasser la Religion Catholique , je vais
„par obéissance essayer de vous faire ce
„récit , pour le publier ou le tenir caché ,
„selon qu'on le jugera à propos. „

M. l'Evêque de Boulogne , ne doutant point que cette Lettre ne fût capable de produire beaucoup de fruit , l'a placée toute entière à la suite de l'Instruction Pastorale qu'il a adressée aux Fideles de son

Diocèse l'an dernier 1788, sur les avantages de la Foi, & de la soumission à l'autorité de l'Eglise. On ne peut mieux terminer cet écrit, qu'en copiant les pieuses réflexions que lui a suggéré son zèle, & l'éloge qu'il fait de la généreuse démarche qu'a fait Mademoiselle Pitt en se préparant à la mort qui lui a été annoncée dans son songe, par une première mort qui en est déjà comme l'accomplissement en partie; celle qui sépare pour toujours du monde, comme la mort naturelle sépare l'ame du corps.

„ Les grands sacrifices, dit cet illustre Prélat, dont tous les Ministres zélés & les véritables enfans de l'Eglise ne sauroient trop demander au Ciel la conservation, „ les grands sacrifices qu'elle a faits au „ Seigneur son Dieu, de tout ce qu'elle „ avoit de plus cher au monde, en allant „ s'ensevelir dans le Monastère de la Visitation à Abbeville, lui ont acquis de „ grands mérites, parce qu'ils lui ont coûté „ de grandes peines; quoique ces peines, „ dont son courage a triomphé, soient en suite devenues bien douces à son cœur, „ par la *bienheureuse espérance* (1) dont il est „ rempli à présent, de posséder le Royaume des „ Cieux qui se prend par force, & qu'on emporte par violence (2). Elles s'étoient fait „ sentir vivement à son ame, qui divisée „ contre elle-même, éprouva d'abord une

(1) Tit. 2. 13.

(2) Matt. 11. 12.

„ guerre intestine de sentimens & d'affections
 „ toutes opposées les unes aux autres „.

„ Que de longs & rudes combats elle a
 „ soutenus ! Que de généreux efforts elle a
 „ faits pour vaincre son excessif attache-
 „ ment à la liberté de sa Nation , pour sur-
 „ monter , en coopérant à la grace , les
 „ préjugés de la naissance , les habitudes
 „ de l'éducation , les répugnances de la
 „ nature , si ennemie du recueillement de
 „ l'esprit & du crucifiement de la chair ; mais
 „ sur-tout pour rompre les liens si forts &
 „ si multipliés qui devoient la retenir dans
 „ sa Patrie. Car où la haute réputation de
 „ M. Pitt son parent , ne lui permettoit-
 „ elle pas de prétendre ? & qui pourroit
 „ mieux qu'elle aspirer à tout ce qu'une
 „ riche fortune & un grand nom pourroit
 „ procurer d'honneurs , de richesses & de
 „ plaisirs ?

En renonçant à tout sur la terre , Mademoiselle Pitt s'est comme assurée la possession du Ciel. Heureux ceux qui , touchés d'un si bel exemple , auront le courage de l'imiter !



RELATION

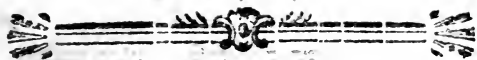
DE

LA CONVERSION

DE

MADAME WILSON,

PROTESTANTE ANGLOISE.



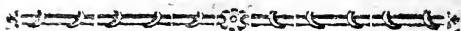
RELATION

DE LA CONVERSION

DE MADAME WILSON,

PROTESTANTE ANGLOISE.

LE Recueil des quatre Relations qu'on vient de lire étoit sous presse, lorsqu'on a donné avis à l'Auteur d'une cinquieme Conversion opérée l'année dernière dans la personne d'une Dame Angloise, & marquée, comme les précédentes, de plusieurs traits assez frappans pour intéresser tout Lecteur sincèrement attaché à la Religion. C'est donc rendre tout à la fois, & un nouvel hommage au Souverain Maître des cœurs qui fait miséricorde à qui il lui plaît, comme il laisse qui il lui plaît dans l'aveuglement, & un nouveau service à tous les enfans de lumière qui aiment à voir les membres de l'Eglise se multiplier autour d'eux, que de mettre dans le grand jour l'œuvre de la grace dont on va faire le récit.



L E T T R E

É C R I T E

DEBOULOGNE-SUR-MER,

*A un Directeur du Grand Séminaire de
S. Sulpice de Paris.*

M O N S I E U R ,

Je vous envoie la Relation que je vous avois promise. J'aurois pu la rédiger plutôt ; mais vous le savez, les événemens singuliers enflamment souvent l'imagination. Comme je me défie de la mienne, j'ai voulu lui donner tout le temps de se refroidir. J'en ferai moins exposé à défigurer les faits par des exagérations qui pourroient bien ajouter au merveilleux qu'ils présentent, mais qui par-là même ne feroient qu'affoiblir la croyance qu'ils méritent. Je crois donc pouvoir vous répondre de mon exactitude la plus scrupuleuse à vous rendre l'œuvre de la droite du Seigneur dont j'ai été plus que le témoin, selon la vérité. J'ai au reste assez de garans de ma fidélité, pour vous envoyer cette Relation, avec la plus grande confiance de n'essuyer aucun reproche d'in-

vention ou d'embellissement. *Veritatem dico, non mentior* (1).

Catherine Wilson, c'est le nom de la Dame convertie, d'une famille honnête originaire de Londres, élevée dans les principes de la Religion Anglicane, avoit adopté dès son enfance, & jusqu'à la révolution dont je vais vous tracer l'histoire, avoit cru toutes les calomnies dont les Protestans ne cessent de noircir la Religion Catholique, & de charger l'Eglise Romaine. Peu zélée, toutefois, pour sa Secte, elle en négligeoit beaucoup les exercices, & assistoit rarement aux prêches. Elle a même avoué que jamais elle n'avoit fait la Cène. Engagée dans le mariage, elle essuya de bonne-heure plusieurs accidens qui donnèrent atteinte à sa fortune. Après avoir délibéré sur le parti qu'elle prendroit pour tâcher de la rétablir, elle conçut avec son époux le dessein de quitter sa Patrie, & de se transporter aux Pays-Bas Autrichiens. C'étoit le lieu qui lui donnoit le plus à espérer les ressources qu'elle cherchoit. Mais que la divine Providence est admirable dans ses voies ! Elle la conduisoit dans une terre étrangère pour lui offrir d'autres richesses que celles dont elle regrettoit la perte, & la mettre en possession d'un trésor que les revers de la fortune ne pouvoient lui ravir. Elle se fixa à Bruxelles. La curiosité lui

(1) 1. Tim. 2. 7.

fit parcourir les édifices de cette Ville, les plus riches en monumens remarquables. Etant entrée un jour dans une Eglise qu'elle croit être sous l'invocation de la très-sainte Vierge, elle sentit en elle-même une impression qu'elle n'avoit jamais éprouvée, & conçut, sans pouvoir s'en défendre, un grand désir d'embrasser la Religion Catholique. Quelque violent que fût d'abord ce mouvement secret, elle le combattit avec tant d'opiniâtreté, qu'elle vint à bout de l'étrouffer dans son cœur : non que la réflexion lui eût fourni aucun motif raisonnable pour mépriser l'impression qu'elle ressentoit ; mais le préjugé ordinaire lui tint lieu de raisons. *Pourquoi, se disoit-elle à elle-même, pourquoi me ferois-je Catholique, puisque ma mere est Protestante ?*

L'idée néanmoins de se faire Catholique demeura si profondément gravée dans son esprit, que malgré la résistance qu'elle lui opposoit, elle se réveilla souvent, jusqu'à la jeter enfin dans une inquiétude & un trouble dont au bout de quelque temps elle ne fut plus la maîtresse. Combattue d'un côté par les poursuites secrètes de la grace, retenue de l'autre par le préjugé de la naissance & de l'éducation, tantôt elle vouloit être Catholique, & tantôt elle vouloit demeurer Protestante. Durant plusieurs mois elle flotta ainsi entre ces deux mouvemens contraires, sans jamais oser rompre les liens qui l'attachoient à la Religion de ses peres. Plusieurs fois la grace lui livra des assauts auxquels son cœur étoit au moment de se

rendre ; toutes les forces lui manquoient pour lutter davantage ; mais autant de fois le démon gagna sur elle de remettre la première démarche au lendemain.

Il falloit à cette ame rebelle un de ces coups que la main de Dieu a porté tant de fois sur celles que sa voix intérieure ne pouvoit attirer à lui. Il la frappa d'une maladie qui la força de méditer plus sérieusement que jamais sur les moyens de faire son salut. Ayant alors tout le loisir de se livrer à ses réflexions, elle se sentit de nouveau fortement pressée d'embrasser notre Religion, quoiqu'elle n'en eût qu'une connoissance vague & superficielle. Mais elle n'eut pas encore le courage de prendre une détermination. Le moment de sa conversion n'étoit pas encore venu. Lorsqu'elle fut rétablie, Dieu qui vouloit ramener cette brebis égarée comme malgré elle, & qui sembloit vouloir disputer avec son cœur jusqu'à ce qu'il en eût fait la conquête, lui inspira la pensée de retourner dans la même Eglise où il lui avoit parlé intérieurement pour la première fois. A peine y fut-elle entrée, qu'elle éprouva une secousse encore plus violente que celle dont le souvenir lui étoit si présent & l'affectoit si vivement. Transportée hors d'elle-même, elle ne savoit comment expliquer ce qu'elle sentoit ; & toute étonnée de ce qui se passoit dans son ame & dans ses sens, elle ne pouvoit, quoi qu'elle fit, sortir de cette espece de crise. Ce fut bien autre chose, lorsqu'une sueur froide se répandit sur tout son corps,

& que tous ses membres furent saisis d'un grand tremblement. Le désir de se faire Catholique lui revint, & pour cette fois il fut efficace : à peine jusques-là avoit-elle formé une demi-résolution de renoncer à sa Secte : dès ce moment la résolution fut aussi sincère & aussi pleine que généreuse & inébranlable. *Non*, se dit-elle à elle-même, toute confuse d'avoir balancé & résisté si long-temps, *non, rien ne me fera changer, & je suis disposée à faire tous les sacrifices nécessaires pour en venir à la démarche que Dieu me demande.* Elle l'auroit entreprise dès-lors, si elle eût trouvé quelque personne capable de l'instruire ; il lui falloit un guide qui sût parler Anglois, la seule langue qu'elle parlât & qu'elle entendît ; & il ne se rencontroit point parmi les Prêtres Chatholiques où elle le cherchoit. Cet obstacle étoit dans les desseins de Dieu. *Levez-vous*, dit autrefois le Seigneur à Saul, prévenu de la lumière de la grace, *& rendez-vous dans la Ville de Damas. Là on vous dira ce que vous avez à faire* (1). Boulogne étoit le lieu où cette Néophite devoit trouver son Ananie ; car il faut bien que j'appelle ainsi celui que Notre-Seigneur a daigné choisir pour lui enseigner la Doctrine de son Eglise : mais plus j'ai à le bénir de m'avoir confié un Ministère dont j'étois si indigne, & une œuvre si précieuse, plus j'ai honte de vous dire qu'elle m'étoit réservée. Oh !

(1) Act. 9. 7.

combien en l'instruisant j'ai reçu d'excellentes leçons pour ma propre conduite ! Dieu veuille que je sache en profiter , & que je n'éprouve pas ce que redoutoit pour lui-même le Maître des Gentils , d'être réprouvé après avoir montré aux autres la voie du salut !

Nous n'en sommes pourtant pas encore au moment de conférer avec cette Dame , ni même de la connoître. Elle demeurait toujours à Bruxelles , isolée dans un pays dont elle ne savoit même pas la langue : Catholique dans le cœur , & vivant au sein de la vraie Eglise sans pouvoir en apprendre les dogmes & les loix , quelle triste situation ! Chaque jour la jettoit dans de nouvelles perplexités , & il lui tardoit de pouvoir se faire instruire. Elle tâchoit de se consoler , dans l'espérance de voir succéder des jours plus heureux à ceux qu'elle passoit ainsi dans une inquiétude & des agitations continuelles , lorsque des affaires domestiques l'obligèrent de repasser à Londres. Ce voyage fut un nouveau contre-temps , & ne laissa même pas de ralentir son ardeur. Elle ne changea cependant pas de dispositions touchant le parti d'embrasser la Religion Catholique. Durant tout le temps de son séjour dans sa patrie , jamais elle ne mit le pied dans les Temples des Protestans. C'étoit dans la Chapelle de l'Ambassadeur de Sardaigne qu'elle alloit assidûment faire des actes de Religion. Quoique résolue toujours d'abjurer ses erreurs , elle sentit renaitre encore une fois ses anciennes in-

certitudes. Elle vouloit se déclarer Catholique, & quelques momens après elle ne le vouloit plus : non que le préjugé ni le respect humain eussent repris sur son esprit & sur son cœur leur premier empire ; mais toute attirée qu'elle étoit à profiter des ressources qu'elle avoit dans le grand nombre des Prêtres Anglois qui se trouvent à Londres, elle ne pouvoit franchir le pas ; & encore à présent elle ne peut ni donner raison, ni comprendre comment, à force de différer d'un jour à un autre, elle a fini par quitter Londres sans s'aboucher avec un des Prêtres qu'il lui étoit si facile de consulter.

Quoi qu'il en soit, au commencement de cette année 1788, elle vint à Boulogne. Elle y étoit à peine arrivée, que la grace livre de nouvelles attaques à son cœur. Mais vivant encore dans un pays étranger où elle étoit inconnue à tout le monde, elle n'osoit communiquer à personne ses agitations intérieures, & le dessein qu'elle se sentoît fortement pressée de mettre en exécution. On la voyoit triste & rêveuse, sans rien soupçonner de la véritable cause des inquiétudes qui étoient peintes sur son visage & dans ses yeux. Elles furent si grandes pendant trois semaines, qu'elle ne passa pas un seul jour sans verser beaucoup de larmes. On s'en apperçut souvent, & l'on attribuoit son chagrin à des revers domestiques. De temps en temps on la voyoit à l'Eglise, & c'étoit toujours avec le plus grand recueillement. Elle y étoit portée par

celui qu'elle remarquoit dans la plupart des fideles qu'elle y rencontroit. Ce spectacle la touchoit vivement ; l'air de paix & de contentement qu'il lui sembloit lire sur leur front la ravissoit , & lui faisoit dire avec envie , *que n'ai-je donc le bonheur de vivre aussi contente !* Chaque jour elle sentoit croître en elle le désir de consommer enfin la démarche qu'elle méditoit ; & la seule espérance de goûter alors les consolations spirituelles qu'elle cherchoit , étoit pour elle déjà une consolation qui la fortifioit dans son dessein. Graces immortelles soient rendues au Dieu des miséricordes qui dispose toutes choses avec autant de suavité que de force , & qui daigne attendre les momens les plus favorables pour triompher enfin de nos résistances à sa grace. Cette Dame ouvrit enfin son cœur à son époux , & ne lui cacha rien de ce qui se passoit en elle depuis le séjour qu'elle avoit fait à Bruxelles. Choses étonnantes ! loin que cette confiance l'indisposât contre elle , comme il étoit naturel de le craindre , loin même qu'il montrât la plus petite émotion , il lui laissa toute liberté de suivre son penchant. Encouragée par un accueil aussi peu attendu , elle s'empressa de faire part de ses dispositions à des personnes vertueuses qui n'eurent elles-mêmes rien de plus pressé que de m'en donner avis.

Une affaire aussi importante ne pouvoit manquer d'intéresser toutes les âmes zélées qui en eurent connoissance. Plusieurs , après l'avoir recommandée à Dieu , m'engagerent

à instruire cette Dame. J'y consentis de grand cœur. Il nous falloit un interprete ; j'en trouvai un qui convenoit parfaitement ; je n'eus pas de peine à le faire entrer de moitié dans la bonne œuvre. Il étoit trop bon Chrétien , pour laisser échapper une si belle occasion de contribuer au salut d'une ame. On se réunit , & l'on eut bientôt fait de part & d'autre les premières avances. On ne s'étoit vu encore & l'on n'avoit conféré qu'une fois , qu'elle se trouva fort soulagée intérieurement. A la tristesse qui jusques-là avoit répandu l'amertume dans son ame , succéda une joie qu'elle nous exprima en des termes capables d'émouvoir les cœurs les plus insensibles ; elle témoigna la plus grande confiance au vertueux interprete qui lui rendoit toutes mes paroles ; & vivement touchée du désir de faire partager les douceurs de son nouvel état à son époux , elle s'occupa de sa conversion avec autant d'ardeur que de la sienne propre. Pour l'obtenir du Seigneur , elle prit la résolution de lui offrir tous les jours des prières ardentés ; dès-lors elle commença d'observer fidèlement la loi de l'abstinence , & d'assister au Saint-Sacrifice de la Messe , où elle adoroit Jésus-Christ réellement présent dans le Mystere de l'Autel , avec les effusions de la piété la plus tendre. Elle savoit que la Foi sans les œuvres ne sert qu'à nous rendre plus coupables devant Dieu : aussi elle s'appliqua avec le plus grand soin à réprimer ses penchans. Ce ne fut pas sans fruit. Elle nous racontoit avec une candeur

& une naïveté admirables les petites victoires qu'elle remportoit sur elle-même, & en particulier sur la vivacité naturelle. Nous voyions avec le plus grand plaisir la grace faire en elle des progrès sensibles ; & le temps que nous consacrons tous les jours à l'instruire, étoit plutôt un délassément qu'un travail.

Les instructions que je lui faisois étoient d'autant moins pénibles, qu'il ne falloit point employer beaucoup de raisonnemens pour la persuader & la convaincre. Déjà toute convaincue par le simple exposé de la véritable Doctrine de l'Eglise, il ne s'agissoit pour nous que de lui en donner l'éclaircissement, & elle comprenoit tout avec une facilité étonnante. Je m'attendois d'abord à trouver en elle beaucoup de répugnance à croire certains dogmes contre lesquels les Protestans ont écrit & déclament tous les jours, avec une chaleur qui tient de la fureur & de l'emportement. Je fus bien surpris au contraire de l'entendre nous dire que ces articles de notre Foi la remplissoient de consolation. Dans l'Eucharistie, par exemple, elle admiroit la charité de N. S. J. C. qui demeure jour & nuit dans nos Eglises pour écouter nos prières, & répandre sur nous toutes sortes de bénédictions. Sa modestie & ses anéantissemens aux pieds des Autels, sur-tout pendant la Sainte Messe, étoit pour les assistans un spectacle de la plus grande édification : lorsqu'on portoit le Saint-Viatique aux malades, on la voyoit se prosterner

ner dans sa maison ou au milieu de la rue , avec toutes les marques de la foi la plus vive ; & en toute occasion on s'appercevoit aisément que peu de Catholiques croyoient aussi fermement & goûtoient aussi sensiblement la vérité du grand mystere de l'Autel. Il en étoit de même de tout ce que l'Eglise nous enseigne sur les autres Sacrements, & je ne pourrois vous rendre les impressions que faisoient sur elle les explications que je lui en donnois successivement. Ce n'étoit que douces élévations vers Dieu, qu'actions de graces, que témoignages de surprise, & que saintes exclamations accompagnées de regrets de n'avoir pas connu plutôt des vérités si consolantes & si sublimes.

La Confession, qui paroît si dure & si impraticable aux Protestans , ne l'arrêta point. Dès qu'elle en connut les précieux avantages, elle ne regarda plus le Confesseur que comme un Pere tendre qui soulage nos peines ; un ami charitable qui compâtit à nos foiblesses ; un dispensateur des trésors de la grace, qui en appliquant aux âmes la vertu du sang de Jesus-Christ, opere en elles toutes sortes de prodiges, & renvoye les plus grands pécheurs comblés des dons du Ciel. Elle eut néanmoins sur cet article une inquiétude qui peut servir de leçon à un grand nombre de Catholiques. Elle comptoit si peu sur elle-même, qu'elle craignoit de ne pouvoir jamais réformer son cœur, & de ne point assez découvrir les péchés dont elle vouloit obte-

nir le pardon. Cette peine la fatiguoit beaucoup, & nous eûmes à travailler un peu avant que d'avoir rendu le calme à sa conscience.

Un jour, pendant que je lui expliquois la Doctrine de l'Eglise Catholique sur le culte des Images, & que je m'appliquois à la prémunir contre les fausses imputations des Protestans, je vis avec une extrême satisfaction combien sa foi étoit vive & sa piété délicate. Elle nous raconta ce qui lui étoit arrivé dans une Eglise de Bruxelles dont elle admiroit les peintures. Entre beaucoup d'autres choses qu'elle disoit alors à son époux qui l'accompagnait, elle se souvenoit d'avoir laissé échapper cette parole, *voilà des tableaux qui conviendroient bien pour décorer une salle de spectacle*. A peine nous l'eut-elle rapportée qu'elle en témoigna ses regrets par une grande abondance de larmes; & après avoir soulagé son cœur par cette marque de repentir, elle protesta qu'elle étoit résolue de réparer cette injure par les témoignages les plus assidus de son respect pour les saintes Images qui sont exposées à la vénération des Fideles. Ce qui la rendoit inconsolable, c'étoit particulièrement la crainte d'avoir outragé l'image de la très-Sainte Vierge, & irrité par-là la Mere de Dieu.

Sa Foi croissoit & se manifestoit de jour en jour, au point que je me disois à moi-même ce que disoit Notre-Seigneur à la louange du Centurion, *non inveni tantam*

fidem in Israël (1). Plus d'une fois elle me déclara ouvertement, ainsi qu'à l'interprète, que la considération des soins que nous nous donnions pour lui enseigner la Foi de l'Eglise n'entroit pour rien dans les motifs de sa conversion. Pour mieux m'assurer toutefois de la droiture & de la sincérité de ses dispositions, je lui fis plusieurs questions différentes, auxquelles elle me répondit de manière à ne me rien laisser désirer. J'allai jusqu'à lui demander si, à l'exemple des Martyrs, elle étoit disposée à donner sa vie même pour la Religion qu'elle vouloit embrasser : elle ne balança point à me répondre, mais avec une humble simplicité, *j'espère que Dieu m'accorderoit cette grace.*

J'aurois bien désiré qu'elle fit dès-lors son abjuration ; elle étoit assez instruite, & sa foi me paroissoit assez affermie pour consommer ainsi l'œuvre qu'elle desiroit elle-même avec ardeur de ne pas différer plus long-temps : mais de nouvelles affaires de famille l'appelloient à Londres, & sans retardement. Il fallut donc suspendre l'exécution de son projet ; ce contretemps ne laissa pas de m'affliger ; & je craignois les suites de ce voyage ; mais il ne lui porta aucun préjudice. Elle se mit sous la protection de la Sainte Vierge, & arrivée à Londres, elle usa de la plus grande dili-

(1) Math. 8. 10.

gence pour expédier tout ce qui mettoit obstacle à son entreprise. A peine se vit-elle délivrée des soins qui l'avoient rappelée au sein de sa famille, & en toute liberté de s'occuper de son salut, qu'elle se prépara à repasser en France. Dieu voulut auparavant qu'elle subit une nouvelle épreuve. Elle tomba dans une tristesse & un dégoût dont elle ne pouvoit découvrir la cause, & qu'elle ne pouvoit surmonter. Ses amis qui ignoroient son changement, ne la reconnoissoient plus, & ne savoient à quoi attribuer l'ennui qui la desséchoit : car en peu de jours sa santé en fut altérée, & on la vit menacée d'une maladie sérieuse. Ce qui la désoloit davantage, c'étoit de n'avoir pas fait son abjuration. Cependant le mal augmentoit, & pour se soulager elle fit venir auprès d'elle un de ses amis qui étoit Catholique. Après lui avoir communiqué ses peines, & pris son conseil, elle se détermina à demander un Prêtre. Elle eut en même-temps la pensée d'écrire à Boulogne où elle étoit sans cesse en esprit, pour se recommander aux prières des personnes qui s'intéressoient à son salut. Les mesures étoient prises pour faire au plutôt son abjuration ; mais se trouvant fort soulagée intérieurement, elle changea d'avis. Son ami la pressoit d'exécuter enfin sa résolution ; elle crut devoir suivre le désir qu'elle avoit d'abjurer sa Religion & de faire profession de sa Foi Catholique en présence de son époux qui étoit rentré en France. Il a bien paru depuis que la main de Dieu dirigeoit

ses pas ; elle s'en tint à ce dernier parti , & s'embarqua.

De retour à Boulogne , elle fit paroître un nouveau zele à se faire instruire plus à fond. Dieu qui vouloit perfectionner ses dispositions , lui ménagea aussi de nouvelles épreuves bien plus délicates & plus périlleuses que toutes les autres. Les Anglois abondent dans notre Ville ; ce fut de leur part qu'elle eut à effuyer toutes sortes de contradictions ; elle étoit devenue l'objet continuel de leurs dérisions & de leurs plaisanteries. Ils alloient même de temps en temps dans sa propre maison décharger en sa présence le fiel qu'ils nourrissoient contre elle dans leur cœur , & l'accabler d'injures. Déjà conduite par l'esprit de douceur qui est le propre caractère des brebis que le Fils de Dieu rassemble dans sa bergerie , elle ne répondoit que par des paroles de charité , & aux menaces qu'on lui faisoit elle n'opposoit qu'un vœu , celui de les voir tous entrer à son exemple dans la voie où elle étoit sûre d'avoir trouvé la vérité : ils firent leurs efforts pour mettre son époux dans leurs intérêts. Plusieurs fois ils se pressèrent d'arrêter la démarche qu'elle se propoisoit de faire , tantôt en le chargeant d'injures comme elle , tantôt en vomissant contre notre Religion toutes sortes de blasphèmes ; mais bénissons - en la miséricorde du Seigneur , qui gouvernoit le cœur de l'époux au gré de celui de l'épouse ; il ne fut point assez sensible aux reproches & aux outrages qu'on lui prodigua ,

gua, pour apporter le moindre obstacle à l'œuvre de la grace. Tout ce qu'on lui avoit dit, il le racontoit à son épouse; & loin de la détourner, il l'encourageoit de plus en plus, jusqu'à lui faire espérer qu'il se feroit lui-même Catholique à son exemple. C'est ainsi que l'épouse fidelle dans le cœur, commençoit déjà la sanctification de son époux infidèle.

Durant les premières années de leur union, ils s'étoient vus dans l'opulence; & leur fortune avoit essuyé des revers qui les avoient réduits à la médiocrité. Cette décadence qui pendant long-temps avoit été pour la vertueuse Néophyte un sujet continuel de chagrin & d'ennui, n'avoit plus rien d'onéreux. Elle trouvoit dans sa foi des trésors qui la dédommageoient amplement de ses pertes, & qui lui rapportoient bien plus qu'elle n'avoit possédé autrefois; aussi elle s'exerçoit tous les jours à la pratique des vertus chrétiennes. Son humilité étoit profonde, mais sans gêne & sans affectation; son zèle étoit vif, mais sage. Elle parloit sans cesse de la conversion de son époux, & s'en occupoit devant Dieu avec autant d'ardeur que de son propre salut. Elle gémissoit à la vue des scandales des mauvais Catholiques; mais sachant bien discerner le mérite de la Religion, du vice de ceux qui la professent, elle se gardoit bien de faire retomber sur elle la dépravation de nos mœurs, qu'elle condamne au contraire sous les plus grandes peines. Voici un trait que je ne dois pas omettre.

L

Comme elle se trouvoit un jour dans une boutique, l'on s'aperçut qu'on venoit d'être volé; on l'accusa du larcin. Une imputation si outrageante la choqua vivement; elle ne fut pas la maîtresse de contenir sa grande vivacité & elle repoussa la calomnie en des termes trop peu mesurés pour une ame qui assez justifiée par le témoignage de sa conscience, devoit s'en tenir au langage de l'Évangile; *non, cela n'est pas* (1). De retour chez elle & rendue à elle-même, elle se ressouvint de ce que je lui avois dit en l'instruisant sur le pardon des injures; le trouble vint tout aussi-tôt s'emparer de son esprit: quoiqu'il n'y eût pas le plus petit levain d'aigreur dans son ame, elle ne put la calmer, qu'en prenant la résolution de se réconcilier au plutôt avec celle qui l'avoit accusée. L'occasion se présenta d'elle-même. Peu de jours après, ayant rencontré cette personne dans son chemin, elle s'empressa de l'aborder, la salua avec toutes les démonstrations de l'amitié la plus sincère, & lui donna la plus haute idée de sa vertu, en se procurant à elle-même, par cet acte de générosité, une paix intérieure dont le sentiment la remplit de joie.

Il y avoit long-temps qu'elle désiroit faire son abjuration; & d'après la connoissance que j'avois de ses dispositions, je l'y encourageois tous les jours. Elle vit approcher le jour indiqué, avec la plus douce

(1) *Sic sermo vestester, est, est, non, non.*
Matth. 5, 37.

consolation. La cérémonie se fit sans éclat ; mais elle n'en fut que plus édifiante. Son époux l'accompagna, & se tint à sa droite, pendant qu'elle récitait sa Profession de Foi. Ce fut un spectacle aussi curieux qu'édifiant. La piété & la modestie de Catherine Wilson d'une part, de l'autre la présence & l'acquiescement de son époux à une démarche qu'il n'avoit pas le courage de faire à son exemple, donnerent lieu d'admirer le doux empire de la grace sur les cœurs ; & chacun, au sortir de la cérémonie, forma des vœux pour la réunion des deux époux dans la Doctrine. Le lendemain, la nouvelle Catholique reçut des mains de notre vénérable Prélat la Confirmation & la Sainte Communion. On ne pouvoit rien voir de plus touchant que cette nouvelle cérémonie. Abîmée, & comme anéantie au bas de l'Autel pendant la Sainte Messe, on eût dit qu'elle étoit toute absordée en J. C. tant sa Foi paroissoit vive & sa Religion profonde. Le saint Evêque fondeoit en larmes. L'époux de la vertueuse Néophyte étoit placé à côté de l'Autel. Il fut si frappé du spectacle, auquel je ne puis penser encore en ce moment sans éprouver une douce émotion dans mon ame & dans mes sens, qu'il tomba en défaillance. Il fallut le conduire hors de l'Eglise pour le faire revenir à lui. Après son action de grace, Madame Wilson alla se présenter à Monseigneur notre Evêque pour lui demander sa bénédiction & recommander son époux à ses prières. Nous espérons de le voir embrasser à

son tour la Religion Catholique. Joignez, Monsieur, vos instances auprès du Seigneur à toutes celles qu'on lui fait ici pour obtenir cette nouvelle conquête de la grace. Personne ne la sollicite mieux que celle dont je viens de vous tracer l'histoire. Elle édifie toutes les personnes qui la connoissent & la fréquentent, par sa grande piété & son estime singulière pour tout ce qui appartient au culte dont elle fait profession. Son désir le plus ardent, c'est que Dieu ne permette pas que deux cœurs unis par les liens du mariage demeurent plus long-tems séparés de Religion & de mœurs. Je supplie toutes les personnes qui liront cette Relation d'adresser à Dieu quelques prières, & de lui offrir quelques bonnes œuvres, pour attirer du Ciel le rayon de lumière qui peut opérer un second prodige aussi efficacement que le premier, afin que les deux époux glorifient à jamais le Seigneur dans un même esprit, & disent pendant tous les siècles des siècles : *Chantez avec moi les louanges du Dieu tout-puissant qui nous a fait passer des ténèbres à la lumière ; & n'ayons qu'une même bouche pour exalter son saint Nom. Magnificate Dominum mecum, & exaltemus nomen ejus in idipsum* (1).

J'ai l'honneur d'être avec respect,

Monsieur,

V. T. H. & Tr. Ob. S.

BRAURE, Vicaire à Boulogne.

T A B L E.

P R É F A C E.

Page 3

RELATION de la Conversion de M. Thayer, Ministre Protestant, écrite par lui-même. 7

Lettre de M. Thayer, en réponse à celle que lui a écrit M. son Frere, après avoir appris sa Conversion, traduite de l'anglois. 32

Lettre d'une jeune Demoiselle de Londres, nouvellement convertie, adressée à M. Thayer. 60

RELATION de la Conversion de M. de Martineau. 65

Lettre d'un Directeur du Séminaire de Saint-Sulpice de Paris, à un de ses Confreres, où est rapportée la Conversion & la mort de M. de Martineau. 67

Lettre au Pere de M. de Martineau. 131

Litanies pour la bonne Mort, composées par une Demoiselle Protestante, convertie à la Religion Catholique, & morte en odeur de sainteté. 135

RELATION de la Conversion de M. Alegre. 139

Lettre d'un Directeur du Séminaire d'Avignon, à un de ses Confreres, où il rapporte la Conversion de M. Alegre, ci-devant Protestant, Adjoint du Ministre de Montaran. 141

Lettre de M. Alegre, Adjoint du Ministre de Montaran, au même. 167

Autre Lettre du même à M. Thayer. 169

*RELATION de la Conversion de Mademoiselle
Pitt.* 183

*RELATION de la Conversion de Madame Wil-
son, Protestante Angloise.* 223
*Lettre écrite de Boulogne-sur-Mer, à un Di-
recteur du Grand-Séminaire de Saint-Sulpice
de Paris.* 226

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Gardes-Sceaux, un Manuscrit qui a pour titre : *Conversions remarquables de quelques Protestans*. Cet Ouvrage m'a paru très-propre à en produire beaucoup d'autres. Que ceux de nos Freres qui ont été élevés dans les Sectes de Luther ou de Calvin, & qui en ont sucé les erreurs avec le lait, cherchent la vérité de bonne foi ; tôt ou tard ils déposeront les préjugés dont ils ont été imbus dès l'enfance ; & comme les quatre Néophytes qui leur sont proposés ici pour modèles, après avoir reconnu que leurs Peres ont abandonné la voie du salut, en se séparant de l'Eglise Catholique, ils s'empresseront de rentrer dans son sein, hors duquel ils ne peuvent espérer que la perdition & la mort éternelle.

La petite Differtation qui se trouve à la tête de la quatrième Relation, convaincra tout esprit droit, & ne déplaira qu'aux prétendus Esprits-forts qui ne rejettent les visions & les révélations les mieux attestées, que parce qu'elles blessent leur orgueil incapable de plier sous le joug de la Foi.

A Paris, ce 7 Mars 1789. L. DE MONTIS;
Docteur en Théologie.

